

La Crise dans la correspondance des  
années trente  
Lecture sociocritique de lettres  
d'Alfred DesRochers,  
Alain Grandbois  
et Saint-Denys Garneau

Stéphanie Wells



*R. Siguire*

**Cahiers de recherche, 12**

Centre d'études québécoises (CÉTUQ)  
Département d'études françaises  
Faculté des arts et des sciences  
Université de Montréal

1998

La Crise dans la correspondance des  
années trente

Lecture sociocritique de lettres  
d'Alfred DesRochers,  
Alain Grandbois  
et Saint-Denys Garneau

Stéphanie Wells

Collection « Cahiers de recherche », 12

Centre d'études québécoises (CÉTUQ)  
Département d'études françaises  
Faculté des arts et des sciences  
Université de Montréal

1998

La collection «Cahiers de recherche» (anciennement «Rapports de recherche») est publiée sous la responsabilité du Centre d'études québécoises du Département d'études françaises de l'Université de Montréal. Elle présente des recherches en cours, des bibliographies, des index ou d'autres types de travaux analogues sur la littérature québécoise, réalisés par des chercheurs, étudiants ou professeurs du Département d'études françaises.

Illustration de la couverture : Roland Giguère

Réalisation graphique : Services de la polycopie, Université de Montréal

Vente : Centre d'études québécoises, 3150, rue Jean-Brillant, salle C-8141, Montréal (téléphone : 514-343-7369; télécopieur : 514-343-2256; courriel : [cetuq@ere.umontreal.ca](mailto:cetuq@ere.umontreal.ca))

Adresse postale : Département d'études françaises, C.P. 6128, succursale Centre-ville, Montréal, Québec, Canada H3C 3J7

ISBN 2-9802632-B-1

© Stéphanie Wells et CÉTUQ, 1998

## TABLE DES MATIÈRES

<b>Introduction</b> .....	1
<b>I. La Crise dans les lettres</b> .....	17
A) Littérature et productivité économique .....	20
1) Le cas d'Alfred DesRochers .....	21
2) Le cas de Saint-Denys Garneau .....	31
B) «Le temps, c'est de l'argent !» .....	36
<b>II. Personnages épistolaires</b> .....	51
A) Spéculation et lettres d'amour : les <i>Lettres à Lucienne</i> d'Alain Grandbois .....	57
B) Saint-Denys Garneau spéculateur et exploiteur ? .....	70
C) Alfred DesRochers, distributeur publicitaire et littéraire .....	81
<b>III. La correspondance de Saint-Denys Garneau : intimité et socialité</b> .....	97
A) Spécificité de l'épistolaire garnélien .....	100
1) Le rapport destinataire / destinataire .....	100
2) Écriture épistolaire et écriture diaristique .....	110
3) Le repli épistolaire .....	118
B) Lecture sociale : la représentation de la Crise .....	123
1) Lecture comparative : discours social et correspondance .....	125
2) La charité, une valeur spirituelle .....	131
3) Contexte familial et contexte intellectuel .....	134
<b>Conclusion</b> .....	141
<b>Bibliographie</b> .....	149
A) Corpus .....	151
B) Études critiques portant sur les œuvres du corpus .....	151

C) Perspectives critiques.....	152
1) Sociocritique et analyse du discours .....	152
2) Poétique de l'épistolaire .....	153
3) Études générales .....	154
<b>Remerciements .....</b>	<b>157</b>



# Introduction



La lettre est un objet d'étude fascinant pour qui s'intéresse à la nature du lien entre texte et société : geste en apparence profondément intime, il est tout entier tourné vers un seul confident, mais en même temps il est nécessairement ancré dans le social par le geste épistolaire lui-même, puisque ce contact avec l'Autre est par essence interaction sociale. Dès lors qu'il prend la plume, l'épistolier est confronté au social, il est dans le social, mais cette relation n'est pas directe : l'épistolaire devient un lieu de médiation entre l'intime et le public, il est cet espace ni tout à fait l'un, ni tout à fait l'autre.

Comment peut se traduire, dans cet espace-frontière qu'est la lettre, la représentation d'un événement aussi public que la crise économique de 1929-1932 ? Telle est l'interrogation première de notre étude. Nous tenterons d'y répondre en restant fidèle à un questionnement d'ordre plus général qui se pose au genre épistolaire lui-même : quels sont les liens qu'entretiennent discours épistolaire et rumeur sociale ? Un constat doit être posé clairement, d'entrée de jeu : la Crise «hante» le discours social des années trente, elle y est présente incessamment<sup>1</sup>. Comme l'écrit Gilles Marcotte, «Dans cette époque [...], les mots de Crise et de Révolution se rencontrent à tous les tournants.<sup>2</sup>» Pierre Popovic

- 
1. Cette étude n'est pas le lieu pour faire l'histoire de la crise économique, ce qui a déjà été fait par plusieurs historiens, sociologues et politicologues, dont nous nous sommes inspirée. Voir notamment André-J. Bélanger, *l'Apolitisme des idéologies québécoises. Le grand tournant de 1934-1936*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1974; André-J. Bélanger, *Ruptures et constantes. Quatre idéologies du Québec en éclatement : la Relève, la JEC, Cité libre, Parti Pris*, Montréal, Hurtubise HMH, 1977; Claude Larivière, *Crise économique et contrôle social : le cas de Montréal (1929-1937)*, Montréal, Éditions coopératives Albert Saint-Martin, 1977; Paul-André Linteau, René Durocher, Jean-Claude Robert et François Ricard, *Histoire du Québec contemporain. Le Québec depuis 1930*, Montréal, Boréal compact, 1989; et Blair Neatby, *la Grande dépression des années 30*, Montréal, la Presse, 1975. Tout au long de notre étude, nous ne décrivons la crise économique et ses enjeux qu'en fonction des textes étudiés.
  2. Gilles Marcotte, «Les années trente : de Monseigneur Camille à *La Relève*», *Voix et images*, 5, 3, printemps 1980, p. 517.

tient des propos similaires, au sujet de la prose narrative des années trente : «la crise tracasse le texte narratif montréalais comme une idée fixe un obsédé<sup>3</sup>». Est-ce aussi clair dans la prose épistolaire ? Voilà ce qui nous occupera tout au long de cette étude. Avant de préciser le contenu de chacun de nos chapitres, il convient de présenter les correspondances formant notre corpus ainsi que les règles observées quant à son établissement, pour ensuite décrire les trois approches théoriques sur lesquelles s'appuie notre étude, soit la théorie du discours social, la sociocritique et la poétique de l'épistolaire.

Délimiter un corpus dans le domaine de l'épistolaire québécois, pour une période temporelle précise, n'est pas aisé, d'abord parce que la plupart des correspondances sont inédites, et parce que les fonds d'archives sont aussi nombreux que leur contenu est «monstrueux» : les lettres s'y comptent par milliers. Alors que choisir ? Les deux règles observées quant à l'établissement de notre corpus furent les suivantes. Les lettres devaient dater des années de la crise économique, soit les années trente : notre corpus est circonscrit plus précisément entre les années 1929 — année du krach boursier — et 1939 — année de la véritable reprise économique au Canada<sup>4</sup>. Ensuite, le choix du corpus a relevé de l'accessibilité éditoriale : nous avons inclus toutes les correspondances publiées de ces années, autant les lettres publiées dans les revues littéraires ou savantes

---

3. Pierre Popovic, «Le mauvais flâneur, la gourgandine et le dilettante. Montréal aux abords du "grand tournant" de 1934-1936», dans Pierre Nepveu et Gilles Marcotte (dir.), *Montréal imaginaire. Ville et littérature*, Montréal, Fides, 1992, p. 247.

4. En effet, le rythme de la reprise économique a été beaucoup plus lent au Canada que dans le reste du monde. Elle s'amorça en 1932-1933 partout; l'économie mondiale retrouva son niveau normal en 1937, alors qu'au Canada il ne fut atteint qu'en 1939, voire 1940. Nous avons donc inclus dans notre corpus les lettres écrites jusqu'à cette date, car les préoccupations d'ordre économique ont duré toute la décennie. Voir à ce sujet Paul-André Linteau, René Durocher, Jean-Claude Robert et François Ricard, *op. cit.*, p. 13-14.

que celles regroupées en recueils<sup>5</sup>. La correspondance de Saint-Denys Garneau a été publiée essentiellement dans deux ouvrages, soit dans les *Lettres à ses amis* et dans la monumentale édition critique de ses œuvres procurée par Jacques Brault et Benoît Lacroix<sup>6</sup>. La correspondance amoureuse qu'a entretenue Alain Grandbois avec Lucienne Boucher-Dumas a été rassemblée sous le titre *Lettres à Lucienne*<sup>7</sup>. Ces deux épistoliers formaient ainsi, en premier lieu, notre corpus.

5. Hormis celles du frère Marie-Victorin et de Jean-Charles Harvey. Les premières ne présentent aucun intérêt dans une perspective de lecture du discours sur la crise économique (*Confidence et combat : lettres (1924-1944)*, Montréal, Lidec, 1969). Nous avons également écarté *la Correspondance étrangère de Jean-Charles Harvey* de notre corpus principal pour les mêmes raisons, ce qui ne nous a pas empêchée d'y puiser quelques exemples. Soulignons que les échanges épistolaires de Jean-Charles Harvey avec ses correspondants québécois auraient peut-être été intéressants pour notre étude, mais qu'ils n'ont pas été publiés (*la Correspondance étrangère de Jean-Charles Harvey*, édition critique par Sylvianne Savard Boulanger, Sherbrooke, Éditions Naaman, 1984).
6. Saint-Denys Garneau, *Lettres à ses amis*, Montréal, HMH, 1967; Saint-Denys Garneau, «Correspondance», dans *Œuvres*, édition critique par Jacques Brault et Benoît Lacroix, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 1971, p. 755-1045. Quelques lettres du même auteur ont été publiées à divers endroits : «Textes inédits de Saint-Denys Garneau : lettre à André Laurendeau», *Études françaises*, 20, 3, hiver 1984-1985, p. 7-14; «Lettres inédites de Saint-Denys Garneau à Suzanne Trépanier-Côté», dans Jacques Roy, *l'Autre Saint-Denys Garneau*, Québec, Éditions du Loup de Gouttière, 1992, p. 104-134; «Des femmes, des professeurs, des amis. Poèmes et lettres inédits de Saint-Denys Garneau», *les Cahiers d'histoire du Québec au XX<sup>e</sup> siècle*, 1, 1994, p. 45-66.
7. Alain Grandbois, *Lettres à Lucienne et deux poèmes inédits*, Montréal, l'Hexagone, 1987. Ce sont les seules lettres publiées de Grandbois, avec quelques autres provenant de sa correspondance avec Simone Routier, parues dans l'ouvrage de René Pageau, *Rencontres avec Simone Routier suivies des Lettres d'Alain Grandbois*, Joliette, Éditions de la Parabole, 1978. La correspondance inédite de Grandbois avec Routier a de plus fait l'objet du mémoire de maîtrise de Bernard Chassé, *Correspondance d'Alain Grandbois avec Simone Routier* (Université de Montréal, 1992). Ce dernier poursuit également ses études doctorales en préparant une édition critique de la correspondance inédite d'Alain Grandbois, qui se trouve en majeure partie à la Bibliothèque nationale du Québec à Montréal, dans le fonds Grandbois. Nous n'avons pas retenu la correspondance Grandbois-Routier aux fins de notre étude, car elle a été écrite dans les années vingt.

Nous y avons ajouté la correspondance inédite d'Alfred DesRochers avec Louis Dantin<sup>8</sup> en raison de leur importance stratégique dans le champ des lettres québécoises des années trente.

Une remarque méthodologique s'impose au sujet de notre corpus. Il semble quelque peu hétéroclite, malgré les deux caractéristiques communes aux auteurs choisis, qui sont l'époque dans laquelle ces textes s'inscrivent et leur nature épistolaire. En effet, plusieurs caractéristiques les distinguent. Une première divergence réside dans l'importance accordée au traitement du social dans les textes. Elle est de grande importance, on le comprendra, car le sujet de notre étude est la représentation d'un événement éminemment social, la crise économique. Dans les échanges épistolaires entre Alfred DesRochers et Louis Dantin, les événements sociaux sont le sujet de longues lettres, suivant de près la littérature comme sujet textuel prépondérant. De nombreuses pages sont consacrées à discuter de la vie politique provinciale, fédérale et internationale, à s'interroger sur le rôle de l'État et sur les problèmes économiques et sociaux, etc. Ainsi, il n'est pas surprenant que la Crise soit l'objet de vives discussions entre les deux épistoliers. Les termes «crise» et «dépression» sont d'ailleurs omniprésents sous leur plume. La présence du social est beaucoup plus effacée dans les correspondances de Saint-Denys Garneau et d'Alain Grandbois. La prose épistolaire du premier est essentiellement introspective, tout occupée à décrire l'intériorité agitée du poète; les *Lettres à Lucienne* sont des lettres d'amour qui ne semblent laisser place qu'à un épanchement de sentiments intimes, tantôt

---

8 La correspondance d'Alfred DesRochers et de Louis Dantin provient du fonds DesRochers, aux Archives nationales du Québec à Sherbrooke (ANQ-S) [124 lettres de Louis Dantin à Alfred DesRochers], et du fonds Gabriel Nadeau, aux Archives nationales du Québec à Montréal (ANQ-M) [106 lettres d'Alfred DesRochers à Louis Dantin]. À l'occasion, nous avons utilisé quelques lettres d'autres correspondants de DesRochers, notamment Albert Pelletier et Claude-Henri Grignon, provenant également du fonds DesRochers.

douloureux, tantôt euphoriques. À première vue, donc, ces deux épistoliers ne s'occupent guère des bouleversements sociaux qui les entourent. Contrairement à ce que l'on pourrait croire, la divergence observée quant au traitement du social dans les correspondances de notre corpus vient appuyer notre propos plus qu'elle ne l'infirme, car nous montrerons qu'à l'endroit même où une lecture sociale de la crise économique paraissait impossible à réaliser — la Crise semblant être absente des lettres de Garneau et de Grandbois — il est possible d'éclairer ces textes à la lumière d'une étude sociocritique portant précisément sur la crise économique.

L'inscription divergente du social dans les textes de notre corpus se double de plusieurs différences sur le plan de leur nature épistolaire. Les uns sont à «sens unique», c'est-à-dire que l'on dispose uniquement des lettres du destinataire (c'est le cas pour Saint-Denys Garneau et Alain Grandbois), tandis que la correspondance DesRochers-Dantin est «interactive» (nous avons les lettres de l'un et les réponses de l'autre). Certaines correspondances s'inscrivent dans une période temporelle plus longue — 1928-1939 pour DesRochers et Dantin, et du milieu des années vingt à 1943 dans le cas de Saint-Denys Garneau —, alors que les *Lettres à Lucienne* constituent une correspondance très ponctuelle, ayant duré un an seulement, de septembre 1932 à octobre 1933. De plus, contrairement aux autres lettres de notre corpus qui sont toujours adressées au même destinataire, Saint-Denys Garneau écrit à plusieurs correspondants. Cependant, nous ne croyons pas que ces différences dans la nature du geste épistolaire des auteurs nuisent à notre analyse, notre objet premier d'étude étant la représentation du social, et non une étude poétique du genre. Quand cela sera nécessaire, nous tiendrons néanmoins compte de ces considérations.

Une dernière remarque méthodologique est essentielle en ce qui concerne le genre épistolaire. Notre position critique à son égard est claire : plutôt que de

voir la lettre comme un document relatant un pan d'histoire des années trente, nous la considérons comme un texte de fiction, c'est-à-dire comme une construction et une modélisation du réel. L'épistolaire est ainsi un lieu de fiction particulier, possédant ses propres traits poétiques, à l'instar de tout genre littéraire<sup>9</sup>. Il est alors possible de soumettre son étude aux instruments théoriques habituels de la recherche littéraire.

Afin d'interroger le texte épistolaire en regard de ses liens avec le social, trois approches théoriques sont nécessaires : la théorie du discours social, la sociocritique et la poétique de l'épistolaire. Nous articulerons les deux premières approches selon des protocoles de lecture proposés par Benoît Melançon dans un article intitulé «Pour une lecture sociale de la correspondance de Saint-Denys Garneau<sup>10</sup>». Dans le premier protocole, il s'agit de procéder à une lecture comparative de la correspondance et du discours social, tel qu'il a déjà été décrit par quelques chercheurs, notamment par Pierre Popovic<sup>11</sup>. Il faut voir si les lettres sont imprégnées de cette hégémonie discursive définie par Marc Angenot comme étant

tout ce qui se dit, tout ce qui s'écrit dans un état de société donné;  
tout ce qui s'imprime, tout ce qui se parle publiquement ou se

- 
9. Nous n'entrerons pas dans la polémique sur le degré de «littérarité» que contiendrait la lettre. Appartient-elle ou non à la Littérature ? Cela n'est pas l'objet de notre étude, et nous ne croyons pas qu'une telle question serait utile à notre développement.
  10. Benoît Melançon, «Pour une lecture sociale de la correspondance de Saint-Denys Garneau», *Voix et images*, 20, 1, automne 1994, p. 96-106. L'auteur propose trois modes de lecture : nous en retiendrons deux (la lecture documentaire sera laissée de côté). Il faut souligner que les deux méthodes employées le seront non pas l'une à la suite de l'autre, mais selon les besoins de l'objet d'étude.
  11. Popovic, en faisant l'étude du sociogramme montréalais des années trente, dessine un portrait du discours social de cette époque qui nous sera fort utile : «Le mauvais flâneur, la gourgandine et le dilettante. Montréal aux abords du "grand tournant" de 1934-1936», *loc. cit.*, p. 211-278.

représente aujourd'hui dans les médias électroniques. Tout ce qui se narre et argumente [...]. Ou plutôt : les règles discursives et topiques qui organisent tout cela, sans jamais s'énoncer elles-mêmes. L'ensemble — non nécessairement systémique, ni fonctionnel — du dicible, des discours institués et des thèmes pourvus d'acceptabilité et de capacité de migration dans un moment historique d'une société donnée<sup>12</sup>.

Le discours social n'est donc pas fait d'une simple juxtaposition des différents discours de la société : il y a interdépendance entre les discours, et une régulation est instituée par le discours social commun. Cette régulation s'effectue à l'aide de «règles d'acceptabilité» qui régissent le dicible dans l'ensemble des discours. Il conviendra de s'interroger ici sur le rapport entre ces règles, conçues pour rendre raison de la Chose imprimée, et la correspondance, forme d'écriture non immédiatement publique. Dans le second protocole, il s'agit plutôt de partir de la correspondance pour interroger le discours social, ce qui permet d'effectuer une comparaison semblable en apparence à la lecture que l'on vient de présenter, mais en lui apportant une nouvelle dimension. Pour cela, nous ramenons les textes épistolaires à des «propositions sociales déterminées empiriquement», selon l'expression de Melançon, pour relire le discours social à la lumière de ces propositions : les éléments de la comparaison sont les mêmes (la correspondance et le discours social), mais le point de départ de l'interprétation est inversé. Soulignons que la formulation de ces propositions relève de la sociocritique, c'est-à-dire de l'analyse interne de la lettre pour en dégager les éléments de

---

12. Marc Angenot, «Le discours social : problématique d'ensemble», *Cahiers de recherche sociologique* (Université du Québec à Montréal), 2, 1, avril 1984, p. 20. À propos du discours social, voir aussi Marc Angenot, *1889. Un état du discours social*, Longueuil, Le Préambule, 1989.

*socialité*<sup>13</sup>. Font-elles partie du discours hégémonique sur la Crise, ou l'épistolaire est-il le lieu d'une parole qui ne pourrait s'énoncer ailleurs ? La théorie du discours social — qui suppose qu'en un état de société donné, à un moment donné, un discours hégémonique englobe toutes les formes discursives de la société — nous sera ainsi nécessaire afin de réfléchir au statut de l'épistolaire au sein d'une telle hégémonie discursive. Les «règles d'acceptabilité» régissent le discours littéraire, composante du discours social, car il est de nature «publique», mais l'épistolaire échappe-t-il à cette réglementation par son statut d'inédit, statut variable historiquement ?

La sociocritique, définie de façon succincte comme étant la lecture de l'inscription du social dans les textes littéraires, permet, elle, d'étudier le fonctionnement textuel «interne» de la représentation de la crise économique dans l'épistolaire<sup>14</sup>. Plus précisément,

se distinguant des sociologies institutionnelle et externe, la sociocritique rassemble des lectures et des méthodes diverses qui ont en commun une approche herméneutique centrée sur le texte littéraire et qui se donnent pour but d'étudier les rapports que ce dernier entretient avec un discours social dont il émerge et est partie prenante. En d'autres termes, elle vise à décrire l'insertion du texte dans l'ensemble des discours, à définir la fonction dévolue au

- 
13. Régine Robin définit ainsi la *socialité* du texte : «non seulement comment le texte fait partie du social, mais comment le social vient au texte, comment le social s'inscrit dans le texte, comment le texte produit du social» (22 octobre 1994, CIADEST, journée d'étude «Sociologie de la littérature et/ou sociocritique», texte inédit).
14. Sur la sociocritique, voir les travaux de Claude Duchet, notamment «Présentation», *Sociocritique*, Paris, Fernand Nathan, 1979 et «Pour une socio-critique ou variations sur un incipit», *Littérature*, 1, février 1971, p. 5-12. Sur les travaux de Duchet, voir Jacques Neefs et Marie-Claire Ropars (dir.), *la Politique du texte. Enjeux sociocritiques*, Lille, Presses de l'Université de Lille, 1992.

littéraire dans la division du travail discursif, à montrer comment le texte participe de la «rareté des énoncés» (Foucault), sans écarter *a priori* la possibilité qu'il la déborde ou qu'il s'y ménage une singularité relative<sup>15</sup>.

Notre projet s'inscrit exactement dans cette visée critique. Étudier les lettres essentiellement selon une approche herméneutique, tout en nous interrogeant sur le rapport entre texte épistolaire et discours social, est notre objectif. De plus, nous postulons que le texte épistolaire se «ménage une singularité relative» en raison de son apparente marginalité par rapport à la sphère publique.

Finalement, une troisième voie théorique est nécessaire à notre étude, soit la poétique de l'épistolaire. Nous ne saurions faire l'économie d'une réflexion sur les traits formels génériques de la correspondance, tant sur les plans thématique que rhétorique et pragmatique. Peu d'études théoriques ayant une volonté de définition du genre épistolaire ont été écrites, mais quelques chercheurs s'y sont consacrés. Les travaux de Vincent Kaufmann<sup>16</sup> et de Benoît Melançon<sup>17</sup> nous seront particulièrement utiles quant aux règles générales du genre épistolaire, de même que ceux de Bernard Beugnot<sup>18</sup>, d'Alain Buisine<sup>19</sup> et de Janet Altman<sup>20</sup>, ces derniers plus ponctuellement. Les deux premiers, tout en étudiant des

- 
15. Michel Biron et Pierre Popovic, «Présentation», dans «Sociocritique de la poésie», *Études françaises*, 27, 1, printemps 1991, p. 8.
  16. Vincent Kaufmann, *l'Équivoque épistolaire*, Paris, Éditions de Minuit, 1990.
  17. Benoît Melançon, *Diderot épistolier. Contribution à une poétique de la lettre familière au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Montréal, Fides, 1996.
  18. Bernard Beugnot, «De l'invention épistolaire à la manière de soi», dans Mireille Bossis et Charles A. Porter (dir.), *l'Épistolarité à travers les siècles. Geste de communication et/ou d'écriture*, Stuttgart, Franz Steiner Verlag, 1990, p. 27-38.
  19. Alain Buisine, *Proust et ses lettres*, Lille, Presses universitaires de Lille, 1983, et «Ici Sartre (dans les *Lettres au Castor et à quelques autres*)», *Revue des sciences humaines*, 195, juillet-septembre 1984, p. 183-203.
  20. Janet Gurkin Altman, *Epistolarity. Approaches to a Form*, Columbus, Ohio State University Press, 1982.

correspondances précises, tracent un portrait général de la lettre comme genre (Kaufmann au XX<sup>e</sup> siècle et Melançon au XVIII<sup>e</sup> siècle). Kaufmann aborde essentiellement la question de l'intime, en montrant que, contrairement à l'idée reçue, la lettre moderne participe d'un geste de refus de l'intimité. Melançon, lui, dessine un portrait descriptif de la lettre au Siècle des lumières, à partir de l'exemple des lettres de Diderot : le genre épistolaire est décrit très précisément dans son ouvrage. La dimension poétique est essentielle à notre étude, car l'épistolaire est le lieu du discours sur la Crise que nous étudierons : il s'agit de voir ce que la lettre dit de la société, et plus particulièrement de la Crise, en raison de sa spécificité générique.

Ces trois approches forment le cadre théorique général de notre étude. La notion théorique de «sociogramme<sup>21</sup>», telle que suggérée par Claude Duchet, permettra d'unifier notre démarche méthodologique. Elle nous permet également d'éviter d'envisager la Crise comme un simple thème de la lettre<sup>22</sup>. Voyons deux définitions que propose Duchet du sociogramme :

En tant que consommateur et producteur d'idéologies, le texte rencontre, traverse et travaille nécessairement ces diagrammes et/ou sociogrammes (les diagrammes constituent comme les nervures de ces ensembles mouvants de représentations, en suspens dans le texte que j'ai proposé de nommer *sociogrammes*), qui se manifestent soit en assurant la cohérence d'un système iconique, soit en y introduisant un dysfonctionnement, soit en suscitant des images secondaires, soit en produisant des extensions

---

21. La revue *Discours social/Social Discourse* a consacré un numéro au sociogramme, intitulé «Le sociogramme en question» (5, 1-2, 1993).

22. Il faut rappeler que nous ne voulons pas faire une analyse thématique, ou de contenu, de la crise économique, mais bien étudier son fonctionnement textuel, c'est-à-dire les modalités de son inscription dans la prose épistolaire.

diagrammatiques et sociogrammatiques dans un récit ou une description<sup>23</sup>.

Ensemble flou, instable, conflictuel, de représentations partielles centrées autour d'un noyau en interaction les unes avec les autres<sup>24</sup>.

La définition du sociogramme n'est pas explicitée par Duchet et elle reste assez vague, mais c'est cette imprécision, ce «débordement» en quelque sorte, qui nous est profitable. Le concept de sociogramme, selon nous, est opératoire par son extension en «représentations partielles» réparties autour d'un noyau central, qui est ici la crise économique : ces représentations partielles permettent en effet de subdiviser la Crise en différents topoï<sup>25</sup> qui interagissent les uns avec les autres, comme la pauvreté, l'argent, la spéculation et la ville, pour ne nommer que ceux-là. Leurs relations peuvent être «conflictuelles» ou «dépendantes». Ces topoï sont des actualisations particulières et néanmoins constitutives du sociogramme de la Crise. La notion théorique de sociogramme permet ainsi d'envisager la Crise comme un ensemble de représentations : les frontières imposées par l'étude d'un objet complexe comme la Crise — étudié le plus souvent à la lumière de l'histoire et de l'économie — sont redéfinies plus largement avec une étude sociogrammatique<sup>26</sup>.

\*

\* \*

- 
23. Claude Duchet, «La manœuvre du bélier», cité par Régine Robin, «Pour une socio-poétique de l'imaginaire social», *Discours social/Social Discourse*, *loc. cit.*, p. 13.
  24. Claude Duchet, inédit, séminaire donné à l'UNAM de Mexico en automne 1984, cité par Régine Robin, *ibid.*, p. 13.
  25. Marc Angenot définit les topoï comme des «images-thèmes constituants des invariants conventionnels» (*Glossaire pratique de la critique contemporaine*, Lasalle, Hurtubise HMH, 1979).
  26. Cela étant dit, nous sommes consciente des limites de la notion de sociogramme, en raison de l'imprécision de sa définition.

Éviter d'étudier la crise économique comme thème ou contenu ne signifie pas que les représentations explicites de celle-ci dans les lettres doivent être évacuées, mais que ce sont les modalités de son inscription qui nous intéressent. Ainsi, dans le premier chapitre, les inscriptions «directes» de la Crise dans les textes épistolaires sont étudiées. Deux sujets épistolaires sont omniprésents lorsque les épistoliers écrivent à propos des bouleversements économiques et sociaux engendrés par la Crise. Tout d'abord, comment la littérature et le statut de l'écrivain sont-ils affectés par ces problèmes ? La dichotomie littérature/productivité économique occupe une place centrale dans la correspondance DesRochers-Dantin, mais on la retrouve aussi chez Saint-Denys Garneau, sous la forme de préoccupations quant à son avenir, qui ne peut être dans le métier d'écrivain. Un autre élément récurrent est l'importance du rôle du temps. Les épistoliers sont unanimes : «Le temps, c'est de l'argent !» et, crise économique oblige, le temps est compté et doit être utilisé de façon productive, autrement qu'à écrire de la poésie, voire des lettres. Ces deux préoccupations épistolaires sont issues du discours hégémonique des années trente, tout entier axé vers la productivité et la rapidité.

Au chapitre suivant, la représentation de la crise économique nous occupera selon un angle différent : à travers une stratégie épistolaire précise et propre à chacun d'eux, les destinataires écrivent implicitement à propos de la Crise. À partir de l'hypothèse selon laquelle toute lettre est une construction, on verra que chaque épistolier crée un personnage qui le représente, tout en instaurant une distance entre l'auteur de la lettre et son destinataire. Que ce soit le personnage du spéculateur — comme c'est le cas pour Grandbois et Saint-Denys Garneau — ou celui du distributeur — dans les lettres de DesRochers —, chacun à sa façon produit un discours qui met en scène, indirectement, une

représentation de la Crise : ces personnages sont intimement liés à l'état du discours des années trente.

Finalement, le dernier chapitre s'attache à étudier un cas particulier : les lettres de Saint-Denys Garneau. Lire sa correspondance selon notre optique présente d'emblée un problème, car le social y semble quasi absent, et la Crise n'y fait l'objet que d'une seule remarque. La prose épistolaire du poète est le plus souvent monologique, laissant peu de place à son destinataire, et contient des considérations essentiellement intimes. Cette introspection rend-elle impossible une lecture de la représentation de la crise économique ? Non, mais cette lecture doit s'effectuer de façon différente de ce qui aura été vu dans les deux premiers chapitres. L'accès au social, pour Saint-Denys Garneau épistolier, se fait paradoxalement dans la sphère privée : c'est sur le mode de l'intime que se déploie un discours sur la société qui l'entoure. Une lecture comparative des lettres avec le discours social va en ce sens : la dichotomie ville/campagne, «obsession» de l'hégémonie discursive, est aussi très présente dans la prose épistolaire garnélienne, qui la réduit souvent à une autre opposition qui lui est chère, vie sociale/solitude. Même la charité, activité de partage ultime, donc intrinsèquement sociale, doit être exercée en solitaire suivant le poète. Une représentation de la Crise se dégage de la correspondance de Saint-Denys Garneau, en suivant le fil ténu de son mode d'accès au social, soit la voie privée, intime.

Sous-jacente à notre interrogation initiale sur la représentation de la Crise dans quelques correspondances québécoises des années trente se profile toujours une préoccupation théorique quant aux liens qu'entretiennent épistolaire et discours social. Ces deux questionnements sont codépendants, car on ne doit pas oublier que c'est la spécificité du genre épistolaire qui rend possible tel ou tel discours sur la Crise. Quand on suit la définition de Marc Angenot, énoncée

précédemment, un problème se pose : si l'hégémonie discursive englobe «tout ce qui s'imprime» et «se parle publiquement», ce qui s'écrit mais ne circule qu'en toute intimité entre deux correspondants, dans la sphère privée, appartient-il à ce discours social ? En d'autres mots, l'épistolaire est-il le lieu d'un *contre-discours*, le lieu d'expression de *non-dits sociaux*, ou est-il plutôt constitutif de l'hégémonie discursive, à l'instar du discours littéraire légitimé, c'est-à-dire publié ? La question demeure ouverte : y a-t-il ou non perméabilité entre le discours épistolaire et les discours «publics» qui forment le discours social ? Nous espérons, avec cette étude, apporter quelques éléments de réflexion aux débats actuels sur la nature du discours épistolaire face à la traditionnelle dichotomie privé/public.

# **I. La Crise dans les lettres**



Le sociogramme de la crise économique emprunte diverses formes dans les textes épistolaires et il revêt de multiples visages aux contours parfois clairs, parfois plus flous. Sa présence dans les lettres des années trente est indéniable, mais les modalités de son inscription textuelle varient considérablement selon divers facteurs. Il nous paraît important de commencer notre étude par une lecture textuelle qui rende compte de l'inscription explicite de la Crise, à divers degrés, dans les lettres. À cette fin, nous proposons deux «actualisations» de ce sociogramme qui illustrent bien quel rôle joue la crise économique dans le fonctionnement interne des textes épistolaires. Ces actualisations résultent de l'énonciation de deux «propositions sociales déterminées empiriquement», qui feront l'objet d'une étude détaillée<sup>27</sup>. La première proposition concerne l'inéquation littérature/productivité économique, tandis que la seconde permet d'étudier le temps épistolaire, qui est non seulement un lieu commun de l'épistolaire, mais aussi un topos lié, dans les échanges épistolaires qui nous intéressent, à la crise économique. Les correspondances qui ont permis de dégager ces deux propositions sont celles d'Alfred DesRochers — et plus particulièrement les lettres échangées avec Louis Dantin<sup>28</sup> — et de Saint-Denys Garneau<sup>29</sup>. Tout en étudiant ces propositions, il s'agira toujours simultanément d'aller les comparer avec la carte du discours social des années trente, car c'est à ce moment seulement qu'il est possible de voir si l'épistolaire est le lieu d'un

---

27. Voir Benoît Melançon, «Pour une lecture sociale de la correspondance de Saint-Denys Garneau», *Voix et images*, 20, 1, automne 1994, p. 96-106.

28. Les références des lettres provenant du fonds DesRochers, aux Archives nationales du Québec à Sherbrooke (ANQ-S), et du fonds Gabriel Nadeau, aux Archives nationales du Québec à Montréal (ANQ-M), seront désormais indiquées entre parenthèses (destinataire suivi de la date).

29. Les références à la correspondance de Saint-Denys Garneau seront indiquées entre parenthèses, avec les abréviations *LA* ou *O* (*LA* renvoie aux *Lettres à ses amis* et *O* renvoie aux *Œuvres*).

discours différent sur la crise économique des années trente, ou s'il ne fait que reprendre les éléments de l'hégémonie discursive.

### A) Littérature et productivité économique

L'une des actualisations principales du sociogramme de la Crise économique de 1929-1932 dans les correspondances québécoises de ces années, tout comme dans les autres formes discursives, est bien sûr le thème de la pauvreté. Celle-ci est matérielle, mais aussi politique, spirituelle et poétique : «Quant à la pauvreté, elle constitue un complexe discursif suractivé dans les années trente<sup>30</sup>», écrit Pierre Popovic. L'inscription textuelle de la pauvreté, sous ses diverses formes, est récurrente dans la correspondance d'Alfred DesRochers. À la lecture de ses échanges épistolaires avec Louis Dantin<sup>31</sup> et quelques autres correspondants, on remarque la présence d'une forte dichotomie entre la littérature et la «productivité» économique tant souhaitée par le discours social d'alors. La littérature, et par conséquent le poète, sont exclus de la sphère économique. En premier lieu, nous décrivons les modalités de l'inscription de cette dichotomie dans les textes épistolaires de DesRochers, en insistant sur ses propos au sujet de la place ingrate réservée au poète dans une société dirigée par les diktats des lois économiques. Selon l'épistolier, la pauvreté économique résultant de la Crise engendre la pauvreté poétique, par le statut précaire de

---

30. Pierre Popovic, «Saint-Denys Garneau, *celui qui s'excrit*», *Études françaises*, 30, 2, automne 1994, p. 121.

31. Sur les échanges épistolaires de DesRochers avec Dantin en regard de la crise économique, voir l'étude de sociologie littéraire de Richard Giguère, «Les années de la Crise dans la correspondance Louis Dantin-Alfred DesRochers (1929-1935)», dans Michel Biron et Benoît Melançon (dir.), *Lettres des années trente*, Ottawa, le Nordir, 1996, p. 85-107.

l'écrivain qui ne peut répondre aux critères de productivité établis par la société. Ensuite, nous montrerons que le sentiment de culpabilité qui se dégage des lettres de Saint-Denys Garneau quant à son statut social est lié au discours ambiant qui valorise la productivité économique aux dépens de tout le reste de la vie sociale.

### 1) Le cas d'Alfred DesRochers

Le postulat fondamental de DesRochers épistolier est le suivant : la pauvreté poétique de son époque est due à la pauvreté matérielle résultant de la Crise<sup>32</sup>. Les écrivains étant obligés d'avoir un emploi stable pour subvenir à leurs besoins, la littérature ne peut être qu'un passe-temps, qu'un loisir qui s'exerce en dehors des heures de travail. Cette vision de l'écriture comme loisir est omniprésente dans les lettres de DesRochers; bien que la poésie soit pour lui l'activité la plus noble, il est conscient qu'il ne peut vivre de sa plume et le déplore vivement :

C'est en effet un désastre que certaines personnes ne peuvent donner leur mesure à cause des contingences matérielles. Je crois bien que dorénavant, je ne parlerai plus que de *feu mon passé littéraire*. De jour en jour, je deviens de plus en plus business-man, au point qu'il me faut aujourd'hui faire un choix. Or, la réponse est claire; j'ai une famille; ça prend de l'argent. (1931-01-24)

---

32. DesRochers associe d'ailleurs les deux types de pauvreté dans une lettre à Louis Dantin : «La grande cause de notre pauvreté littéraire, et l'on peut aussi dire économique et politique, c'est notre "inferiority complex".» (1931-06-29)

La littérature est perçue comme non rentable économiquement, et c'est un «désastre», mais les obligations familiales passent avant tout. Plus loin, DesRochers poursuit : «Je parviens avec tout ça à abattre plus de travail au bureau que l'an dernier. C'est dire que je dois négliger l'essentiel, l'esprit et le cœur, au profit de l'accidentel, le portefeuille. Mais c'est la vie.» (1931-01-24) Toujours dans une lettre à Dantin, DesRochers se révolte contre sa situation : «C'est un [sic] vraie "maudite" honte de voir un homme de talent asservi à des labeurs abrutissantes [sic].» (1929-07-29) Albert Pelletier écrit de même à DesRochers : «Si vous avez la chance *exceptionnelle* de faire "de l'argent", ce n'est pas moi, avec tout mon amour de la littérature en général et de vos poèmes [sic] en particulier, qui vous conseillerai de la manquer. Je souffre trop d'être dans la dèche et les dettes pour ça.» (1931-01-03. Nous soulignons.) «Faire de l'argent» avec la littérature est un phénomène «exceptionnel»<sup>33</sup>. DesRochers dit à peu près la même chose à Dantin, au sujet de la publication de son recueil de poèmes :

Cinq personnes l'ont acheté. Ce voyant, comme je suis un peu révolutionnaire dans mes idées et que j'estime qu'un écrivain doit au moins rentrer dans ses déboursés, quand il publie un livre, j'en ai mis dans ma serviette suffisamment pour payer mes frais d'impressions et je les ai colportés à mes fournisseurs. Mes activités commerciales se sont arrêtées là. (1929-07-29)

---

33. On remarque la même observation dans les *Lettres à Lucienne* d'Alain Grandbois, lorsqu'il écrit le 2 décembre 1932 : «Mais tu t'illusionnes sur les possibilités de gagner son pain avec sa plume. Ils sont cent mille qui crèvent de faim. [...] C'est pourquoi, et depuis longtemps, que j'ai choisi de partir.» (Montréal, l'Hexagone, 1987, p. 128.) Un tel commentaire paraît étonnant dans cette correspondance où les considérations sociales prennent très peu de place, mais il est révélateur quant à l'acceptation de la dichotomie littérature/productivité économique dans le discours épistolaire.

Tous ces exemples dénoncent le même constat : littérature et commerce ne font pas bon ménage. L'idée de gagner de l'argent en écrivant est utopique pour les écrivains des années trente. Leur correspondance témoigne souvent de leur découragement devant une telle situation, en inscrivant la dichotomie écrire/«faire de l'argent» comme sujet textuel de leurs lettres.

Une lettre de Claude-Henri Grignon adressée à DesRochers le 20 août 1930 est éloquente à ce sujet :

Je rêvais d'écrire de somptueuses choses en paix, amour & solitude. J'ai la Solitude, peut-être l'Amour, mais certainement pas la paix, à cause du besoin de cet argent diabolique et taché de toutes les sueurs et de toutes les ordures du monde, qui m'est refusé sous prétexte que je suis un *Poète ! et Fou !!!* [...] Je t'écris à cette heure tardive de la nuit en plein calme et *Dépression*. Tous mes projets s'effacent comme nuages à l'horizon. N'importe. Je triompherai un jour. D'ici là, j'espère pouvoir vivre de meilleurs instants et toucher à la Sainte Poésie sans nécessairement rencontrer la Sainte-Misère<sup>34</sup>.

Poésie et argent sont représentés comme absolument incompatibles. L'argent revêt un caractère nettement dysphorique — «argent diabolique», «ordures» — face à l'idéalisation de la «Solitude», de l'«Amour» et du «Poète», autant d'éléments euphoriques d'où peut provenir le plaisir, l'«essentiel» dont parlait DesRochers, «l'esprit et le cœur». L'argent «diabolique» s'oppose directement à la «Sainte Poésie», dans un rappel de la dichotomie diable/divinité. L'équation est simple : l'épistolier n'a pas d'argent *parce qu'il est poète*, mais ne devrait-il pas plutôt avoir de l'argent *puisque'il est poète* ? La poésie et la folie, selon Grignon, se rejoignent aux yeux de la société : il faut être fou pour être poète en ces temps de

---

34. Claude-Henri Grignon, «Une lettre inédite de Claude-Henri Grignon», *Revue d'histoire littéraire du Québec et du Canada français*, 9, hiver-printemps 1985, p. 119.

crise économique ! La littérature est la cause première de sa pauvreté, et ensuite seulement vient la «Dépression», devant laquelle la «Poésie» s'incline. On doit aussi entendre «Dépression» au sens d'état dépressif, résultant du manque d'argent. Mais malgré cela l'espoir subsiste pour Grignon<sup>35</sup> : «Je triompherai un jour.» L'argent est pour lui une véritable entrave à l'écriture, car vivre misérablement empêche l'accès à la paix nécessaire au créateur; il ne peut que «rêver d'écrire de somptueuses choses en paix». Grignon représente l'exemple parfait pour illustrer l'hypothèse de DesRochers selon laquelle la pauvreté matérielle est la cause de la pauvreté poétique de sa génération.

Ce thème de l'exclusion de l'écrivain de la sphère d'activité économique des années trente est présent dans la prose épistolaire de DesRochers : on y trouve tout un discours sur la dichotomie littérature/productivité ou rentabilité financière. Jean-Charles Harvey tient des propos semblables en novembre 1934 : «Oui, me voilà directeur de la Statistique de la province de Québec. Un romancier dans les chiffres ! Quelle ironie. [...] J'y ai des loisirs, ce qui me donne le temps d'écrire selon mon bon plaisir<sup>36</sup>.» Mais Harvey a du temps libre, ce qui manque très souvent à DesRochers. L'association loisir/littérature est récurrente dans les lettres de ce dernier, comme par exemple dans celle-ci : «Comme tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes, je fais quand même des vers, de l'auto et du

---

35. Mentionnons que Grignon est dans la même situation que plusieurs de ses contemporains : il collabore au *Canada*, à *l'Ordre* et à *la Renaissance*. Il sera toujours reconnaissant à Olivar Asselin pour ces emplois, comme il le lui écrit en novembre 1934 : «Vous m'avez simplement sauvé la vie» (cité dans Antoine Sirois, «Les pamphlétaires dans l'intimité : la correspondance entre Olivar Asselin et Claude-Henri Grignon», *Revue d'histoire littéraire du Québec et du Canada français*, op. cit, p. 97). Alfred DesRochers et Jean-Charles Harvey, rappelons-le, exercent aussi le métier de journaliste.

36. Jean-Charles Harvey, *la Correspondance étrangère de Jean-Charles Harvey*, édition critique par Sylvianne Savard Boulanger, Sherbrooke, Éditions Naaman, 1984, p. 22.

sport.» (à Dantin, 1929-05-03) Voilà la poésie reléguée, ironiquement, au rang de la futilité. Les exemples de ce type sont nombreux :

Je me dis toujours que c'est une pitié que le travail manuel vous absorbe au point de ne vous laisser que de rares loisirs, et je me demande si, à votre place, je ne me retirerais pas d'affaires pour me consacrer exclusivement à la littérature [...] Moi, mon rêve, c'est de bûcher présentement autant que je peux, tout en ne renonçant pas à toute poursuite littéraire afin de devenir «rentier» à un âge assez peu avancé et ensuite lire et écrire à mon goût. Je ne sais pas si j'y parviendrai. (1932-01-02);

Je me propose même, s'il ne survient rien d'imprévu encore, d'employer mes loisirs à littératurer. (1932-08-26)

L'argent et l'art sont nettement incompatibles, toujours selon DesRochers : «Si j'étais entrepreneur en journalisme, je sais que je demanderais à des écrivains collaborateurs de me fournir du "canadianisme intégral"... Mais je paierais et je n'obtiendrais ainsi que de la marchandise, probablement, au lieu de l'art.» (1932-08-26) Ce dernier exemple est éloquent : lorsqu'il y a de l'argent en jeu, il ne peut y avoir d'art véritable mais seulement de la «marchandise». Le fait de la payer confère à l'œuvre d'art un statut de simple objet commercial. La valeur monétaire est, selon l'épistolier, synonyme de mauvaise qualité et cela va à l'encontre du principe économique fondamental admis dans le discours social : plus un objet vaut de l'argent, plus il acquiert de la valeur tout court.

Au point de vue économique, DesRochers se déclare profane malgré un grand intérêt pour le sujet : «Ces explications n'ont pas la clarté d'une page de Montpetit. Je n'ai pas les loisirs de les récrire, et puis, je ne suis pas un économiste ! J'essaie de comprendre, simplement.» (à Pelletier, 1933-07-14) Il souffre toujours du même manque de temps pour écrire, et pour «récrire».

Comme il le dit dans une lettre à Camille Roy, «les encombrantes besognes additionnelles que la période des Fêtes apporte à un pauvre chef de service de publicité sont la cause de mon retard à accuser réception des charmantes étrennes que vous m'avez faites, en m'adressant vos récents "Regards sur les lettres"<sup>37</sup>». Son travail de «pauvre chef de service» l'encombre, mais il ne peut y échapper. L'emploi du terme «pauvre» n'est pas gratuit : il oppose la pauvreté matérielle, qui est le lot du poète, à la pauvreté «intellectuelle» d'un chef de service de publicité<sup>38</sup>. DesRochers emploie d'ailleurs un ton quelque peu méprisant envers les gens qui travaillent : «J'inclus un "Chant Royal" dont je ne pense pas grand'chose et que le "Canada-français" a refusé de publier, parce que son directeur n'y comprenait rien.» (1930-02-21); «Nos imbéciles de "pressiers" ont coupé trop de papier [...].» (à Dantin, 1930-01-08) «Directeur» ou «pressiers», le risque est grand qu'ils ne «comprennent rien» ou qu'ils soient «imbéciles»<sup>39</sup> ! DesRochers prend ses distances envers ceux qui, comme lui, exercent un métier dans ce domaine : son appartenance à ce groupe de travailleurs ne tient qu'à l'avantage monétaire qui en résulte, comme il l'écrit si souvent à Dantin. Sa fierté et son sentiment d'accomplissement proviennent plutôt de la littérature. Toute sa correspondance avec Dantin est d'ailleurs traversée par le désir de démontrer la nécessité d'effectuer un travail qui le rebute souvent, par opposition à ce qui lui procure une satisfaction personnelle, écrire.

---

37. Lettre d'Alfred DesRochers à Camille Roy, 22 décembre 1931, Archives du Séminaire de Québec, Fonds Camille Roy, carton 91, no 6.

38. Il est intéressant de souligner que DesRochers est directeur du service de la publicité au journal *la Tribune* : il achète de la publicité, donc du texte, ce qui permet de faire vivre le journal, mais ces textes ne sont pas littéraires. L'argent peut provenir de l'écriture de textes de prose, mais uniquement de ce qui ne relève pas de la littérature.

39. À l'instar de DesRochers, pour Saint-Denys Garneau épistolier, exercer un emploi signifie l'absence de toute réflexion, l'abrutissement : «J'espère être assez bien à l'automne pour prendre une "job" quelconque et cesser de penser (!) pour le restant de mes jours.» (*LA*, p. 279)

Dans ses échanges épistolaires avec Pelletier et Dantin, DesRochers se construit un personnage de poète qui ne peut exercer son art en raison de la Crise, car il doit avoir un emploi «productif» qui lui permette de gagner un salaire suffisant pour faire vivre sa famille : «Je sais bien qu'un homme ne doit suivre que sa conscience, mais sa femme et ses cinq enfants ont-ils ce devoir ?» (1933-06-12) Malgré cette obligation de laisser ses ambitions poétiques quelque peu à l'écart, il avoue de pas parvenir à entrer parfaitement dans le «moule» exigé par la société : «Même aux heures de travail, je ne suis pas "business-man" intégral.» (1930-10-30) Dans une lettre adressée à Dantin, DesRochers propose des solutions au «malaise actuel» — entendre la Crise — à partir de sa propre expérience. Il faut noter que nous expliquerons plus précisément cette lettre importante — ainsi que la réponse de Dantin qui se trouve dans la marge — au deuxième chapitre, lorsqu'il sera question du personnage de distributeur de DesRochers. Pour l'instant, on ne verra que ce qui relève du discours explicite au sujet des effets de la Crise sur le statut de l'écrivain. La lettre débute ainsi :

Vous n'avez pas fait la part du feu en lisant mon appréciation de Montpetit, ou mieux vous n'avez pas distingué que je la faisais très large. N'oubliez pas que pour gagner ma vie et celle de ma famille, sous un régime qui ne peut se changer que par une lente évolution ou une brusque révolution, je remplis une fonction d'intermédiaire entre le producteur et le consommateur; je suis un *distributeur* au même degré, sous le présent régime, que l'entreposeur, le transporteur, le négociant. Or si le socialisme intégral était instauré, ma fonction n'a plus sa raison d'être; l'entreprise à l'emploi de laquelle je suis, ne l'a plus de même. Il faut en ce cas faire la part du feu. C'est ce que j'ai essayé de faire, et de montrer par déduction

que les palliatifs au malaise actuel, prêchés par Montpetit, ne peuvent aboutir qu'à un soulagement temporaire. (1931-11-16)

DesRochers se sert de sa propre situation pour démontrer que le socialisme ne serait pas une solution : il perdrait son emploi et il ne pourrait pas plus qu'au moment où il écrit vivre de sa plume, car, dit-il, si

l'État [avait] le soin d'encourager le talent, nous verrions, bien nous verrions probablement ce que nous voyons maintenant : Françoise Gaudet et Louise de Bienville favorisées d'un achat de 400 exemplaires, tandis que Lucien Rainier, Alfred DesRochers et autres en vendraient 50 exemplaires, ou pas du tout. (1931-11-16)

Sous un éventuel régime socialiste, l'écrivain de talent ne pourrait pas plus que dans le régime actuel exercer son art dans un but lucratif, c'est-à-dire pour gagner sa vie, car l'État n'aurait pas les compétences nécessaires pour reconnaître les bons écrivains. DesRochers écrit plus loin dans la même lettre : «Telle médiocrité ornerait les places publiques et tel génie moisirait dans l'ombre et finalement devrait devenir une unité "productive" pour ne pas crever de faim. Je sais que sous le régime actuel, ce n'est guère mieux, mais enfin...» (1931-11-16) Ici, DesRochers ajoute plus de crédibilité à sa démonstration en décrivant en quelque sorte sa propre situation sans se nommer, ce qui instaure une distance entre l'épistolier et l'individu : sa stratégie argumentative s'appuie sur la mise à distance de son personnage, ce qui donne une impression d'objectivité dans un discours le plus souvent centré sur le sujet d'énonciation de la lettre. Devenir une unité «productive», comme par exemple directeur de publicité dans un journal, mène à reléguer son travail d'écrivain au rang de loisir, car ce travail n'est pas soutenu par l'État, ce qui engendre la «pauvreté» poétique : voilà en quelques mots ce que DesRochers tente de démontrer dans cette lettre (ainsi que dans plusieurs autres). Autrement dit, DesRochers adresse des reproches semblables

au capitalisme actuel et au socialisme quant au statut de l'écrivain, à la différence près que le capitalisme lui offre, au moins, un emploi relativement bien rémunéré<sup>40</sup>. Dantin, fervent défenseur du socialisme, lui répond : «Ce ne pourrait être pire que maintenant : -alors !» Il paraît moins convaincu qu'au début de sa réponse, où il écrivait à DesRochers — qui soutenait qu'il perdrait son emploi dans un régime socialiste : «Si le socialisme vous enlevait votre *job*, il vous en donnerait une autre, laquelle (en théorie du moins) serait mieux adaptée à vos talents que celle de chef de publicité. Vous seriez rédacteur ou poète en titre du journal...» La stratégie épistolaire de DesRochers aura quelque peu ébranlé son optimisme.

Deux ans auparavant, toujours dans une lettre à Dantin, DesRochers explique sa venue au journalisme et l'importance de la poésie dans sa vie :

C'est par le jeu des destins que je suis aujourd'hui courbé à la tâche *prosaïque* de vendre de la publicité à des «*businessmen*» *obtus*. [...] je suis revenu dans le monde [après avoir appris le métier de mouleur et trois ans de collège], en plein milieu d'une crise économique, où il m'était impossible de reprendre mon métier. J'ai fait toutes sortes de *besognes* [...] Finalement, par le jeu de destins qui finissent toujours par tout arranger, j'ai *échoué* dans le journalisme. Je crois que mon

---

40. Il faut cependant noter que DesRochers ne propose pas de voie alternative pour régler la situation. Il n'adhère pas non plus au libéralisme économique tel que proposé par Édouard Montpetit, comme en témoigne la lettre du 16 novembre 1931. Son opinion politique fluctue constamment dans ses lettres, jusqu'en 1932 où, graduellement, DesRochers se tourne vers le socialisme. Dans une lettre du 11 novembre 1932, il écrit même vouloir s'engager, peut-être, en politique active : «je ne serais pas surpris du tout de me trouver un de ces bons matins décidé à faire de la politique socialiste dans la Province de Québec.» En 1933, il écrit qu'«[il] incline politiquement de plus en plus vers la gauche.» (1933-11-02) Un fait est intéressant à noter : plus DesRochers prône le socialisme, moins la question précise du statut de l'écrivain occupe ses lettres.

amour de la littérature seul m'a empêché de devenir fou durant ces années et c'est encore cela qui m'aide à supporter toutes les *injustices* dont je suis témoin. Si j'abandonnais la littérature, je deviendrais certes un socialiste agissant. Mais tant que l'amour des vers me tiendra, je suis sauf. J'estime que la poésie est une œuvre d'art plastique, participant bien plus de la sculpture que de tout autre. Elle est donc une chose parfaitement inutile<sup>41</sup>. (1929-07-29. Nous soulignons.)

La littérature est, pour DesRochers, investie d'autant de pouvoir symbolique que la politique (celle-ci représentant de plus le versant pratique, décisionnel, du pouvoir), mais, justement, il s'agit d'un pouvoir uniquement symbolique; elle est opposée à la nature pragmatique des pouvoirs politique et économique, qui revêtent pour l'épistolier un caractère dysphorique. La description de son emploi est fortement connotée péjorativement — «prosaïque», «businessmen obtus», «échoué dans le journalisme», «injustices» —, contrairement à la poésie qui lui permet de supporter sa situation. On retrouve dans cet extrait la dichotomie littérature/économie qui correspond à la dichotomie pauvreté matérielle/pauvreté intellectuelle que nous avons soulignée précédemment. De plus, la littérature devient une entrave à l'implication politique, ce qui vient accentuer encore une fois l'écart entre l'inutilité — euphorique — de la poésie et l'aspect pratique, utilitaire de la politique comme de l'économie. Le caractère externe, c'est-à-dire extérieur à la sphère sociale, de la littérature est mis en évidence dans cet extrait, mais cette extériorité est souhaitable, voire nécessaire

---

41. Cette dernière phrase étonne de la part d'un poète, mais nous croyons qu'il faut lire à la suite d'«inutile», implicitement, «dans la société actuelle». Selon le discours social des années trente, tout entier tourné vers les principes économiques, la poésie ne peut être utile, car elle est une œuvre d'art. Cependant, pour DesRochers, elle est tellement utile qu'elle le préserve de la folie, pour reprendre ses paroles.

pour DesRochers. Selon lui, il est dommage, cependant, que l'écrivain ne puisse se contenter d'écrire, à l'abri des soucis financiers : l'œuvre de nombreux «génies» reste ainsi dans l'obscurité, elle qui aurait pu procurer un peu d'espoir et de vitalité pendant ces années noires. Même l'édition, qui est par définition le secteur financier des lettres, ne fait pas partie de la sphère économique selon lui : «L'édition au Canada, après l'avoir étudié [sic] passablement, me semble une question d'apostolat, non d'affaires [...]» (à Albert Pelletier, 1933-06-17) Dans la définition de l'apostolat, on trouve les termes «mission» et «désintéressement» : quoi de plus divergent que «désintéressé» et «lucratif» — adjectif associé aux «affaires» —, qui sont deux antonymes ? La dichotomie littérature/productivité économique, dans cet exemple, est sans équivoque.

## 2) Le cas de Saint-Denys Garneau

Cette dichotomie est également présente dans la prose épistolaire de Saint-Denys Garneau, mais son inscription textuelle est différente de celle décrite jusqu'ici, tout d'abord parce que ses soucis financiers ne sont pas de même nature que ceux de DesRochers : ainsi, ils ne peuvent avoir la même conception de l'argent, et plus généralement de la pauvreté. De plus, la correspondance de DesRochers est véritablement inscrite dans le social, qui en est même le thème fondamental : ses lettres interrogent constamment le monde qui l'entoure, les événements culturels, sociaux et politiques des années trente. La prose épistolaire de Saint-Denys Garneau, quant à elle, est essentiellement introspective; les interrogations y sont plutôt de nature individuelle et spirituelle. On ne saurait

prétendre que ses lettres sont insensibles au discours social qui l'entoure<sup>42</sup>, mais sa présence y est plus discrète. Malgré ces limitations, il aborde la question de la littérature, et de l'art en général, dans une perspective de non-rentabilité économique, et cette dernière est source de culpabilité.

On sait que Saint-Denys Garneau épistolier est angoissé par le monde dans lequel il vit; il n'est pas surprenant que son avenir soit pour lui source intense de préoccupations. Comme il l'écrit à Robert Élie, l'art est sa principale motivation :

À propos de moi artiste. Je ne crois pas que je donne trop de part à ma «mission». Je considère simplement cela comme quelque chose que j'ai à faire, comme un autre qui a des dispositions pour la politique se dirige dans la vie politique afin de bien y faire ce qu'il a à y faire, réaliser là le bien qu'il lui est donné de comprendre. (LA, p. 248.)

L'art est en quelque sorte son destin, la seule chose qu'il doive, ou qu'il puisse, accomplir. Il se rend cependant bien compte de l'impossibilité de vivre de l'art et il manifeste fréquemment le désir de travailler, mais il s'en sent incapable physiquement, dit-il, et aussi psychologiquement : «Si physiquement je pouvais me comporter normalement, je chercherais une "job" dès maintenant pour au moins débarrasser la famille de ce poids mort.» (LA, p. 280) Ses parents le soutiennent entièrement financièrement, ce qui lui permet d'écrire et de peindre. C'est même grâce à eux que Saint-Denys Garneau publiera *Regards et jeux dans l'espace* : «En parlant de mes poèmes; je serai à Montréal, fin janvier, début février, pour surveiller la publication de mon livre. Mes parents veulent bien me financer.» (LA, p. 254) Cependant, ses lettres témoignent d'un sentiment de

---

42. Lire à ce propos l'article de Benoît Melançon, «Pour une lecture sociale de la correspondance de Saint-Denys Garneau», *loc. cit.* Nous procéderons à une lecture sociale des textes épistolaires du poète dans notre troisième chapitre; on ne verra ici que ce qui relève d'un discours explicite de la culpabilité économique.

culpabilité à l'égard de ses parents, voire de la société, lorsqu'il se compare à un «poids mort», ou lorsqu'il écrit : «Par quel chemin de crime j'ai passé pour être à ce point coupable devant les hommes [...] et savoir que je n'ai pas droit à la vie, que j'insulte les hommes par ma seule présence, tellement elle est basse, tellement elle est morte [...]» (LA, p. 280) Un sentiment d'improductivité sociale se dégage de la correspondance garnélienne. L'art est ce qu'il sait faire, mais cela ne peut être productif dans un contexte de crise économique<sup>43</sup>.

Dans une longue lettre à Jean Le Moyne, Garneau exprime ses inquiétudes face à son avenir et tente de mettre en ordre les différentes perspectives qui s'offrent à lui. En raison de sa faible condition physique, il soutient qu'il ne peut travailler cinq ou six heures par jour : il doit donc renoncer à la médecine et au journalisme. Quelles possibilités lui reste-t-il ? «[Se] réaliser dans l'art.» (LA, p. 96) «Voilà donc mon but : créer de la beauté, et participer à un mouvement de renaissance au Canada», écrit-il encore. Il prévoit à l'avance l'une des objections que Le Moyne lui fera, à savoir la question monétaire :

Quant au point de vue matériel, il est résolu jusqu'à un certain point; c'est-à-dire, s'il ne m'est pas loisible à cause de ma santé et de mes dispositions, de faire autre chose, mieux vaut faire de la peinture que ne rien faire. Voilà le côté négatif de la chose. Maintenant, le côté positif. Tu sais que pour le matériel, je suis peu exigeant. [...] j'aurai toujours le manoir à ma disposition [...]. Mais si je me marie, je ne saurai faire vivre ma femme et mes enfants. (LA, p. 97)

Il est évident pour lui qu'il ne fera pas d'argent avec la poésie et la peinture, mais il en retirera un grand bonheur, tout en sachant qu'il peut compter sur ses

---

43. Il faut souligner que Saint-Denys Garneau n'aborde jamais explicitement la crise économique dans sa correspondance. Tel sera précisément l'objet de notre troisième chapitre.

parents. Selon lui, l'art est satisfaisant intellectuellement, contrairement à un véritable emploi. On retrouve la même dichotomie que dans la prose épistolaire de DesRochers, à savoir art=pauvreté matérielle/emploi=pauvreté intellectuelle. Et Garneau ne parle pas d'un emploi manuel, ou dévalorisant, mais bien de la médecine, profession la plus noble aux yeux de la société : «Maintenant supposons que je me domine et que je me consacre à la médecine, ce qui m'est *a priori* presque impossible à cause de ma santé. [...] J'aurai plus de satisfaction et d'indépendance matérielle. Mais spirituellement, intellectuellement, je n'aurai presque que des regrets.» (LA, p. 100) Cependant, deux ans plus tard, en 1936, Saint-Denys Garneau éprouve plus de remords et voit les choses différemment :

Mes parents me disent : «il va falloir que tu te décides à "faire quelque chose" à l'automne». Moi, je suis bien d'accord, il faudrait que je gagne ma vie. Mais j'ai beau appliquer mon esprit avec toute mon attention à considérer ces mots : faire quelque chose, je n'arrive pas à leur trouver une signification réelle, je n'arrive pas à rejoindre derrière une réalité palpable, possible, qui soit : «moi faisant quelque chose». [...] je me dis : «[...] Il y a le départ, le matin, pour le bureau, pour n'importe quoi avec la paie à la fin de la semaine.» [...] Je suis dégoûté de vivre toujours aux crochets de mes parents, et je sens que ça ne peut durer indéfiniment. Mais je ne vois pas du tout comment il se pourrait que j'en sorte. (LA, p. 214)

«Faire quelque chose», n'importe quoi qui procure de l'argent, sauf de la poésie ou de la peinture, voilà ce qui est acceptable socialement<sup>44</sup>. Gagner sa vie de

---

44. Le syntagme «faire quelque chose», que Saint-Denys Garneau écrit d'ailleurs entre guillemets, semble récurrent dans le discours hégémonique des années trente. On le trouve également dans les lettres d'Alain Grandbois. L'épistolier écrit : «nous vivons dans une époque où il faut apparemment faire quelque chose — je me suis toujours demandé pourquoi d'ailleurs —, j'ai choisi celle qui me paraissait devoir me donner

pratiques artistiques est exclu : la «paie» ne peut provenir de la littérature. C'est ainsi que l'inscription textuelle de la dichotomie littérature/productivité économique dans la prose épistolaire garnélienne rejoint, de façon très générale, celle de DesRochers. On retrouve le même double constat chez les deux épistoliers, tout aussi désolant pour l'un que pour l'autre : on ne peut vivre de sa plume pendant la crise économique; la littérature se situe hors de la sphère d'activité sociale<sup>45</sup>.

Nous avons fait ressortir, en premier lieu, de quelle façon s'actualisait le thème de la pauvreté dans la correspondance de DesRochers avec ses divers destinataires; le destinataire des lettres se construit un personnage de poète qui

---

le plus de facilités à éviter le contact des hommes [...]. Les conditions sont aujourd'hui différentes. Je suis pris au dépourvu. Il faudra bien *faire quelque chose*.» (*Lettres à Lucienne, op. cit.*, p. 117. Nous soulignons.) «Faire quelque chose» serait complémentaire à un autre syntagme abondamment présent dans le discours social, «faire de l'argent». Soulignons aussi dans l'extrait de Grandbois qu'il associe cet état de chose directement à l'«époque» dans laquelle il vit : «faire quelque chose» est une obsession circonscrite dans le temps, plus précisément dans le temps de la crise économique.

45. Une objection que l'on peut apporter à ces remarques est que cette dichotomie littérature/rentabilité économique n'est pas seulement présente pendant la Crise de 1929-1932, mais plutôt à toute époque. Cependant, dans la prose épistolaire de DesRochers, la pauvreté poétique et matérielle des écrivains est directement liée à la Crise, dans le fonctionnement textuel des lettres, et non pas à la société en général. C'est ce qui nous semble particulier dans la correspondance des années trente. Ce discours devient le propos même des lettres; les épistoliers en discutent, décrivent la situation comme un phénomène imputable à la Crise, ayant une inscription ponctuelle. De la même façon, Pierre Popovic affirme : «Quant à la pauvreté, elle constitue un complexe discursif suractivé dans les années trente. Cela tient aux événements, bien sûr. Des pauvres, des assistés, des mendiants, la crise en produit à la chaîne dès qu'elle atteint la métropole et la province.» («Saint-Denys Garneau, *celui qui s'excrit*», *loc. cit.*, p. 121.) On pourrait parler aussi de «complexe discursif suractivé» en ce qui concerne la dichotomie littérature/rentabilité économique. Elle est récurrente dans le discours social de toutes les époques, mais est elle «suractivée» dans les textes épistolaires des années trente, notamment dans ceux de DesRochers et de Saint-Denys Garneau.

doit exercer un autre métier pour subvenir à ses besoins. Ce personnage lui sert à des fins argumentatives précises au sujet de solutions politiques et économiques pour résoudre la Crise. La pauvreté matérielle due à la Crise entraînerait, toujours selon l'épistolier, la pauvreté poétique qui règne dans les années trente. Cette dichotomie littérature/productivité économique est également présente dans les lettres de Saint-Denys Garneau, avec des divergences dans son inscription textuelle : le poète se sent exclu, car il ne participe pas à la vie «productive» de la société.

### **B) «Le temps, c'est de l'argent !»**

Le temps qui passe, le temps qui fuit, le temps sous toutes ses formes est un lieu commun de l'épistolaire, un de ses thèmes récurrents. Le temps de la lettre est souvent multiple, l'épistolier se remémorant avec nostalgie le passé, spéculant sur son avenir ou se représentant à l'autre au moment de l'écriture. Il est une figure omniprésente de la correspondance. Dans les échanges épistolaires entre Alfred DesRochers et Louis Dantin, le temps est constamment évoqué, toujours dans la même perspective, pour en décrier le manque. En effet, une large part de leur correspondance, plus particulièrement les lettres de DesRochers, est consacrée à déplorer le manque de temps qu'ils peuvent consacrer à la correspondance et, par extension, à la littérature<sup>46</sup>. S'il est une expression qui

---

46. Les échanges épistolaires entre DesRochers et Dantin portent en majeure partie sur la littérature : ils y discutent abondamment de leur œuvre littéraire respective, en se critiquant mutuellement, et ils abordent fréquemment le sujet de l'institution littéraire canadienne-française, qui est à ce moment dans un stade primaire de développement, malgré la création de prix littéraires, le développement du milieu de l'édition, etc. À cet égard, Michel Biron écrit : «En l'absence de salon littéraire, de revue spécifiquement littéraire (il faut attendre les années quarante pour que les

traverse les époques sans perdre son sens, c'est bien «Le temps, c'est de l'argent!». Or, l'argent est rare en cette période de crise économique. Nous verrons de quelle façon cette expression courante s'actualise dans la correspondance de DesRochers et de Dantin; l'inscription textuelle du temps est omniprésente, il devient un sujet explicite des lettres. Il en résulte un pacte épistolaire spécifique entre les deux écrivains, et nous en décrirons les particularités. Le temps joue un rôle différent dans la correspondance de Saint-Denys Garneau : si le temps ici aussi vaut de l'argent, l'épistolier ressent un fort sentiment de culpabilité, car il a trop de temps, il ne sait qu'en faire, et cherche à s'en débarrasser. Tel sera, en deuxième lieu, le sujet de notre développement sur le temps épistolaire<sup>47</sup>.

Les formules d'ouverture et de clôture des lettres de DesRochers sont très souvent consacrées à s'excuser d'un retard, à promettre une lettre plus longue ou à déplorer le manque de temps, si précieux, qui doit servir à la besogne avant les loisirs. Or, comme nous l'avons déjà remarqué, l'écriture littéraire est reléguée au rang de loisir dans la prose épistolaire des écrivains des années trente. DesRochers répète dans pratiquement chacune de ses lettres n'avoir pas de temps à consacrer à l'écriture, sa «besogne» lui prenant tout son temps. Des phrases

---

premières revues de création apparaissent), bref de milieux où les écrivains pourraient socialiser entre eux, c'est à la correspondance que revient le rôle de structurer les relations littéraires.» («Configurations épistolaires et champ littéraire : les cas d'Alfred DesRochers et de Saint-Denys Garneau», dans Michel Biron et Benoît Melançon (dir.), *Lettres des années trente, op. cit.*, p. 113.) Toujours selon Biron, la littérature «émerge de la lettre». Les choses se passent bel et bien ainsi dans la correspondance DesRochers-Dantin : la littérature est au premier rang, elle est la condition même de l'écriture des lettres. Il ne serait pas exagéré de dire que c'est pour parler de littérature qu'ils écrivent des lettres. Dans notre deuxième chapitre, nous reviendrons sur le rôle de l'épistolaire dans l'institution littéraire naissante des années trente.

47. Cette analyse sera cependant plus brève, car le temps ne joue pas un rôle aussi déterminant dans les lettres de Saint-Denys Garneau que dans la correspondance DesRochers/Dantin.

comme celles-ci se multiplient : «J'ai commencé à vous écrire avant-hier, mais les embarras du siècle m'ont empêché de continuer alors. Je me reprends aujourd'hui.<sup>48</sup>» (1929-07-29); «Je commence à vous écrire aujourd'hui, mais ne sais quand je finirai ma lettre. Les embarras du siècle me tiennent d'une main si vigoureuse que je n'ai pu relever le front depuis trois semaines.» (1929-09-04); «Deux mots à l'épouvante, en attendant la lettre que je n'aurai pas le temps de vous écrire avant une semaine.» (1930-06-06); «Je vous écris, comme vous voyez, à l'épouvante [...] À mon grand dam, je suis forcé de négliger la littérature et l'amitié de ce temps-ci pour faire mon chemin.» (1930-04-01) Ce dernier exemple est éloquent : DesRochers ne peut perdre son temps s'il veut réussir économiquement et socialement, alors ce sont la littérature et l'amitié qui en souffrent, et par conséquent la correspondance avec Dantin. Cela rejoint nos propos précédents au sujet de la dichotomie littérature/productivité économique : pour être productif économiquement, donc pour gagner de l'argent afin de faire vivre sa famille, il ne faut pas perdre son temps avec l'écriture, qu'elle soit littéraire ou épistolaire. Dantin se montre toujours compréhensif dans ses réponses, avouant être dans la même situation : «Je vois que nous sommes l'un et l'autre poussés par des besognes ingrates, et incapables de trouver le temps pour celles qui nous tiendraient à cœur.» (1930-03-02)

Le manque de temps pour écrire, DesRochers et Dantin en souffrent tous deux, vivant la même situation : le premier est directeur du service de la publicité dans un journal et le second est typographe à l'Université Harvard. Pour gagner leur vie, ils doivent travailler, s'éreinter à des «besognes abrutissantes», expression qu'ils emploient fréquemment. Dantin écrit : «Votre lettre si pleine d'intéressantes idées réclamerait une longue réponse, que je n'ai pas, hélas ! le

---

48. Les lettres qui suivent proviennent toutes de la correspondance échangée entre Alfred DesRochers et Louis Dantin. Ainsi, la référence indiquera seulement la date de la lettre, les destinataires étant toujours les mêmes.

loisir de tracer. Si la "publicité" vous absorbe, la typographie me subjugué et m'étreint.» (1929-09-15) Cette compréhension mutuelle amène les deux épistoliers à conclure un «pacte épistolaire». Ce concept, calqué sur celui de *pacte autobiographique* de Philippe Lejeune<sup>49</sup>, a été, selon Benoît Melançon<sup>50</sup>, peu théorisé : parmi ceux qui l'ont abordé, mentionnons Janet Altman et Vincent Kaufmann. Le pacte épistolaire est en quelque sorte un contrat, plus souvent implicite qu'explicite, comportant diverses clauses qui régissent les échanges épistolaires<sup>51</sup>. D'entrée de jeu, un pacte épistolaire implicite se dessine dans la correspondance DesRochers-Dantin, introduit par DesRochers dès sa deuxième lettre :

Je sais que votre temps est «hypothéqué» et que vous avez bien autre chose à faire que de donner des cours de littérature par correspondance (entre parenthèse [*sic*], si j'étais vous, je le ferais; je sais bon nombre d'écrivains canadiens qui seraient prêts à payer pour obtenir votre avis). Toutefois, je vous soumetts deux échantillons de mon projet. S'il vous semble valoir quelque chose, vous n'aurez pas besoin de me le dire. "Qui ne dit mot, consent"». Si ça ne vaut rien, écrivez-moi simplement le mot «rotten» sur une carte, et je saurai à quoi m'en tenir. Vous acceptez ? (1929-01-20)

Il s'excuse à l'avance de lui demander du temps, mais désire lui en faire épargner : il ne demande même pas de réponse, sinon un seul mot. Ce que l'on

---

49. Philippe Lejeune, *le Pacte autobiographique*, Paris, Seuil, 1975.

50. Voir à ce sujet Benoît Melançon, *Diderot épistolier. Contribution à une poétique de la lettre familière au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Montréal, Fides, 1996, p. 134-162.

51. Soulignons que l'on distingue deux types de pacte épistolaire, selon Melançon : les pactes généraux, qui couvrent la correspondance entière, et les pactes particuliers, qui sont ponctuels et dus à une situation particulière limitée dans le temps. Pour les fins de notre étude, nous ne retiendrons que le pacte général, les pactes particuliers ne relevant pas strictement d'un rapport au temps épistolaire.

pourrait croire être uniquement pure politesse — et ce qui l'est probablement initialement — devient omniprésent dans les lettres suivantes, occupant toujours le même endroit dans la lettre, soit le début et la fin. On pourrait définir ainsi le pacte épistolaire régissant leur correspondance : le temps accordé à l'écriture poétique et épistolaire est une perte économique, car il n'est pas rentable; le temps, c'est de l'argent, et nous n'avons ni l'un ni l'autre en raison de la crise économique — que l'on mentionne explicitement dans la correspondance; or, il est nécessaire de consacrer du temps à la littérature; donc écrivons uniquement lorsque nous en avons le temps, mais ne cessons pas de communiquer.

La régularité épistolaire n'est donc pas essentielle dans les échanges épistolaires de Dantin et de DesRochers, l'important étant d'écrire quand on en a le temps et de respecter les devoirs professionnels de son correspondant. DesRochers termine une lettre avec cette demande, qui n'est qu'un exemple parmi plusieurs autres : «Bon, mais c'est abominable de vous raser à ce point avec mes phrases décousues. Ne m'en gardez pas rancune. Écrivez-moi, quand vous en aurez le temps et veuillez croire que vous ferez là une action dont il sera tenu compte dans le temps et dans l'éternité.» (1929-07-29) On invite toujours l'autre à écrire rapidement, mais sans jamais l'ombre d'un reproche : «Excusez-moi de vous bacler [*sic*] ce rapide billet aujourd'hui je vous promets de revenir à la charge assez prochainement [*sic*] Naturellement, si vous voulez me favorisez [*sic*] d'une réponse avant que je vous écrive de nouveau, vous me ferez un immense plaisir.» (1931-09-21) Assez fréquemment, DesRochers répète les raisons de son manque d'assiduité épistolaire :

Les besognes quotidiennes sont de plus en plus absorbantes et il va falloir que j'adopte un système à la «Delille» si je veux continuer à littératurer. Vous me pardonnerez le décousu et la brièveté de la

présente lettre en songeant que j'ai la responsabilité «pécuniaire» du journal... (1931-09-26);

Quand aurons-nous un LaBruyère [sic] au Canada, pour décréter qu'il faut être honnête homme avant d'être gérant de publicité ? J'applaudirai des deux mains à son décret ! Car, sous le régime actuel, je suis forcé d'être business man avant tout. C'est ce qui explique mon retard. (1930-05-17);

J'ai bien tardé à vous dire que le p'tit bonhomme vit encore, mais depuis ma sortie d'hôpital, la besogne était tellement urgente au bureau et ma faiblesse si ennuyeuse que je ne pouvais trouver les loisirs d'écrire. Même ma correspondance d'affaires a subi des retards [...]. (1933-12-26)

Même les «affaires» ont attendu, alors imaginez la correspondance amicale ! Dans chacun de ces extraits, le destinataire a recours à un argument légitimé par le pacte initial pour expliquer son retard : le travail. Voici un dernier exemple, mais on pourrait les multiplier :

Bon, mais je dois vous fausser compagnie : des besognes capitalistes m'attendent dont j'ai besoin pour payer l'groceur pis l'loyer comme dirait Jean Narrache. Oh ! à propos, vous avez lu son livre ? et qu'en pensez-vous ?

*Au Relire.* (1932-11-11)

DesRochers se sait pardonné d'avance en invoquant une raison professionnelle. Lorsque l'on a des loisirs, on doit écrire; sinon, on est pardonné. C'est ainsi que Dantin écrit :

J'avais bien deviné que vos longs silences avaient pour cause le surmenage d'affaires qui vous agrippe de plus en plus et qui, forcément, entraîne une [mot illisible] plus ou moins forte d'inertie

mentale. Je comprends si bien cet état ! C'est celui contre lequel je me débats tous les jours de ma vie. [...] Mais, pour vous comme pour moi, c'est la nécessité et c'est le devoir, il n'y a pas à regimber là-contre... (1931-01-27)

Dantin se montre très compréhensif envers les silences de DesRochers, car il est dans la même situation : les silences sont prévus dans le pacte épistolaire. On remarquera cependant que quelquefois Dantin somme DesRochers, entre les lignes, de ne pas trop négliger la littérature et la correspondance, comme en témoignent les exemples suivants :

J'ai été très heureux d'avoir de vos nouvelles; et votre lettre, mais surtout l'article de la *Tribune* que je viens de lire, me montrant que, malgré vos pressions matérielles, vous n'avez pas du tout renoncé aux choses de l'esprit et aux intérêts littéraires. D'ailleurs, j'en étais sûr d'avance, car on ne se déprend pas si vite de la passion de Dame Beauté... (1931-03-31);

J'étais inquiet, je l'avoue, de voir vos lettres se distancer si fort, et me demandais si, sans le savoir, je vous avais été désagréable — Mais vous me rassurez : vous avez simplement passé par une de ces périodes que je connais moi-même [...]. Je regrette que le temps, ou le goût, ou quoi que ce soit qui vous manque pour reprendre le travail d'esprit, vous soit prochainement rendu... (1931-06-15)<sup>52</sup>

Dantin se montre encore ici indulgent, tout en soulignant les silences prolongés de DesRochers; ce dernier ne déroge pas au pacte initial, mais il doit cependant

---

52. Effectivement, ce long silence de DesRochers est inhabituel : sa dernière lettre, avant celle du 12 juin 1931, remonte au 25 mars de la même année. Or, depuis les débuts de leur correspondance, à la fin de l'année 1928, DesRochers écrit à tous les mois, voire aux deux semaines. Les retards font partie du pacte, mais ils ne doivent pas devenir une habitude, semble écrire Dantin à quelques reprises.

consacrer un minimum de temps à l'écriture. On se rend compte, à la lecture de ces exemples, que la relation épistolaire devient quelque peu asymétrique.

Cette asymétrie se transformera au fil du temps en une nouvelle clause du pacte : DesRochers est celui qui manque d'assiduité, tandis que Dantin joue le rôle de régulateur des échanges épistolaires, par ses réponses souvent immédiates. Les formules de clôture des lettres sont éloquentes à cet égard. Dantin termine toujours ses lettres par des formules usuelles de politesse, notamment «Bien cordialement», «Je demeure votre cordialement dévoué» ou encore «Croyez à mes sentiments bien affectueux». DesRochers, quant à lui, utilise parfois le même genre de formules, mais généralement précédées d'excuses pour un trop long silence ou pour une lettre trop brève : «Encore une fois, merci de vos bons conseils et de vos encouragements, et pardon pour ce billet mal fichu.» (1934-02-14); «Et excusez ma finale abrupte.» (1932-08-08); «Excusez ma péroration absente. La besogne arrive.» (1932-05-10); «L'ouvrage me surmonte. Je vous prie de m'excuser.» (1930-12-20) Ces excuses ne sont que pure formalité, car DesRochers sait que Dantin ne lui en tiendra pas rigueur. Le pacte épistolaire qui les lie implicitement permet un assouplissement de l'habituelle obligation de régularité qui régit plusieurs correspondances, car la situation est particulière : on vit une crise économique, alors on manque de temps précieux pour causer de littérature<sup>53</sup>.

---

53. Pourtant, DesRochers mentionne souvent que la littérature canadienne-française est «morte», qu'il faut lui consacrer du temps, et rapidement, pour la raviver. Le temps presse, répète-t-il, on doit publier les bons écrits rapidement, dont ceux de Dantin, aime-t-il à lui rappeler. Il le suppliera à plusieurs reprises de publier sa *Chanson javanaise*, car «la littérature est chose morte en mon entourage, et ça serait vraiment trop de valeur que des preuves de ce mérite soient à tout jamais perdues. Dites, vous me donnez la permission de faire cela ?» (1929-07-29). Mais la littérature doit passer au second rang, après la «business», même si elle aurait bien besoin de plus de temps.

Le temps épistolaire est ainsi soumis aux lois du monde extérieur, voire aux lois du marché : on ne peut écrire de lettres que si la «besogne abrutissante» est terminée, car «Le temps, c'est de l'argent!», et nous sommes en pleine dépression économique. Voilà le pacte général qui lie les épistoliers DesRochers et Dantin. La Crise — et le manque d'argent — est à tel point présente, sous-jacente, dans les textes épistolaires que DesRochers l'exprime en termes de temps : «Il est naturellement obligé de faire souvent la part du feu, mais quiconque est en affaires, *ces temps-ci*, a la même obligation.» (1933-06-12); «Je ne sais quand je pourrai m'offrir un autre voyage à Boston. *Les temps* sont plus durs que jamais et les frais de médecin aussi.» (1934-08-13). Les épistoliers n'ont pas le temps d'écrire, car les temps sont durs : «Votre dernière lettre méritait que j'y réponde immédiatement et longuement. *Le temps* et les dispositions m'en ont manqué. *Les temps* sont durs et la littérature doit occuper le deuxième et même le cinquième rang dans mes occupations.» (1931-06-12. Nous soulignons.) La Crise est une affaire de temps; en 1930, on prévoyait qu'elle serait ponctuelle, transitoire<sup>54</sup>, mais elle s'étire longuement. C'est ce que remarque DesRochers après plus de quatre ans de Crise : «Depuis un couple de semaines, on dirait que je reprends le dessus. Si ça ne paraît pas dans ma lettre, c'est que je dois ressembler à la crise économique. Il paraît que les choses s'améliorent de 20% par mois, mais nous ne nous en apercevons pas.» (1934-01-10) La Crise devient un élément de comparaison pour décrire son propre état : les choses vont mieux, mais on doit se méfier, car la crise économique se résorbe, paraît-il, sans que l'on

---

54. Voir à ce sujet Blair Neatby, *la Grande Dépression des années 30*, Montréal, la Presse, 1975, et plus précisément le chapitre 4 intitulé «Richard Bedford Bennett : l'homme d'affaires en politique». Un éditorial du *Devoir* fut même intitulé dès 1931 «La fin de la crise», le 16 septembre 1931, p. 3, cité dans Claude Larivière, *Crise économique et contrôle social : le cas de Montréal (1929-1937)*, Montréal, Éditions coopératives Albert Saint-Martin, 1977, p. 241.

ne s'en aperçoive. DesRochers emploie même le terme «siècle» pour décrire les problèmes liés à la crise : «les embarras du siècle» est une expression qui revient fréquemment sous sa plume. Il englobe maintenant tout le siècle, qui est à peine amorcé, sous le signe de la crise économique. Ici encore, la Crise est exprimée avec une valeur temporelle : «le problème *de l'heure*, à mon point de vue, c'est le système de distribution qui le pose.» (1931-11-16. Nous soulignons.) Dantin emploie la même expression : «cette pauvre économie reçoit à *l'heure qu'il est* de rudes secousses [...]» (1933-10-19. Nous soulignons.) DesRochers écrit aussi : «votre conte de Noël sera la seule chose qui ne me décevra pas durant cette période de *l'an de crise 1932.*» (1932-12-03. Nous soulignons.) Subvertissant l'expression «l'an de grâce» par «l'an de crise», l'épistolier impute à la Crise une dimension de répétition, comme si désormais la dénomination commune devenait «l'an de crise X». En raison de la longue durée de la crise économique, il est possible de lui donner une véritable existence temporelle, DesRochers parlant d'elle grâce à des expressions telles que «les temps», «ces temps-ci» ou «les embarras du siècle». Elle devient, au plan épistolaire, véritablement circonscrite dans un espace temporel.

Le temps épistolaire dans la correspondance de Saint-Denys Garneau joue un rôle différent, mais tout aussi significatif quant à l'étroite relation crise économique/temporalité. Contrairement aux échanges épistolaires entre DesRochers et Dantin qui sont envahis par le manque de temps, les longues «épîtres» de Saint-Denys Garneau témoignent de l'abondance de temps dont dispose le poète pour écrire des lettres. Mais l'épistolier, disposant de trop de temps, se sent coupable : dans une société où le discours social est tout entier régi par le progrès, la vitesse et la production, le temps doit participer à cette frénésie,

et on ne doit jamais oublier que «Le temps, c'est de l'argent !»<sup>55</sup>. Or, Saint-Denys Garneau se sent exclu de cette sphère sociale et aimerait bien en faire partie, comme nous l'avons vu précédemment. Souvent, dans ses lettres, il tente de justifier son rapport au temps. Par exemple, il reproche à ses amis de le croire oisif :

Est-il besoin que je vous énumère mes occupations pour que vous y croyiez enfin ? On dirait, quand je vous parle, que vous êtes tout à fait sceptiques. [...] Mes occupations existent, hélas, et non pas seulement dans mon imagination. [...] Voilà, dans les grandes lignes, les occupations sous lesquelles je succombe. J'ai apporté ici mes peintures, mais je désespère d'en pouvoir faire usage. Ah ! Quelle vie, grands dieux, pour moi qui suis fait pour être rentier.  
(*LA*, p. 62)

La liste des occupations qu'il énumère est composée en majeure partie d'activités domestiques, mais aussi d'étude. Sous l'apparente ironie de la dernière phrase de la citation pointe un sentiment de culpabilité, le même dont on a parlé précédemment, quant à son «improductivité» sociale. Sa position sociale, et familiale, n'est pas tout à fait celle d'un rentier, mais elle est plutôt celle d'un «assisté» et cette situation provoque un malaise chez l'épistolier. Dans la même lettre, Saint-Denys Garneau écrit à tous ses amis simultanément, car, dit-il, «le temps est précieux et passe vite». Seulement, il sait bien que ce n'est pas vrai et qu'il dispose de suffisamment de temps, voire de trop de temps pour écrire.

---

55. Il faut mentionner que le rôle du temps dans les textes épistolaires de Saint-Denys Garneau varie en fonction des destinataires des lettres. Toutefois, nous généraliserons, car l'objectif de cette courte étude est uniquement de démontrer que le temps, dans une lettre, est un élément significatif du fonctionnement épistolaire et qu'il est intimement lié au discours social environnant.

L'auteur des *Lettres à ses amis*, éprouvant un sentiment d'inaction, tente par tous les moyens de justifier son emploi du temps :

Je suis un peu pressé et te donne laconiquement les dernières nouvelles. J'ai abandonné mon année, quitte à la recommencer l'an prochain. Ma santé ne me permet pas de continuer cette année. J'ai donc beaucoup de temps à moi, lequel temps j'emploie à lire, écrire et surtout peindre et dessiner. Je suis très convenablement actif. (LA, p. 39)

Il est pressé, malgré tout le temps libre dont il dispose : il ne peut occuper son temps, précieux, à écrire des lettres. Pourtant, l'on sait que Saint-Denys Garneau écrit fréquemment de très longues lettres, mais il se défend bien de «gaspiller» son temps à écrire. «Toutefois, j'ai travaillé trois heures par jour à ma peinture. [...] Je commence à apprendre. Mais les jours sont bien courts pour un homme si actif !» (LA, p. 188), écrit-il à Jean Le Moyne. L'art est la principale activité de l'épistolier, que ce soit la peinture, l'écriture, la lecture ou la musique. La justification de son emploi du temps passe toujours par une quelconque occupation artistique<sup>56</sup>. Il est vrai qu'il est rare que Saint-Denys Garneau invoque le manque de temps afin de terminer abruptement une lettre. Le temps épistolaire joue un rôle plutôt implicite : il n'est pas le support d'une stratégie textuelle, mais un sujet récurrent de ses lettres. L'épistolier sent le besoin de justifier son emploi du temps et de se déclarer actif. Cela est certainement lié au discours social sur la productivité économique obligatoire en ces temps de crise, où la vitesse et l'efficacité réglementent tous les aspects de la vie sociale.

Tout est question de temps lorsque l'on parle de crise économique : elle devait se résoudre au plus vite, mais s'étire indéfiniment; elle demande aux

---

56. Mais, comme nous l'avons déjà remarqué, Saint-Denys Garneau est aussi conscient que, pour jouir d'une reconnaissance sociale, un jeune homme doit être productif, c'est-à-dire occuper un emploi.

travailleurs beaucoup plus d'heures de travail — DesRochers en est un exemple éloquent<sup>57</sup> — et leur enlève le temps habituellement consacré aux loisirs, dont l'écriture épistolaire et littéraire dans le cas de DesRochers et de Dantin. L'expression «Le temps, c'est de l'argent !» est inscrite textuellement dans la correspondance de ces deux écrivains. Elle les amène à conclure un pacte épistolaire général, soit d'écrire seulement lorsque le temps le leur permet. Celui-ci devient un sujet textuel prépondérant de la prose épistolaire : on écrit, toujours en déplorant le manque de temps. Benoît Melançon note que, «S'il est un pacte universel, c'est celui-là : malgré tout, je t'écris<sup>58</sup>.» Cela s'applique parfaitement aux échanges épistolaires entre DesRochers et Dantin. Même si leur temps est compté et précieux, ils s'efforcent tout de même d'écrire : «Une réponse en troisième vitesse, je suis débordé de travail» (DesRochers à Dantin, 1930-02-21), mais, *malgré tout, je vous écris*. Le temps structure la relation épistolaire et, plus encore, structure le texte épistolaire lui-même : il permet ou non l'écriture de la lettre. Les échanges épistolaires de Saint-Denys Garneau sont plutôt régis par un postulat qui pourrait s'énoncer ainsi : je vous écris, mais je devrais faire autre chose de mon temps, car mon temps est précieux, tout aussi précieux que le vôtre.

\*

\* \*

La crise économique, sans être toujours nommément le thème premier de la lettre, est présente de façon tout de même explicite dans les textes épistolaires

---

57. DesRochers écrit : «Actuellement, je dois travailler le soir la plupart du temps, et même le dimanche après-midi.» (1930-05-17)

58. Benoît Melançon, *Diderot épistolier. Contribution à une poétique de la lettre familière au XVIII<sup>e</sup> siècle*, op. cit., p. 162.

analysés ici. C'est le cas, par exemple, lorsque les épistoliers abordent le sujet du statut de l'écrivain dans les années de la Crise. La littérature, dans les lettres des années trente, ne peut d'aucune façon se traduire en termes de rentabilité financière : elle est absolument exclue de la sphère dominante, réglementée par les lois économiques. Comme le souligne Pierre Popovic, «le sociogramme montréalais, partiellement soumis à des procédures de régulation discursive qui sont hégémoniques pour toute l'Amérique du Nord, n'a d'oreille que pour les héros de la réussite : banquiers, hommes d'affaires, entrepreneurs privés<sup>59</sup>». Toujours selon les épistoliers, l'écrivain — qui n'est certes pas inclus dans la catégorie de la réussite — ne jouit d'aucune véritable reconnaissance, car le discours social érige la productivité au sommet des valeurs sociétales. La crise économique est aussi présente explicitement lorsque l'on étudie le temps épistolaire. Les épistoliers sont unanimes à ce sujet : en cette période de Crise, «Le temps, c'est de l'argent !» et l'on doit l'occuper dans une visée productive. La Crise peut ainsi être présente à divers degrés, revêtir différentes formes, mais l'épistolier des années trente n'échappe pas à son emprise. Une hypothèse générale se dégage de ce chapitre : l'épistolaire reprend les éléments de l'hégémonie discursive des années de la Crise, tout en les modélisant et en les subvertissant à sa propre manière. Il n'échappe donc pas au «processus de textualisation» dont parle Régine Robin au sujet de l'écriture littéraire<sup>60</sup>.

---

59. Pierre Popovic, «Le mauvais flâneur, la gourgandine et le dilettante. Montréal aux abords du "grand tournant" de 1934-1936», dans Pierre Nepveu et Gilles Marcotte (dir.), *Montréal imaginaire. Ville et littérature*, Montréal, Fides, 1992, p. 227.

60. Régine Robin, «Pour une socio-poétique de l'imaginaire social», *Discours social/Social Discourse*, 5, 1-2, 1993, p. 10.



## **II. Personnages épistolaires**



Qu'elle soit clairement inscrite dans les textes épistolaires ou présente de façon implicite, la crise économique et les topoï du discours social l'entourant sont représentés dans les correspondances de notre corpus sous diverses formes et à l'aide de divers procédés d'écriture. Nous étudierons maintenant le fonctionnement textuel du sociogramme de la Crise dans la perspective d'une «sociologie du destinataire». Chaque destinataire, toujours selon l'hypothèse que le texte épistolaire est une modélisation du réel, devient un personnage épistolaire, qui est le plus souvent «construit» en fonction de son destinataire. L'épistolier peut revêtir la peau de plusieurs personnages dans une même correspondance, ou il peut créer un personnage présent avec plus d'un destinataire : il n'y a pas de règles générales, sauf celle qui postule que, dès qu'il y a écriture, une confusion est introduite quant à l'équation auteur=destinataire. La lettre est intimement liée à l'autoportrait, en ce qu'elle est la représentation de la vie du sujet de l'énonciation, mais elle demeure néanmoins une «construction» où les considérations biographiques, inévitablement nombreuses, sont toujours exprimées stratégiquement, en fonction d'une pragmatique épistolaire précise. Comme le remarque justement Bernard Beugnot, «la porosité des parois entre l'univers vécu et l'univers écrit fait la spécificité et la difficulté du texte épistolaire<sup>61</sup>».

Plusieurs chercheurs travaillant sur les correspondances ont abordé le sujet des personnages épistolaires. Beugnot, l'un des premiers à s'y être intéressé, décrit la lettre comme le lieu d'une «mise en scène du *moi*» — qui est «tout aussi bien l'élaboration d'une *persona* imaginaire que la réserve, la pudeur ou la distance qui masquent une personne» — où il y aurait «constitution d'un

---

61. Bernard Beugnot, «De l'invention épistolaire : à la manière de soi», dans Mireille Bossis et Charles A. Porter (dir.), *l'Épistolarité à travers les siècles. Geste de communication et/ou d'écriture*, Stuttgart, Franz Steiner Verlag, 1990, p. 37.

personnage épistolaire<sup>62</sup>». Cela signifie qu'il y a, dans la lettre, un «travestissement» du destinataire à différents degrés, qu'il soit volontaire ou non étant de peu d'importance pour l'étude du fonctionnement textuel du personnage épistolaire. Vincent Kaufmann, dans l'introduction de *l'Équivoque épistolaire*, parle du «personnage de l'épistolier» et de la «figure de l'épistolier<sup>63</sup>». Or, le terme «personnage» évoque les notions de rôle et de représentation, tout comme «figure», qui connote aussi une «mise en scène». Bref, l'épistolier, tel qu'il se décrit dans ses lettres, est un personnage, et dès lors on ne peut plus le confondre avec celui qu'il est à l'extérieur du lieu épistolaire : il est une construction textuelle, et nous pouvons ainsi l'étudier avec les outils de l'analyse littéraire. Dans le même ordre d'idées, Alain Buisine compare l'expérience épistolaire à celle de la «traduction», selon l'expression de Proust :

Pour qualifier la lettre Proust utilise un terme admirable qui mérite qu'on s'y arrête : la *traduction*. Or on sait bien que la traduction (d'un texte dans une autre langue) qui s'efforce d'être au plus près de l'original en demeurera toujours séparé par l'incommensurable distance de la différence linguistique. La lettre me traduit pour l'autre, simultanément me restituant et m'absentant, me transmettant et m'éclipsant; et dès lors pourquoi ne pas s'abriter derrière les traductions de soi-même<sup>64</sup> ?

Le narrateur devient Autre par l'écriture de la lettre :

Il suffit que vous écriviez la moindre lettre pour que vous vous éloigniez, vous vous coupiez de ce que vous pensez et êtes en réalité, de ce que vous pensiez et étiez encore il y a un instant juste

---

62. *Ibid.*, p. 34-35.

63. Vincent Kaufmann, *l'Équivoque épistolaire*, Paris, Éditions de Minuit, 1990, p. 7 et p. 10.

64. Alain Buisine, *Proust et ses lettres*, Lille, Presses universitaires de Lille, 1983, p. 110.

avant de commencer à rédiger votre missive. On n'est plus soi-même et on devient méconnaissable pour les autres dès qu'on correspond. La lettre secrète inéluctablement le faux. On ne peut que s'éloigner du vrai dès qu'on s'en remet à l'épistolaire<sup>65</sup>.

Buisine emploie des termes forts au sujet de la dualité auteur/destinateur, tels que «méconnaissable» et «faux» : celui qui écrit, le signataire en chair et en os, et le sujet de l'énonciation, le «personnage», doivent être distingués dans le processus épistolaire. Benoît Melançon, dans une étude sur la correspondance de Mme Bégon, écrit de même : «De 1748 à 1753, de la première à la dernière des *Lettres au cher fils*, Élisabeth Bégon n'a cessé d'emprunter des personnalités épistolaires; cela ne saurait surprendre, car c'est le propre du genre<sup>66</sup>.» Le personnage épistolaire est en effet une caractéristique commune de la lettre; aucun épistolier ne peut faire l'économie de la représentation lorsqu'il écrit, car elle advient simultanément avec le geste d'écriture. Même s'il s'efforce de se représenter le plus fidèlement possible, la dimension «fictive» entre en jeu par la mise en texte.

Nous ferons ressortir, dans les correspondances de notre corpus, divers personnages épistolaires qui permettent à l'épistolier d'écrire sur la crise économique, de l'aborder, souvent indirectement. Deux méthodes seraient possibles afin de rendre compte de ces personnages : tout d'abord, nous pourrions faire une lecture de «sociologie externe», c'est-à-dire étudier la situation épistolaire en regard de la situation réelle, concrète, de l'épistolier. Nous préférons une seconde méthode qui consiste à nous intéresser à l'image construite par l'épistolier : cette approche inscrit l'étude des personnages

---

65. *Ibid.*, p. 108.

66. Benoît Melançon, «La configuration épistolaire : lecture sociale de la correspondance d'Élisabeth Bégon», à paraître dans *Lumen*, revue de la Société canadienne d'étude du dix-huitième siècle.

épistolaires dans la visée théorique générale de notre étude, soit la sociocritique<sup>67</sup>. Tout en illustrant de quelle façon les personnages dessinés par les destinataires leur permettent d'aborder la crise économique, nous décrivons le fonctionnement textuel de ces personnages. En premier lieu, Alain Grandbois, dans les *Lettres à Lucienne*<sup>68</sup>, présente un personnage de spéculateur et d'amoureux transi qui associe amour et jeu de hasard par les dimensions du ludisme et de la souffrance : l'épistolier spéculé au baccara et spéculé sur l'amour — qui sont les sujets textuels de ses lettres —, mais, plus encore, la spéculation devient une stratégie discursive dans les *Lettres à Lucienne*. À l'instar de celui de Grandbois, le personnage qui se dégage de la correspondance de Saint-Denys Garneau<sup>69</sup> est aussi un spéculateur, mais d'un tout autre ordre. Le destinataire subvertit un élément du discours hégémonique des années trente lié à la Crise, la spéculation, en rendant cette pratique intime et toute en longues réflexions, alors

---

67. Cependant, il serait illusoire de croire à une complète imperméabilité entre la sociologie dite externe et la sociocritique, qui, elle, tend à une analyse interne des textes : cette dernière doit, dans une certaine mesure, tenir compte d'éléments provenant de la sociologie externe afin d'être cohérente. À l'occasion, les situations biographiques et idéologiques entourant le texte sont pertinentes, en complément, à l'analyse interne, qui demeure la voie théorique essentielle de notre étude. Michel Biron et Pierre Popovic, après avoir énoncé le triple but de la sociocritique, soulignent : «Il nous a paru que le tenseur principal de ce programme — réunir l'étude *in vivo* des textes et le relativisme de l'approche sociologique — devrait être maintenu parce qu'il orientait la recherche, non vers une lecture déterministe des textes, mais vers une compréhension de la façon dont un texte s'insère dans les représentations sociales et dans les visions du monde qui lui sont contemporaines.» (Michel Biron et Pierre Popovic, «Présentation», dans «Sociocritique de la poésie», *Études françaises*, 27, 1, printemps 1991, p. 8.)

68. Alain Grandbois, *Lettres à Lucienne et deux poèmes inédits*, Montréal, l'Hexagone, 1987, 202 p. (Les références à cet ouvrage seront indiquées entre parenthèses, précédées de l'abréviation LL.)

69. Les textes de Garneau qui nous ont permis de dégager ce personnage épistolaire sont les *Lettres à ses amis* et les *Œuvres*. (Les références à ces ouvrages seront indiquées entre parenthèses, précédées des abréviations LA ou O, selon le cas.)

que la spéculation selon l'hégémonie discursive participe alors de la sphère publique et nécessite de la rapidité. En troisième lieu, nous décrivons le personnage de «distributeur» d'Alfred DesRochers dans sa correspondance avec Louis Dantin. Le destinataire est «distributeur», c'est-à-dire qu'il remplit des fonctions d'intermédiaire, en raison du présent régime politique. Mais il n'est pas distributeur seulement dans son activité professionnelle : il joue aussi le rôle d'intermédiaire dans le milieu littéraire, voire politique. Cela résulte de la crise économique, qui marginalise les écrivains et pousse l'épistolier à instaurer une institution littéraire parallèle, par voie épistolaire.

#### A) Spéculation et lettres d'amour : les *Lettres à Lucienne* d'Alain Grandbois

Nous ne retiendrons de la correspondance d'Alain Grandbois que les *Lettres à Lucienne*, d'abord parce que ce sont les seuls textes épistolaires publiés de cet écrivain<sup>70</sup>. De plus, elles s'insèrent parfaitement dans l'époque de la crise

---

70. Il y a bien la correspondance Grandbois-Routier, comme nous l'avons mentionné en introduction, mais nous ne l'avons pas retenue aux fins de notre étude pour deux raisons : d'une part, elle a été écrite dans les années vingt, donc elle ne date pas des années de la Crise, et, d'autre part, le personnage de spéculateur qui nous intéresse ici n'est probablement présent que dans les *Lettres à Lucienne*. Le plus souvent, un personnage épistolaire est dessiné en fonction d'un destinataire précis, ce qui est le cas avec Lucienne. Il aurait été intéressant, cependant, d'avoir accès aux autres lettres de Grandbois des années trente, car, selon Bernard Chassé, «durant les années trente, la correspondance de Grandbois semble surtout avoir été constituée de lettres d'amour». («Sur quelques lettres fantômes. Genèse d'une édition critique de la correspondance d'Alain Grandbois», dans Benoît Melançon et Pierre Popovic (dir.), *les Facultés des lettres. Recherches récentes sur l'épistolaire français et québécois*, Montréal, Centre universitaire pour la sociopoétique de l'épistolaire et des correspondances, Département d'études françaises, Université de Montréal, février 1993, p. 207.) Cela aurait pu confirmer ou infirmer la présente hypothèse, et

économique, ces lettres ayant été écrites durant les années 1932-1933. D'entrée de jeu, elles s'inscrivent dans la tradition des lettres d'amour, la description de ce sentiment étant un lieu commun du genre épistolaire<sup>71</sup>. On y voit se dessiner le portrait d'un homme amoureux, passionné, souffrant de la douloureuse absence de celle qu'il aime, autre topos abondamment exploité dans la prose épistolaire. Nous ne retiendrons qu'un seul exemple de cela, en rappelant qu'il se multiplie dans les lettres suivantes : «Mais ce soir, cette nuit, à cet instant où je t'écris, où je te pleure, où tu me laisses comme un infirme, comme un prisonnier froid entre quatre murs, j'ai besoin de toi, comme mes poumons ont besoin d'air. Je t'aime. Je t'aime.» (LL, p. 35) Aux lieux communs décrits précédemment s'ajoute l'autoreprésentation épistolaire, c'est-à-dire que le sujet de l'énonciation se représente au moment même de l'acte d'écriture, il se décrit dans l'instant présent de l'écriture de la lettre — «à cet instant où je t'écris» —, ce qui est un procédé fréquent de l'épistolaire, comme le remarque Roger Duchêne : «écrire et se regarder écrire est une attitude caractéristique de l'épistolier<sup>72</sup>». Mais laissons de côté ces caractéristiques générales de la lettre, qui serviraient à prouver que les lettres de Grandbois sont construites conformément à certaines «lois» du genre, pour n'en étudier qu'une seule : la constitution d'un personnage épistolaire. Malgré l'apparence de ces lettres, qui semblent n'être que de traditionnelles lettres d'amour, il est possible d'en faire une lecture sociocritique à partir du personnage de spéculateur dessiné par l'épistolier.

---

déterminer si le personnage des *Lettres à Lucienne* est présent dans les lettres adressées aux autres amoureuses.

71. Pour un survol général de la lettre d'amour, voir Bernard Bray, «13 propos sur la lettre d'amour», dans Mireille Bossis et Charles A. Porter (dir.), *l'Épistolarité à travers les siècles. Geste de communication et/ou d'écriture*, op. cit., p. 40-47.
72. Roger Duchêne, cité dans Benoît Melançon, *Diderot épistolier. Contribution à une poétique de la lettre familière au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Montréal, Fides, 1996, p. 123.

Dans ses *Lettres à Lucienne*, Grandbois se décrit comme un spéculateur qui ne se soucie pas vraiment de la valeur de l'argent. Qu'il perde ou qu'il gagne, c'est sans remords qu'il confie à sa correspondante ses écarts au jeu. Cette attitude n'est pas sans signification dans le contexte de crise économique qui sévit non seulement au Québec mais aussi en Europe. Grandbois spéculateur se moque de l'argent<sup>73</sup>. Les topos du jeu, du hasard et de la spéculation sont omniprésents dans les *Lettres à Lucienne*, comme en témoigneront plusieurs exemples dans les pages suivantes. Ce qui se présente comme une lettre d'amour contient tout un discours sur le jeu, l'amour et le hasard. Comment ces éléments sont-ils liés entre eux par le personnage de spéculateur dessiné par Grandbois épistolier ? C'est ce qui nous intéressera et qui permettra ensuite de comparer les résultats de la lecture avec le discours social des années trente.

L'amour, qui tient dans les lettres de Grandbois le rôle premier, est constamment évoqué en termes ludiques. C'est un jeu risqué sur lequel on mise, avec lequel on gagne ou perd, selon le cas. Tous les termes normalement associés au topos du jeu le sont, chez l'épistolier, à l'amour. Ainsi, non seulement le destinataire se décrit comme un spéculateur lorsqu'il parle de sa passion pour le jeu, mais il se décrit aussi comme un spéculateur en amour, d'où l'importance qu'il accorde à ce topos du jeu, ce qui n'est certes pas innocent. Discourant sur l'amour qu'il éprouve pour sa destinataire, sur la passion qui le consume, l'épistolier a sans cesse recours à un réseau sémantique relevant du jeu.

---

73. Il convient ici de décrire brièvement la situation financière d'Alain Grandbois. Il est rentier, héritier de son grand-père paternel Michel-Adolphe Grandbois, et cet héritage devait être destiné à voyager. Mais Jean Cléo Godin met en doute la valeur réelle de cet héritage; Grandbois aurait plutôt demandé à son père sa part d'héritage paternel à l'avance, et ce pour voyager (cité par Denise Pérusse, *l'Homme sans rivages. Portrait d'Alain Grandbois*, Montréal, l'Hexagone, 1994, p. 191). L'épistolier mentionne à quelques reprises qu'il reçoit de l'argent du Québec. Un fait demeure : il n'a certes pas besoin de gagner sa vie, ce qui influence son rapport à l'argent.

L'exemple qui suit est éloquent, et nous en énumérerons quelques autres pour démontrer la récurrence du procédé : «Je t'ai trop donné. J'ai trop *misé* sur toi. J'ai *joué* ce que je n'avais jamais *joué* : ma solitude, mes murs. [...] Je pense à ce que tu as été pour moi, à ce que tu exprimais, à ce que tu me *valais*.» (LL, p. 175. Nous soulignons.); «Quelle place as-tu prise partout ? Et quel *jeu* cruel tu *jouerais*, si tu *jouais*» (LL, p. 41. Nous soulignons.); «Ce serait trop beau [si nous étions ensemble]. Nous n'avons pas de *chance*» (LL, p. 51. Nous soulignons.). L'amour est un jeu, le personnage-destinateur joue à l'amour avec le hasard, la chance, la mise que cela comporte : «Je ruse» (LL, p. 77), dit-il en parlant de la détresse qui l'envahit. Cet amour, et la souffrance qu'il comporte, se comptabilise et s'énonce en termes économiques : «Il y a quinze jours, c'était notre dernière nuit. Tu étais près de moi, vivante, ardente, folle. On s'attristait, puis on oubliait. Nous étions *riches* !» (LL, p. 114. Nous soulignons.); «J'ai l'impression que nous *gaspillons* de l'amour» (LL, p. 145. Nous soulignons.); «Et ma douleur montera du plus profond, du plus sombre de mon être. Il faut *payer*» (LL, p. 30. Nous soulignons.). L'absence de l'être aimé est une perte, l'amour est «gaspillé» lorsque la souffrance s'installe et il faut «payer» le bonheur passé. Ce terme est employé à plusieurs reprises, comme en témoigne cet extrait : «Je ne veux pas croire que pour nous, le *règlement des dettes* soit déjà venu. J'accepte de *payer*, mais pour une chose *due*. Le temps nécessaire à notre amour ne nous a pas été donné» (LL, p. 190. Nous soulignons.). Leur amour est voué à l'échec, et ensuite viendra le temps des «dettes», le temps où l'on souffrira. L'amour est donc un jeu, mais un jeu «cruel» : l'isotopie économique vient renforcer la fonction dysphorique, car elle convoque des images négatives. «Gaspiller», «ruser», «payer» : ce sont tous des verbes signifiant une perte. Grandbois épistolier se décrit comme un spéculateur non seulement au jeu mais en amour. Il emploie d'ailleurs le terme «spéculer» en parlant de son amante : «Et n'essaie-t-on pas de spéculer sur ta

faiblesse ?» (LL, p. 142) Tout est matière à spéculation pour le destinataire des *Lettres à Lucienne*.

Amour, souffrance et jeu sont étroitement liés dans les textes épistolaires de Grandbois. L'équivalence amour/jeu, que l'on vient de décrire, est toujours introduite par le destinataire avec une dimension de souffrance. Celle-ci est fréquemment exprimée sous forme de paiement et de dette, comme les exemples précédents en témoignaient. Tout comme l'amour, la souffrance qui provient de ce sentiment se comptabilise : «Je souffrirai, je paierai» (LL, p. 30). Le véritable amour nécessite la souffrance, il ne peut advenir dans la joie :

Ne souris pas. Pleure si tu peux. Il me faut que, liés, nos doigts s'accrochent aux dernières épaves. [...] (Lis doucement, lentement, avec ton cœur. Ne ris pas.) [...] Je veux imaginer que tu viendras. Je souffrirai encore un peu plus. Chaque jour, j'ai souffert davantage. Chacune de tes présences a ajouté à ma détresse. (LL, p. 28)

Le personnage construit par l'épistolier livre un discours pessimiste sur l'amour, toujours voué à l'échec, toujours empreint de souffrance, mais sa particularité provient de la terminologie employée dans la stratégie épistolaire : les isotopies<sup>74</sup> «économie» et «jeu» traversent tout le discours de l'amoureux transi.

Abordons maintenant le personnage de spéculateur au sens propre. L'épistolier se décrit en effet comme un réel spéculateur : il ne mise pas uniquement sur l'amour dans les *Lettres à Lucienne*. Il raconte dans de menus détails les soirées qu'il passe à jouer au baccara. Gagner ou perdre le laisse indifférent, il est animé, voire obsédé, par la passion du jeu. Lors de ces

---

74. Nous entendons le terme «isotopie» au sens de «propriété des ensembles limités d'unités de signification comportant une récurrence identifiable de sèmes identiques et une absence de sèmes exclusifs en position syntaxique de détermination» (Groupe  $\mu$ , *Rhétorique de la poésie. Lecture linéaire. Lecture tabulaire*, Paris, Seuil, 1990, p. 43, cité dans Benoît Melançon, «Faire catleya au XVIII<sup>e</sup> siècle», *Études françaises*, 32, 2, 1996, p. 77).

descriptions, le destinataire accentue son absence d'intérêt pour la valeur de l'argent :

Je suis revenu à l'hôtel. À huit heures, au baccara. J'ai gagné 8 000 francs. Avec des ruses de vendeur de cravates au rabais [...]. Après dîner, je me suis rendu au baccara de Juan [...]. J'ai pris, par hasard, le plus grand banco de la soirée, qui s'élevait à 300 francs. Je l'ai naturellement gagné. Ce fut un tollé général. Alors j'ai repris la route du Palm Beach. Et puis... Tu sais déjà le reste. Je suis allé rejouer au bac. Comme j'avais 10 000 [francs], j'ai négligé les ruses du commis aux cravates. J'ai tout reperdu en cinq minutes. Les deux coudes sur la barre de cuivre, vêtue de bleu pâle, Laure J. me souriait. Je devais faire très millionnaire. (LL, p. 30)

L'épistolier dresse ici le portrait d'un joueur compulsif mais désinvolte face à ses gains et même à ses pertes :

Ce soir, dimanche — quel anniversaire ! — au baccara. (Je dois d'abord te dire que des 55 000 francs que j'avais apportés de Paris, et des 20 000 que j'ai fait venir par la suite, il me reste exactement 2 500 francs. Une phrase de toi m'avait frappé : «Il n'y a donc pas de Dieu pour les amoureux !») (LL, p. 36)

Il faut d'abord souligner la structure surprenante de cet extrait : le rapport de dépendance logique est absent entre le jeu et l'amour, l'épistolier passant de l'un à l'autre sans indiquer la relation existant entre les deux. Cette parataxe est significative : amour et jeu sont inextricablement liés pour le destinataire, sans qu'il éprouve le besoin d'expliquer la logique de l'enchaînement. Après cette courte parenthèse, l'épistolier reprend la suite de son histoire, sans plus de remords envers ses pertes de la soirée. Comme il l'affirme plus loin, «C'est le jeu. On ne gagne pas, on ne perd pas.» (LL, p. 76) Or, au contraire, le jeu dans son

essence même implique un résultat, un gain ou une perte. Cette phrase paradoxale illustre bien la circulation à vide de l'argent, qui n'a aucune valeur pour le destinataire. Il se moque de l'argent, le méprise même parfois, à travers le personnage du bourgeois :

Tous sont contre nous. Ils finiront par te convaincre. Peut-être ont-ils raison. C'est ainsi que vont les choses. Dans son fauteuil de cuir, le bourgeois est le maître. Il possède aussi les éditions de luxe de Verlaine, dont il s'enchant. Mais il l'a laissé crever à l'hôpital comme un chien. (*LL*, p. 129)

L'argent n'est qu'illusion et aveuglement, il est superficiel, connoté dysphoriquement. Le destinataire est conscient de sa position marginale — «Tous sont contre nous» — dans une société où l'argent est la valeur fondamentale de référence<sup>75</sup>.

Le personnage construit par Grandbois se place en contradiction avec le discours social des années trente tel que nous l'avons décrit jusqu'ici. Il le contredit, mais il en demeure imprégné, car ses lieux communs se retrouvent dans la prose épistolaire de Grandbois. Présenter un destinataire obsédé par le jeu, au sens propre et au figuré, n'est pas innocent. La spéculation dans le discours social des années trente est empreinte de grands risques et elle est connotée dysphoriquement : c'est par elle que la catastrophe a débuté, avec le krach boursier de 1929. Pierre Popovic écrit :

---

75. Alfred DesRochers écrit à Louis Dantin que «l'unité de valeur n'est pas la vie ou le bien-être humains mais \$.» (1931-11-16, fonds Gabriel Nadeau, ANQ-M) L'étude de Pierre Popovic sur le discours social des années trente est éloquent à ce sujet : «le texte de la survivance cultive lui aussi une célébration du progrès, de l'entreprise privée et de l'industrie.» («Le mauvais flâneur, la gourgandine et le dilettante. Montréal dans la prose narrative aux abords du "grand tournant" de 1934-1936», dans Pierre Nepveu et Gilles Marcotte (dir.), *Montréal imaginaire. Ville et littérature*, Montréal, Fides, 1992, p. 230 et p. 227.) Celui qui est respecté et admiré dans le discours social des années trente est celui qui possède de l'argent.

La crise tracasse le texte narratif montréalais comme une idée fixe un obsédé. Cet aria tourmentant est si répandu que les romans et récits ne comportant pas une séquence misérabiliste et, surtout, un personnage instantanément jeté dans la ruine par quelque spéculation boursière, sont exceptionnels<sup>76</sup>.

Spéculation est synonyme, dans le discours social — dont le texte narratif est saturé, de même que le texte épistolaire —, de danger, d'inattendu, et surtout de «déclassement», selon le terme de Popovic. Le destinataire des *Lettres à Lucienne*, lui, se moque de la chute possible, de même que de la valeur de l'argent et des lieux communs du discours social dont il désire se distancier :

Si j'avais possédé ces brillantes qualités dont tu constates chez moi l'absence, il est extrêmement certain que nous ne nous serions jamais rencontrés à Paris, Cannes ou Port-Cros. Je serais quelque part dans le monde où l'on fait des affaires. Selon toutes probabilités, je serais même riche. Et j'aimerais les chiffres et les villes, les automobiles, les théâtres, le Ritz, et je fréquenterais les ministres et les bordels chics, je serais marié depuis un lustre et j'aurais un enfant snob et je b... toutes les femmes, excepté la mienne. En somme, je serais un monsieur honorable et respecté, dans le genre de ceux dont on dit qu'il possède des ambitions et qu'ils aiment la vie. Or, il arrive précisément que moi, je n'aime pas la vie. (LL, p. 116)

Si l'on reprend l'étude de Popovic sur le discours social des années de la Crise, on s'aperçoit qu'une multitude d'éléments se retrouvent chez Grandbois épistolier,

---

76. *Ibid.*, p. 247.

tournés en dérision par un destinateur ironique<sup>77</sup>. D'abord, Popovic note une «célébration hégémonique de la propriété privée<sup>78</sup>» dans le discours de ces années. Il ajoute :

le sociogramme montréalais, partiellement soumis à des procédures de régulation discursive qui sont hégémoniques pour toute l'Amérique du Nord, n'a d'oreille que pour les héros de la réussite : banquiers, hommes d'affaire, entrepreneurs privés<sup>79</sup>.

On peut présumer que Grandbois, en Europe, n'est pas sourd aux rumeurs sociales de l'Amérique du Nord. Le personnage qu'il construit dans sa prose épistolaire va à l'encontre de cette apologie de la réussite incarnée par les «héros de la réussite» : il se moque plutôt d'eux, décrivant leur caractère superficiel — «automobile», «théâtreuses», «bordels chics», etc. — et dénonçant l'«ambition» et le «monde des affaires». Selon lui, l'argent ne fait pas le bonheur : «Et tu sauras me dire si une petite dactylo, qui travaille à soixante dollars dans un bureau, n'a pas été plus heureuse. Et pour demain, sa réputation est intacte.» (LL, p. 157) Il n'y a pas d'adéquation entre réputation et argent, bien au contraire. L'«enrichissement» provient de la présence de l'être aimé bien plus que de n'importe lequel objet luxueux :

Comme cadeau, je te demanderais vivement un petit hôtel particulier avenue du Bois, une rolls et un orgue, une petite ferme pour des chevaux et des chiens, et un petit château pour donner une certaine valeur à la petite ferme, un trois-mâts, sans moteur, pour courir les mers, et un petit avion, avec moteur, pour courir les cieux.

Mais si tu n'as pas le temps d'effectuer ces quelques achats avant

---

77. Il ne faut pas minimiser le fait que, pour ce déclassé désinvolte se moquant de l'argent, tout est pourtant prétexte à compter, payer, additionner et soustraire dans sa prose épistolaire !

78. Pierre Popovic, *loc. cit.*, p. 217.

79. *Ibid.*, p. 227.

ton départ, apporte-moi tes deux mains, que tu poseras sur mes yeux. Elles vaudront les plus belles aventures du monde. (LL, p. 62)

Cette énumération de choses luxueuses se termine par un lieu commun étonnant : l'amour n'aurait pas de prix pour l'épistolier ? Il est légitime d'en douter, pareille déclaration venant de la part d'un personnage qui associe constamment amour et terminologie économique ! Au contraire, l'amour a un prix, la souffrance. Toutes les *Lettres à Lucienne* sont traversées par un discours économique apposant une valeur «monétaire» à l'amour. Et l'amour est coûteux : tout amoureux doit souffrir et finira par le faire, selon le destinataire. D'autres lieux communs du discours social décrits par Popovic sont repris par le destinataire dans l'extrait précédent : la ville, l'automobile et les bordels<sup>80</sup>. En prétendant rester hors du discours social et en le dénonçant, Grandbois épistolier s'y retrouve pourtant inclus<sup>81</sup>.

La spéculation est omniprésente dans les *Lettres à Lucienne*, mais elle n'est pas seulement le sujet textuel du personnage de Grandbois épistolier : elle est une stratégie discursive fondamentale de l'écriture épistolaire et elle revêt du même coup une autre signification. À l'instar de Proust, qui selon Kaufmann «spécule

---

80. Pierre Popovic, *loc. cit.*, p. 223-237, p. 242-247 et p. 260-266.

81. Il ne suffit pas de décrier le discours social pour se retrouver hors de ce discours, car reprendre les idéologèmes du discours hégémonique, même en les renversant, signifie qu'on se retrouve au cœur même de l'hégémonie. Marc Angenot écrit : «Le théoricien du discours social ne doit pas se hâter de conclure à une rupture doxique chaque fois qu'il est mis en face d'énoncés polémiques, paradoxaux ou protestataires. Il verra vite de quelle puissance d'attraction dispose le DS hégémonique pour restreindre l'autonomie critique de doctrinaires socialistes ou féministes, et d'autre part, l'indépendance spéculative ou imaginative du penseur et de l'artiste. Il verra comment les "pensées" les plus objectivement contestataires se développent dans la *mouvance* de l'hégémonie invisible contre laquelle elles cherchent à poser leur "Il n'en va pas nécessairement ainsi — it ain't necessarily so!"» («Le discours social : problématique d'ensemble», *Cahiers de recherche sociologique* [Université du Québec à Montréal], 2, 1, avril 1984, p. 37.)

par correspondance<sup>82</sup>», le destinataire spéculé dans et par ses lettres. Voyons plus précisément ce que Kaufmann écrit :

Généralisons : lorsque Proust écrit à quelqu'un, il s'agit toujours plus ou moins d'une spéculation, plus importante en tant que telle que l'éventuel «profit» qui lui serait lié. Souvent, tout se passe même comme si le gain n'était pas son affaire, comme s'il écrivait pour les mêmes raisons que celles pour lesquelles il spéculé : pour perdre, pour que ça ne réponde pas. Il ruine le pouvoir de médiation de la langue comme il se ruine financièrement : avec un étrange plaisir<sup>83</sup>.

Quelques pages plus loin, il ajoute : «Tout compte fait, Proust aura passé sa vie à spéculer sur les autres, sur leurs pensées et leurs désirs, plutôt qu'à leur demander quelque chose<sup>84</sup>.» Les choses se passent de façon assez similaire dans les lettres de Grandbois. Il ne serait pas exagéré de dire que l'essentiel de ses textes épistolaires relèvent, dans leur écriture même, de la spéculation. Le destinataire remet sans cesse en cause l'amour que lui voue Lucienne, imagine l'éventuelle rupture, bref, il questionne, imagine et prévoit sans cesse : tout est matière à spéculation, une spéculation devenue réflexive, délaissant les aspects financier et ludique habituels chez lui. Les exemples sont si nombreux que nous en citerons seulement quelques-uns, en gardant à l'esprit qu'ils sont le reflet de la correspondance entière :

Je sais aussi ce qui arrivera. Peu à peu. Avec les jours, les semaines. Avec le *temps*. Tu auras oublié de pleurer. Tu ne sentiras plus ton cœur. Tu souriras. Tes yeux s'ouvriront sur d'autres visages. (LL, p. 35);

---

82. Vincent Kaufmann, *op. cit.*, p. 82.

83. *Ibid.*

84. *Ibid.*, p. 84.

Je viens de recevoir tes lettres de lundi et mardi. Ton «vieil ami» (G., je suppose) a dû te dire des choses peu aimables sur mon compte, puisque tu ne me les répètes pas. Mais un peu plus, un peu moins. (LL, p. 128);

Nous voguerons maintenant en surface. Tout sera charmant. Nous nous écrirons des lettres bien écrites. Il y aura tous les accords, y compris ceux du subjonctif. (LL, p. 59);

Nous avons peut-être eu tort. Il eût mieux valu que nous tentions de voir clair l'un avec l'autre, avec les mêmes yeux. (LL, p. 102)

La forme interrogative est une manifestation flagrante de la spéculation :

Je suis en pleine nuit. J'ai perdu ton visage. Il faudra quoi, quels événements, quels malheurs sournois, quelles nouvelles détresses avant que je puisse le retrouver ? La nuit m'isole comme t'isole la mer. Attendre quoi, quoi ? (LL, p. 174)

Tous ces extraits des *Lettres à Lucienne* témoignent de l'inscription de la spéculation dans le processus d'écriture du destinataire : sa forme privilégiée d'expression, son procédé textuel favori, est la spéculation. De plus, toujours comme Proust, l'on pourrait penser qu'il cherche, par la spéculation, à perdre sa destinataire, à rendre réels des scénarios qu'il imagine sans raisons. Ses inquiétudes ne sont basées sur aucun fait rapporté dans aucune lettre : il spéculé et soupçonne sans fondement<sup>85</sup>.

---

85. Si l'on se fie aux nombreuses notes infrapaginales de Lucienne (qui semblent parfois manquer d'objectivité), Grandbois inventerait tout par jalousie malade. Cela confirmerait ainsi notre hypothèse, à savoir que la spéculation constituerait l'essentiel de sa stratégie discursive. L'épistolier écrit pour spéculer : plus il le fait, plus cela lui permet de «jouer le jeu» de l'amoureux souffrant. Cette stratégie épistolaire peut s'apparenter à celle de Proust décrite par Alain Buisine, qu'il nomme «l'acharnement herméneutique» : «Maintes lettres proustiennes, dans leur acharnement herméneutique (pourquoi n'ai-je pas reçu ta lettre alors que... ? pourquoi ne m'as-tu pas répondu en dépit de... ? pourquoi as-tu prétendu n'avoir

Ce que l'on peut lire comme de simples lettres d'amour s'avère être une construction jouant sur les liens qu'entretiennent amour, jeu et souffrance. Le personnage de spéculateur dessiné par Grandbois dans ses *Lettres à Lucienne* «joue» tout autant à l'amour qu'au baccara, en utilisant les isotopies «économie» et «jeu» au fil de son discours d'amoureux transi. C'est sur ce plan qu'une lecture sociocritique nous a permis de repérer les modalités de l'inscription du discours social des années trente dans les textes épistolaires de Grandbois. Le sociogramme de la crise économique ne fait l'objet que d'un seul commentaire explicite dans les lettres<sup>86</sup>, encore qu'allusif, mais on y retrouve certains éléments de ce sociogramme tels que la spéculation, bien sûr, mais aussi l'argent, la richesse et l'économie. L'argent, pour le spéculateur, ne possède aucune valeur en soi, il est purement superficiel, ce qui va à l'encontre du discours hégémonique qui pleure la perte de la richesse autant collective qu'individuelle. Le personnage ainsi créé par l'épistolier montre la futilité de cet argent qu'il perd et gagne au gré du hasard. Sa richesse réside plutôt dans la correspondance — «tes lettres sont mon pain quotidien» (*LL*, p. 55) — et non dans l'amour, qui n'est somme toute qu'un jeu douloureux, au même titre que le baccara. On peut voir la double spéculation du personnage épistolaire comme une stratégie textuelle associant amour et jeu par la souffrance. Cette stratégie permet d'écrire des lettres

---

pas été touché par mon billet s'il est vrai que... ? [...] ressemblent à de toutes petites *Recherches* miniaturisées.» (*Proust et ses lettres, op. cit.*, p. 84.) Cette abondance de questions et cette volonté de tout savoir de la part de Proust épistolier proviennent de la jalousie, à l'instar de Grandbois épistolier : «Il n'est de meilleur herméneute chez Proust que le jaloux plus sensible que quiconque à tous les messages (*a priori* suspects pour lui) qui traversent, constellent douloureusement sa passion, et s'il privilégie la lettre dans ses investigations malades, c'est qu'il n'existe probablement pas d'objet plus riche pour le travail de l'interprétation des signes qu'une correspondance.» (*Ibid.*)

86. «Je viens de recevoir des lettres du Canada, qui ne sont pas très heureuses. L'ombre s'avance sur le monde. Cette terre s'obscurcit.» (*LL*, p. 131)

d'amour en les inscrivant dans le contexte de la crise économique — consciemment ou non, cela n'a pas d'importance —, par tout un réseau sémantique lié à l'économie, ainsi que par le personnage du spéculateur, qui est lourdement chargé de sens dans les années trente. Ainsi, le destinataire des *Lettres à Lucienne* spéculait continuellement «dans» ses lettres, mais aussi et surtout «par» ses lettres. L'interrogation, l'imagination, la réflexion inquiète, tout s'articule dans le fonctionnement intrinsèque des textes épistolaires par la spéculation. Le personnage de spéculateur de Grandbois écrit qu'«il ne faut pas jouer sa vie comme on joue au baccara» (LL, p. 185), mais l'on peut certainement écrire des lettres «comme on joue au baccara» : les *Lettres à Lucienne* en sont la démonstration.

## **B) Saint-Denys Garneau spéculateur et exploitateur ?**

Nous montrerons, dans notre troisième chapitre, quelle position occupe la crise économique dans la correspondance de Saint-Denys Garneau : l'épistolier ne la nomme pas, il semble l'ignorer, mais il aborde certains topoï gravitant autour du sociogramme de la crise et donc liés à l'état du discours social. Il ne réussit pas à soustraire entièrement son discours épistolaire à l'hégémonie discursive des années trente. À l'instar du destinataire des *Lettres à Lucienne*, le destinataire garnélien crée un personnage épistolaire de spéculateur qui lui permet d'aborder la crise, ou plutôt certains topoï liés à la crise, sous un angle différent<sup>87</sup>. Benoît Melançon a remarqué que, même si la crise «n'est l'objet

---

87. Saint-Denys Garneau se représente aussi fréquemment sous les traits du «rentier», ce qui rappelle tout autant la crise économique. Nous n'aborderons pas ici ce personnage, car il en a été question dans notre premier chapitre, où l'on a vu que le rentier est un personnage rongé par

d'aucun discours sous sa plume[, elle] se fait malgré tout sentir en 1936 quand Garneau se décrit comme "spéculateur" et comme "exploiteur"<sup>88</sup>.» Le destinataire des *Lettres à ses amis* pratique une spéculation particulière, de type plutôt réflexif, à l'image du fonctionnement textuel de sa correspondance entière. Après avoir étudié précisément la longue citation où Garneau affirme être «spéculateur» et «exploiteur», nous verrons comment s'articule la spéculation dans le fonctionnement interne de sa prose épistolaire. Deux aspects de la spéculation «traditionnelle» sont subvertis par le destinataire : la connotation financière et la vitesse. En effet, nous montrerons que Garneau exploite le sens réflexif de la spéculation plutôt que son sens habituel, soit financier. De plus, la vitesse, qui va de pair avec toute activité financière spéculative, est ici connotée dysphoriquement : le personnage garnélien pratique une lente spéculation.

Afin de déterminer le fonctionnement textuel du personnage mis en scène par Garneau, toujours pour alimenter notre interrogation sur la représentation de la crise économique, il convient d'abord de transcrire un extrait des *Lettres à ses amis* où le destinataire se décrit longuement comme un «spéculateur» et un «exploiteur», deux qualificatifs qui font entendre l'écho du krach boursier à l'origine du marasme économique dans lequel sont plongées les années trente :

Quant à moi, *je suis un exploitateur*. Parce que j'ai un pour cent en nombre, et un pour cent en intensité, et que cela ne me suffit pas, de moins en moins à mesure que je cultive et exaspère des exigences dont certaines sont vraies et d'autres artificielles, peut-être, jusqu'au jugement de Dieu ! Une goutte me vient et j'exige une continuité. *Je suis un spéculateur*. La spéculation, c'est de n'avoir rien avec le désir

---

un sentiment de culpabilité, qui se rend compte qu'il vit dans une société où l'inaction et l'improductivité lui enlèvent toute «valeur».

88. Benoît Melançon, «Pour une lecture sociale de la correspondance de Saint-Denys Garneau», *Voix et images*, 20, 1, automne 1994, p. 99.

et l'espoir, à partir de là, d'avoir une fortune; c'est miser sur des possibilités hasardeuses pour rapporter 200 pour cent, mille pour cent. C'est dire : «J'ai pu [sic], cela ne me suffit pas pour vivre, car j'ai des goûts de grand seigneur. Il faut que je fasse un coup d'argent.» *Je suis spéculateur.* J'ai du tact, le sens inné de ce qui devrait être, de ce qui convient, des possibilités. Peut-être de l'harmonie. Je suis très intelligent, bien aguerri à reconnaître ce qui peut être exploité, et à le faire valoir. J'ai le sens, comme tu dis, de l'interprétation, et de la transposition. [...] J'ai la passion obstinée de trouver l'esprit, l'âme. De le trouver en le figurant. [...] Je veux coûte que coûte percer le silence de l'esprit. Ma vie en dépend, mon être; ce silence me détruit, m'annihile. (LA, p. 217. Nous soulignons.)

Il y a trois phrases affirmatives qui décrivent ce qu'est le *je*, sans propositions subordonnées qui viendraient expliquer ou qualifier ces affirmations. «Je suis spéculateur» revient même à deux reprises, la seconde éliminant l'article indéfini devant le nom, ce qui rend l'affirmation plus personnelle : il n'est plus «un» parmi d'autres, il «est» spéculateur. Mais quels types de spéculation et d'exploitation pratique-t-il ? Il est difficile de concevoir l'épistolier garnélien adepte du jeu ou de la spéculation boursière, ou, plus grave encore, de l'imaginer se servant abusivement de quelqu'un en n'ayant en vue que son profit personnel. Lorsqu'il écrit qu'«une goutte [lui] vient et qu'[il] exige une continuité», parle-t-il d'argent ? On pourrait le croire, car il écrit juste après que la spéculation consiste à «miser» pour obtenir «200 cent pour cent, mille pour cent», et il emploie même le syntagme «faire un coup d'argent». Mais plus loin, toujours dans l'extrait ci-dessus, la même «goutte» revient, exploitée à d'autres fins : «Il me vient une goutte nerveuse et je veux en faire une tonne d'esprit.» C'est plutôt de cela qu'il s'agit lorsque l'épistolier spécule : il utilise «spéculation» au sens de réflexion

abstraite, voire de méditation. Saint-Denys Garneau épistolier revient à ses habituelles considérations spirituelles.

Avant d'examiner plus précisément la spéculation du destinataire, il est important de mentionner que celle-ci, entendue au sens premier du terme — spéculation financière —, n'est pas «recommandée» par l'épistolier, la notion de risque étant trop importante. Rappelons sa définition de la spéculation citée ci-dessus : «la spéculation, c'est de n'avoir rien et l'espoir, à partir de là, d'avoir une fortune; c'est miser sur des possibilités hasardeuses pour rapporter 200 pour cent, mille pour cent.» (LA, p. 217) L'épithète «hasardeuses» connote le risque, voire le danger. Garneau écrira, lors de la seule occurrence où il traite de principes économiques :

Il faudra que les nations riches donnent aux nations pauvres. Mais pour cela, il faudra que la richesse des nations riches ne soient [*sic*] pas concentrées [*sic*] en peu de mains qui ont besoin d'un fonds d'amortissement tel (*pour que l'équilibre économique du pays ne soit pas compromis par le hasard des spéculations*) qu'ils y sont liés et incapables de donner. (LA, p. 409. Nous soulignons.)

Avec cette allusion à la cause de la crise économique des années trente, le destinataire met en garde contre la spéculation, dont le hasard peut entraîner la catastrophe. Un autre exemple montre que le personnage destinataire tend à se dissocier du spéculateur «financier», lorsqu'il décrit l'un de ses cousins comme ceci :

Il y a un comptable qui se promène toujours avec un paquet de cartes dans la poche de derrière de sa culotte, qui vend ses billets de tramway pour jouer à un «slot-machine». Un *vrai spéculateur* ! Sept ans. Il parle peu; il écoute, le front barré. Il apprend tout avec facilité et pour lui rien n'est mystère. (LA, p. 213)

Dans le registre de l'ironie, on pourrait aussitôt croire que le destinataire dessine le portrait d'un petit garçon à son image : n'a-t-il pas affirmé, dans une lettre précédente, être «un spéculateur» à deux reprises ? Au contraire, ils ne se ressemblent pas, et l'épistolier insiste pour écrire que son neveu est un «vrai spéculateur». On reconnaît la locution commune «un vrai de vrai», mais on peut y entendre aussi que ce dernier serait un véritable spéculateur par opposition à un moins authentique, lui-même : le destinataire instaure ainsi une dichotomie entre deux types de spéculation, la «vraie» et la «fausse». De même, Garneau, décrivant son neveu, écrit que «pour lui rien n'est mystère»; or, pour l'épistolier, tout est mystère, tout est sujet à réflexion, explication. Le travail d'un spéculateur nécessite de démystifier les choses, de tenter d'analyser et de prévoir, ce que fait l'épistolier tout au long de sa correspondance. Les deux spéculent, donc, mais l'un «apprend tout avec facilité», rapidement — le neveu —, tandis que l'autre — Garneau épistolier — doit prendre son temps et réfléchir longuement, comme nous le verrons dans les pages suivantes.

L'exploitation et la spéculation sont donc pour Garneau des moyens de «percer le silence de l'esprit» (*LA*, p. 217) : on doit entendre ces mots au sens «abstrait», c'est-à-dire en ce qu'ils désignent une activité de l'esprit. La dichotomie abstrait/concret est d'ailleurs au centre de l'épistolaire garnélien<sup>89</sup> : pour le destinataire, l'abstraction est le moyen d'atteindre l'essence du monde, décliné sur le mode de l'intime. C'est ainsi qu'il écrit avoir «la passion obstinée de trouver l'esprit, l'âme. De le trouver en le figurant.» (*LA*, p. 217) Voilà le type de

---

89. Dans une lettre adressée à Claude Hurtubise, Saint-Denys Garneau résume ce qui l'oppose à Jean Le Moyne : «Je crois que le thomisme répugnera toujours à Jean au point de vue pratique, parce qu'il a son point de départ dans le raisonnement, dans la distinction, dans l'établissement de principes abstraits, alors que Jean est essentiellement réaliste, dans le sens de réalité concrète [...]. Seulement, moi, qui n'ai pas sa force de personnalité, j'accepte des principes qui me viennent de haut comme possibles.» (*LA*, p. 179)

spéculation auquel il s'adonne, la «figuration», qui signifie réfléchir en imaginant abstraitement les choses. Vincent Kaufmann écrit à propos de la spéculation qu'«elle est aussi, fondamentalement un travail d'imagination<sup>90</sup>». C'est en ce sens que le personnage de Garneau spécule abstraitement, par la réflexion :

J'avais des notions «spéculatives» sur la réalité, sur les problèmes que pose la composition des réalités. Des connaissances, mais quoi de concret, de vital [...]. Voici au moins maintenant une certitude [...]. Elle est négative, mais constitue du moins un fait concret contre quoi toutes théories et spéculations ne peuvent rien : que le domaine magique de la poésie m'est étranger. (*O*, p. 991)

On voit la dichotomie abstrait/concret bien illustrée ici, mais la connotation dysphorique, habituellement attribuée à la concrétude des choses, est attachée à la spéculation abstraite<sup>91</sup>. Le destinataire affirme, et cela se vérifie à la lecture de ses lettres, qu'il spécule sur le monde qui l'entoure de façon abstraite. Son champ d'intérêt majeur, au fil de sa correspondance, est et demeurera jusqu'à la toute fin — quoi qu'il en dise — l'examen de son intériorité. «Ma vie intérieure et ma vie spirituelle sont trop denses pour laisser place à l'ennui», écrit-il à Jean Le Moyne (*LA*, p. 101). Le sujet favori et quasi exclusif de spéculation de l'épistolier est intime, toujours centré sur des considérations personnelles. Même la spéculation, expérience habituellement très ancrée dans la vie sociale, s'effectue chez Saint-Denys Garneau sur le mode de l'intime, dans la sphère privée.

---

90. Vincent Kaufmann, *op. cit.*, p. 84.

91. On ne saurait conclure, à la lecture de cet extrait, que le domaine de la réflexion abstraite est pour lui inutile. Cette lettre a été écrite en 1938, donc à la toute fin de sa correspondance; nous parlerons, au chapitre suivant, de l'évolution de l'épistolier vers un total repli sur lui-même, un abandon de la poésie, etc. Cette affirmation participe du même geste de négation de ce qu'il aimait par-dessus tout, l'art sous toutes ses formes.

Une seconde dimension courante de la spéculation qui fait défaut à celle pratiquée par le destinataire des *Lettres à ses amis* est celle de la vitesse. En effet, quoi de plus fondamental dans le domaine spéculatif que la notion temporelle ? Kaufmann écrit, en parlant de la correspondance de Proust : «Il rate ses coups financiers, parfois de quelques heures seulement (la spéculation est aussi une affaire de temps ou de contretemps [...])<sup>92</sup>.» Pour le personnage épistolaire garnélien, la vitesse n'est pas souhaitable, et le progrès que l'on prétend euphorisant se révèle plutôt dysphorique :

Et voilà qu'elle [notre nation] tombe dans une époque d'intense vitesse, de nivellement et d'uniformité. Elle n'a guère eu le temps de devenir elle-même complètement. [...] Heureusement, les campagnes sont encore en grande partie intactes et continuent à se développer dans leur sens propre. Mais le progrès va si vite que ce n'est qu'à peine un délai d'un siècle accordé, au plus du plus. (*LA*, p. 104)

Selon lui, un siècle est court, ce qui est révélateur quant à sa propre notion du temps. Les choses, pour parvenir à maturité, doivent se passer lentement, profiter de l'enseignement d'une longue réflexion. On comprendra que l'intense tourbillon qui caractérise la spéculation financière ne possède pas les qualités prônées par Garneau dans sa correspondance. Sa spéculation s'exerce plutôt sur le mode de la lenteur. Une nouvelle dichotomie, qui n'est pas sans rappeler celle énoncée précédemment — abstrait/concret —, peut se formuler ainsi : contemplatif/actif, selon les propres termes du destinataire lorsqu'il écrit à André Laurendeau : «Tu aimes l'action; moi, je suis plutôt contemplatif, pour employer un joli grand mot. Si j'étais fait pour l'action, c'est très probablement de ce côté que je me dirigerais. Mais je le sens bien, j'y ai bien réfléchi, je ne suis pas disposé

---

92. Vincent Kaufmann, *op. cit.*, p. 82.

en ce sens.» (LA, p. 86) Garneau aurait pu écrire «j'y ai longuement réfléchi». La contemplation est synonyme de lente observation, ce qui désigne bien l'activité privilégiée du destinataire. L'épistolier spéculé, certes, mais longuement, ce qui contraste avec la spéculation bien concrète où la vitesse est le moteur fondamental, où la prise de décision doit être immédiate et la réflexion de courte durée.

La spéculation telle que pratiquée par Garneau épistolier, c'est-à-dire par contemplation et longue réflexion visant à explorer son *moi*, rejoint tout à fait la spécificité textuelle de sa correspondance. En effet — comme nous l'exposerons au chapitre suivant —, le fonctionnement des lettres de Saint-Denys Garneau est souvent le même : le destinataire écrit à propos d'un sujet intime, spéculé, s'interroge pendant de longues pages, pour tout à coup s'interrompre, semblant soudainement s'apercevoir du décousu, au moins apparent, que revêtira sa lettre : «Dieu sait où je veux en venir. Il me semble qu'en partant, je le savais. Je me perds toujours en route !» (LA, p. 203) Le destinataire se «perd» dans ses spéculations. La lettre devient ainsi le lieu par excellence de la spéculation, par sa construction formelle et par son sujet textuel.

Lorsque Saint-Denys Garneau confond spéculation et réflexion pour désigner la même activité, cela signifie qu'il accorde une dimension de jeu aléatoire à sa réflexion. Nous irions même jusqu'à émettre l'hypothèse qu'il suit par là la pensée de Pascal dans son célèbre passage sur le «pari», en l'insérant dans le contexte idéologique qui est le sien. En simplifiant les choses, on peut dire que le philosophe fait le pari que Dieu existe. Cela demeure seulement un pari, car nul ne peut prouver rationnellement son existence : l'homme a tout à gagner et, surtout, rien à perdre en ayant la foi. Celui qui fait le pari contraire, l'athée, a tout à perdre :

Examinons donc ce point, et disons : «Dieu est, ou il n'est pas.» Mais de quel côté pencherons-nous ? La raison n'y peut rien déterminer; il y a un chaos infini qui nous sépare. Il se joue un jeu, à l'extrémité de cette distance infinie, où il arrivera croix ou pile. Que gagerez-vous ? Par raison, vous ne pouvez faire ni l'un ni l'autre; par raison, vous ne pouvez défendre nul des deux. [...] Estimons ces deux cas : si vous gagnez, vous gagnez tout; si vous perdez, vous ne perdez rien. Gagez donc qu'il est, sans hésiter<sup>93</sup>.

Le jeu aléatoire est à la base du raisonnement pascalien, si l'on en juge par les termes employés : «jeu», «croix ou pile», «gagner», «perdre», «gager», etc. Par ailleurs, la meilleure façon de se convaincre de l'existence de Dieu, d'en faire le «pari», serait de s'éloigner de toutes les passions, qui nuisent à la découverte de la foi :

au moins en attendant qu'ils [les athées] aient trouvé la lumière nécessaire pour se convaincre de la vérité, ils doivent faire tout ce qui les y peut disposer, et se dégager de tous les empêchements qui les détournent de cette foi, qui sont principalement les passions et les vains amusements<sup>94</sup>.

Cet avertissement est écrit dans un avis publié par Port-Royal et expliquant le sens du «pari» de Pascal. À la lecture de cet extrait, on peut penser que Saint-Denys Garneau connaît et désire observer le conseil de Pascal, lui qui éprouve toujours de graves remords à la suite d'une quelconque «mauvaise» conduite, d'autant plus que l'on sait que l'épistolier a bel et bien lu Pascal : «Eh bien ! Tu t'es éveillé, tu as vu clair, tu as senti clair, et tu t'es écrié avec Pascal : Joie, Joie, pleurs de joie ! Faut-il que nous soyons aveuglés par nos passions, par notre

---

93. Pascal, *Œuvres complètes*, édition critique par Jacques Chevalier, Paris, Gallimard, coll. «Bibliothèque de la Pléiade», 1954, p. 1213.

94. *Ibid.*, p. 1508.

boulet de corps, pour ne pas sentir, toujours, sans cesse, que c'est là le bonheur, que rien ne vaut ce bonheur-là !» (LA, p. 38), écrit-il à Jean Le Moyne qui venait tout juste de traverser une période de doute<sup>95</sup>. Dans une lettre écrite quatre jours plus tôt, Garneau écrit d'ailleurs à son correspondant :

Je viens de passer à travers deux jours de tentations morbides. Deux jours d'obsessions; le sang en feu, le corps plein de désirs; des souvenirs m'assaillent et j'ai une soif de femmes, de chair passionnée. Et, comme d'habitude, les doutes m'ont pris; c'est normal : chaque fois que j'ai une crise de mœurs, en même temps j'ai une crise de doute. Correspondances, mon cher [...]. J'ai lutté et maintenant, c'est fini : il fait soleil dehors, et je suis heureux, et je me sens plus fort et je crois, et je sens mon cœur purifié. Aujourd'hui, j'ai soif de la vraie beauté, de la pure beauté, et j'aime Dieu. (LA, p. 37)

Ce n'est peut-être pas un hasard si la «correspondance» entre doute et péché survient seulement quelques jours avant la mention de Pascal : l'épistolier a choisi de croire en Dieu et il essaie à tout prix de réprimer ses passions, pour préserver sa foi. On pourrait dire que la réflexion de l'épistolier est fondée sur la notion de pari : prenant la chance que Dieu existe, acceptant la dimension d'aléatoire que cela comporte, Garneau entreprend une longue réflexion sur son intériorité, en la nommant «spéculation». La spéculation prend donc un sens spécifique dans sa prose épistolaire et devient synonyme de réflexion, mais cela ne signifie pas que la dimension du jeu soit occultée, au contraire : elle est réintroduite par la notion du pari et, plus encore, par le choix du terme

---

95. Six mois plus tard, Saint-Denys Garneau fait encore référence à Pascal dans une lettre à François Rinfret : «Une nature immense et intacte, d'une austérité et d'une solitude impressionnantes. Je ne me suis jamais senti si seul et si petit que là; j'y ai compris mieux qu'ailleurs certaines pensées de Pascal.» (LA, p. 42)

«spéculateur». La réflexion peut désormais s'appeler spéculation, car son fondement est aléatoire : si Dieu n'existe pas, tout le discours introspectif de Garneau sera faussé, car il repose essentiellement sur le postulat de l'existence de Dieu. Le risque, qui accompagne toute spéculation dite «financière», serait ainsi présent chez Garneau épistolier, encore que sous une forme médiatisée.

Pourquoi l'épistolier fait-il référence à Pascal ? Le pari de ce dernier a-t-il un lien avec la spéculation du premier ? Pourquoi celui-ci a-t-il choisi le mot «spéculateur» pour désigner son activité, au détriment de ceux, plus communs, de «penseur» ou d'«intellectuel» ? Ce choix est significatif : Saint-Denys Garneau inscrit implicitement la Crise, par la dimension du jeu aléatoire, dans son activité épistolaire. Dans le contexte des années trente, la spéculation est chargée d'une forte connotation idéologique : elle représente le jeu et le risque — le pari. Tout cela n'est-il pas à l'œuvre dans les lettres de Garneau, par l'emploi du terme «spéculation» et la présence de Pascal ? Mais l'épistolier spécule à sa manière, de façon intime, dans la sphère privée, ce qui vient redéfinir la spéculation plus communément inscrite dans la sphère publique de la société, celle intimement liée à l'activité économique — spéculation financière ou boursière — ou au monde du jeu, milieu mondain s'il en est. Garneau épistolier, toujours fidèle à lui-même, se décrit en spéculateur, mais il renverse le qualificatif pour en faire une activité profondément intime de réflexion personnelle. Un second aspect de la spéculation, la vitesse, est encore subverti par le destinataire : ce dernier prône plutôt la lenteur, la profondeur et spécule en prenant tout son temps. Le fonctionnement textuel de la correspondance de Saint-Denys Garneau est à l'image de son activité spéculative : lente, toute en détours et en explorations de la pensée. Mais la spéculation garnélienne est malgré tout fondée sur l'aléatoire : le point de départ du discours introspectif repose sur le pari de l'existence de Dieu.

### C) Alfred DesRochers, distributeur publicitaire et littéraire

Les choses fonctionnent quelque peu différemment dans la correspondance d'Alfred DesRochers. Chez Grandbois et Garneau, le personnage du destinataire permet d'aborder, par sa propre description, certains topoï faisant partie du sociogramme de la crise économique, notamment la spéculation. Comme nous l'avons remarqué au premier chapitre, DesRochers mentionne directement la crise économique dans ses textes épistolaires; dès lors, on ne saurait affirmer que c'est uniquement le personnage créé qui inscrit textuellement la Crise. En d'autres termes, la Crise est présente explicitement dans la correspondance de DesRochers, ce qui fait sa particularité au sein de notre corpus, et pas uniquement par l'entremise de l'autoreprésentation du destinataire. Cependant, un personnage épistolaire est tout de même créé — à l'instar de tout texte épistolaire — dans les échanges épistolaires de DesRochers avec Louis Dantin et il apporte une nouvelle dimension au discours déjà présent sur la crise économique. Ce personnage est celui du «distributeur». Nous verrons son fonctionnement textuel plus en détail, en remarquant que le personnage épistolaire «distribue» de façon hétérogène, autant comme chef du département de publicité que comme observateur politique — quelquefois actif —, critique, écrivain et ami.

Dans une lettre adressée à Dantin, DesRochers décrit sa situation professionnelle, laquelle influence ses opinions politiques :

N'oubliez pas que pour gagner ma vie et celle de ma famille sous un régime qui ne peut se changer que par une lente évolution ou une brusque révolution, je remplis une fonction d'intermédiaire entre le

producteur et le consommateur; je suis un *distributeur* au même degré, sous le présent régime, que l'entreposeur, le transporteur, le négociant. Or si le socialisme intégral était instauré, ma fonction n'a [sic] plus sa raison d'être; l'entreprise à l'emploi de laquelle je suis, ne l'a plus de même. Il faut en ces cas faire la part du feu. C'est ce que j'ai essayé de faire, et de montrer par déduction que les palliatifs au malaise actuel, prêchés par Montpetit, ne peuvent aboutir qu'à un soulagement temporaire. Pour moi, c'est l'un ou l'autre : ou il faut le libéralisme le plus large, ou le socialisme le plus pur. (1931-11-16)<sup>96</sup>

Il est «distributeur» en raison du présent régime politique, et c'est pour cette raison qu'il ne peut adhérer au mouvement socialiste. Le destinataire distribue de la publicité, c'est-à-dire qu'il vend de l'espace publicitaire aux compagnies : il agit donc comme intermédiaire. L'épistolier craint un changement de régime politique, plus précisément l'avènement du socialisme, qui signifierait selon lui l'inutilité du «distributeur», voire la disparition complète du journal. Ce que le destinataire écrit, en somme, est que la crise économique provoque des situations et des contingences particulières, et que l'on doit être très prudent dans les

---

96. Nous avons déjà étudié ce passage dans le chapitre précédent. Ce qu'il faut rappeler est que DesRochers affirme qu'en raison du «malaise actuel» — entendre la crise économique — il ne peut se permettre de perdre un emploi nécessaire à la subsistance de sa famille. Ses opinions politiques ne sont pas précises : il rejette le socialisme, qui mettrait son emploi en péril, le libéralisme économique de Montpetit lui apparaît inopérant à long terme, et le régime actuel n'est «guère mieux». Ses idées politiques varient beaucoup tout au long de sa correspondance, pour finalement, vers 1933, s'arrêter au socialisme. La lettre du 16 novembre 1931 montre bien ses fréquents changements de cap : «J'ai été beaucoup plus fervent du socialisme que je ne le suis maintenant. Plus je vieillis et plus je vois comment se font les gouvernants, moins je m'emballe en faveur d'un système qui mettrait, en fin de compte, le sort de la société aux mains des gouvernants.»

changements et solutions à apporter : la situation actuelle est peut-être le moindre mal.

Dans la même lettre, DesRochers écrit :

Le problème de l'heure, à mon point de vue, c'est le système de distribution qui le pose. Cette distribution est réglée par le crédit, la stabilité de l'argent, à toutes fins pratiques, et des taux d'intérêts, etc. etc. L'unité de valeur n'est pas la vie ou le bien-être humains, mais \$. La révision des valeurs se fera par une application, par *tous* les intéressés, des principes du libéralisme et non seulement par une faction. (1931-11-16)

Pour la première fois, DesRochers «prône» le libéralisme, mais de quel type ? Comme le souligne Dantin dans sa réponse, cette affirmation n'est pas développée : «Je me récusé là-dessus, ne sachant pas du tout ce que peuvent être ces "principes du libéralisme". J'ai peur qu'ils ne soient bien vagues et indécis<sup>97</sup>.» On pourrait croire que ce que souhaite DesRochers, en fait, avec cette remarque sur l'application des «principes du libéralisme», est le désengagement de l'État envers la culture, si l'on en juge par sa réplique sur l'ingérence de l'État qui pourrait décider aléatoirement des subventions accordées, «par l'entremise d'un quelconque ministre des beaux-arts, des belles-lettres, de l'éducation, que sais-je.» (1931-11-16) Jamais DesRochers ne définira ces «principes du libéralisme» : cette déclaration est surprenante venant de celui qui rejette les solutions de Montpetit, qui «prêche» justement le libéralisme. Mais le libéralisme prôné par DesRochers épistolier se distingue de celui de Montpetit : il le souhaite plus «large». Montpetit, dans son étude économique intitulée *Pour une doctrine*, écrit : «La concurrence libre et l'initiative individuelle ont beaucoup contribué au

---

97. Lettre non datée. La réponse de Dantin à la lettre de DesRochers est rédigée dans la marge de cette même lettre du 16 novembre 1931.

développement du monde économique. [...] Cependant la liberté a des limites. [...] L'intervention de l'État est une nécessité sociale<sup>98</sup>.» On vient de voir que DesRochers épistolier n'est pas trop friand d'une intervention de l'État, ce qui est encore une fois surprenant, car on ne peut l'imaginer rêver d'un régime politique complètement libéral. Une chose est certaine : le libéralisme «socialisant» de Montpetit, reposant sur une intervention accrue du pouvoir gouvernemental, ne le satisfait pas. DesRochers écrit encore :

C'est [le libéralisme] une arme à deux tranchants dont je voudrais voir l'ouvrier se servir tout comme le patron. [...] Et si, pour obtenir cette justice, les ouvriers ont besoin de former un parti politique, de s'emparer du gouvernement et d'établir une nouvelle distribution des sources de richesses [*sic*], que ce soit par des corporations coopératives, [...] par l'établissement du socialisme, en un mot, qu'ils fassent tout cela. (1931-11-16)

DesRochers propose un régime fondé sur un libéralisme profitant aux patrons et aux ouvriers, mais ces derniers pourraient instaurer le socialisme, si nécessaire ! Ce passage témoigne de la confusion politique du destinataire dans cette lettre<sup>99</sup>.

---

98. Édouard Montpetit, *Pour une doctrine*, Montréal, Librairie d'action canadienne-française, 1931, p. 40.

99. Cette confusion s'explique peut-être par le contexte «bouillonnant» et instable qui règne en 1931, en pleine crise économique. Pierre Popovic écrit, à propos des conséquences du krach, que «la certitude que la poursuite des intérêts individuels est compatible avec la recherche du bien commun devient sujet de réflexion». Il ajoute : «Dans le discours social, la crise ouvre l'échancrure d'un doute. Elle génère conséquemment diverses attitudes critiques qui, sans pour autant conduire les agents (sauf exception) à un rejet global des valeurs du "capitalisme historique", mènent d'aucuns à imaginer "les exigences et la grandeur d'une démocratie purgée de ses poisons capitalistes".» (*La Contradiction du poème : poésie et discours social au Québec de 1948 à 1953*, Candiak, les Éditions Balzac, 1992, p. 52.) On comprend mieux le genre de questionnements qui agitent l'esprit de DesRochers et qui provoquent ces raisonnements parfois équivoques. Car que représente la longue lettre du 16 novembre sinon une critique du capitalisme tel qu'il est alors appliqué ?

Mais quel rôle vient jouer la distribution, tout le discours politique de cette lettre étant traversé par ce concept ? Encore en raison de la crise économique — qui est «le problème de l'heure» —, l'argent est devenu la référence sociale fondamentale au détriment des valeurs humaines. La distribution, selon l'épistolier, devrait être effectuée selon ces valeurs et non pas réglementée par le marché économique<sup>100</sup>. Elle revêt plusieurs formes et prend notamment le sens de «subvention» : en ce qui concerne les artistes, elle devrait être fondée tout simplement sur le talent. Un troisième passage de la lettre du 16 novembre 1931 traite également de la distribution, sous un nouveau visage :

Il faudrait écrire tout un livre sur ce sujet. Je suis à l'écriture (quelle confiance [*sic*] en soi !) : «Le rôle économique du journal dans la vie moderne». Ma thèse, c'est le libéralisme. Le rôle du journal, c'est d'être un distributeur : distributeur de produits en créant une demande; distributeur d'idées et de réformes sociales, en préconisant le libéralisme politique. Je vous en ferai lire quelques pages assez prochainement, j'espère<sup>101</sup>. (1931-11-16)

Voilà que se précisent quelque peu les idées de DesRochers sur les enjeux de la distribution. À la distribution s'associe toujours le libéralisme : l'un ne va pas

---

Les auteurs de *l'Histoire du Québec contemporain* remarquent eux aussi le foisonnement idéologique des années trente et la remise en cause de l'idée selon laquelle l'«équilibre social» proviendrait de la «poursuite des intérêts individuels» (voir «Le libéralisme contesté», dans Paul-André Linteau, René Durocher, Jean-Claude Robert et François Ricard, *Histoire du Québec contemporain. Le Québec depuis 1930*, Montréal, Boréal compact, 1989, p. 107-128).

100. On retrouve développée ici une dichotomie semblable à celle décrite au premier chapitre, les valeurs humaines remplaçant la littérature : productivité économique et valeurs humaines sont en conflit dans la mise en application du concept de distribution.

101. DesRochers ne reparlera plus de ce livre, qui ne sera jamais publié.

sans l'autre pour l'épistolier, ils sont intimement liés<sup>102</sup>. La distribution est un terme large qui embrasse plusieurs aspects de la vie sociale, et non seulement l'aspect économique. Distribuer signifie aussi faire circuler, échanger, et rejoint en cela une caractéristique importante du libéralisme, dont l'idéologie préconise le libre marché et la propriété individuelle, concepts qui impliquent nécessairement l'échange et la circulation. On doit distribuer des produits, bien sûr, mais également des idées, ce qui est fondamental dans une société juste et équitable. C'est pour cette raison que le destinataire désire être distributeur, non seulement en affaires, mais aussi en d'autres secteurs affectés par la crise économique, afin de proposer, individuellement, des palliatifs concrets à cette Crise qui désorganise l'ensemble de la vie sociale.

Le personnage de distributeur et d'intermédiaire est présent à plusieurs niveaux dans la correspondance de DesRochers avec Dantin. En premier lieu, DesRochers distribue lui-même ses propres œuvres : la première édition d'*À l'ombre de l'Orford* fut publiée à compte d'auteur. Il se demande, alors qu'Albert Lévesque veut la publier officiellement, s'il doit accepter : «Ma première intention était de tirer à quelques [sic] 150 exemplaires pour distribuer à mes amis, comme étrennes.» (1929-09-30) De plus, à maintes reprises, l'épistolier tente de convaincre Dantin de publier telle ou telle de ses œuvres littéraires, qui sont d'une grande valeur selon lui, et, lorsque ce dernier accepte, DesRochers prend en charge l'imprimerie :

Je m'estime trop heureux d'être seul à posséder votre «Chanson Javanaise». Voici une proposition. Je vais la faire imprimer à une dizaine d'exemplaires de luxe, que je vous enverrai pour distribuer

---

102. D'ailleurs, on remarquera à ce propos que lorsque DesRochers épistolier s'avouera finalement socialiste, à la fin de 1932, il ne sera plus question de distribution. Le personnage du distributeur est circonscrit dans le temps, à la fin de 1931 et au début de 1932, au plus fort du questionnement sur la Crise et ses conséquences.

vous-mêmes à vos amis. [...] ça serait vraiment trop de valeur que des œuvres de ce mérite soient à tout jamais perdues. Dites, vous me donnez la permission de faire cela ? (1929-07-29)

Au début, l'épistolier n'ose pas s'occuper de la distribution des œuvres, mais cela ne saurait tarder. Quelques mois plus tard, DesRochers propose à Dantin, «pour ne pas éveiller les soupçons», de distribuer lui-même son œuvre à Émile Coderre, à qui il dira que Dantin «[lui] en [a] donné une couple d'exemplaires pour [ses] amis que ça pourrait intéresser.» (1929-11-23) L'épistolier se veut ici «distributeur» littéraire. Il se fait, un an plus tard, plus autoritaire en demandant à nouveau à son correspondant d'éditer *la Complainte du cœur noyé* : «N'OUBLIEZ PAS ! C'EST AU PLUS TÔT QU'IL ME FAUT VOTRE AUTORISATION. VOUS AUREZ LE CHOIX DE LA DISTRIBUTION MAIS JE TIENS À CE QUE MES AMIS CONNAISSENT CE POÈME.» (1930-06-28) DesRochers lui laisse le «choix de la distribution *mais...*» : il ne peut laisser l'entière responsabilité de la distribution à Dantin, il doit s'en mêler. Il devient en quelque sorte l'intermédiaire entre Dantin et un milieu littéraire encore sommaire — on ne peut pas encore parler d'institution littéraire dans les années trente, comme nous l'avons déjà remarqué : il imprime et distribue lui-même les publications de Dantin<sup>103</sup>.

---

103. Le destinataire se fait même à l'occasion d'intermédiaire d'emploi pour Dantin : à deux reprises, par lettre, DesRochers tente de trouver un emploi au Québec, dans le milieu littéraire, pour son correspondant : le rôle d'intermédiaire est ici occupé ouvertement (mais sans succès) : «M. Fortin [directeur de *la Tribune*] m'a dit, ce printemps, en parlant de vous : "Baptême, cet homme-là travaillera pour moi ou je perdrai mon nom". Et quand il disait "travailler", ce qu'il entendait comme il me l'a expliqué, ce serait de vous faire directeur littéraire du journal. [...] Il a les yeux sur vous pour diriger cette page [littéraire]. Je ne sais ce que vous faites, mais je crois que les fonctions qui vous écherraient, si le projet se réalise, seraient plus en conformité avec vos goûts et talents que votre vie en pays américain. Le salaire attaché à vos fonctions serait pour le moins raisonnable, probablement une cinquantaine de dollars par semaine. [...]

Toujours dans le milieu littéraire, l'épistolier se charge de faire circuler entre divers écrivains les textes littéraires de chacun, afin de créer une atmosphère qui serait propice aux échanges, ce qui fait cruellement défaut dans les années trente<sup>104</sup>. Voici un exemple du rôle d'intermédiaire du destinataire, exemple qui se multiplie dans ses lettres à Dantin :

Une jeune fille de Montréal, qui me semble avoir un certain talent, mais beaucoup de gaucherie de métier, m'a soumis un manuscrit,

---

Naturellement, si vous voulez profiter du tuyau, il faudrait s'arranger pour que ça n'en aie pas l'air. Une lettre de félicitations, par exemple, sur la réussite financière, ça flatte toujours.» (1929-07-29) DesRochers ne joue pas seulement le rôle d'intermédiaire, mais il «distribue» des conseils sur les moyens à utiliser, ce qu'il fait régulièrement dans ses lettres à Dantin. De même, lorsqu'il croit que Dantin devrait refuser, il ne peut s'empêcher de lui «passer» l'information : «Avez-vous su que *La Presse* était à la recherche d'un rédacteur littéraire ? Je vous passe l'information en vous avouant que ça me peinerait de vous voir au service de cette machine à abrutir.» (1930-01-08)

104. Il est intéressant de souligner que ces échanges s'effectuent toujours par lettre : l'épistolaire devient un lieu «autre», où la littérature est l'élément unificateur de ce que l'on pourrait appeler un «réseau». C'est le propos de l'étude de Michel Biron : Alfred DesRochers et Saint-Denys Garneau auraient, chacun à sa façon, fait partie d'une configuration épistolaire. Biron montre comment la lettre «marque la socialité de l'écrivain», et non pas seulement son versant privé. («Configurations épistolaires et champ littéraire : les cas d'Alfred DesRochers et de Saint-Denys Garneau», dans Michel Biron et Benoît Melançon (dir.), *Lettres des années trente*, Ottawa, le Nordir, 1996, p. 109-124.) Il serait intéressant d'étudier la correspondance entière de DesRochers en regard de la notion de «réseau» : l'épistolier, comme en témoigne le nombre élevé de ses correspondants, fait partie de plusieurs réseaux épistolaires, dont un formé de jeunes écrivaines où il joue le rôle de mentor. Ces réseaux sont caractérisés par l'échange de textes littéraires, de commentaires critiques, bref par une circulation épistolaire de la littérature : l'analyse des divers réseaux épistolaires gravitant autour de DesRochers, si on y dégageait les recoupements et les divergences de règles de fonctionnement, serait certainement pertinente. Au sujet du rôle de mentor qu'exerce DesRochers, voir Marie-Claude Brosseau, *Plume en main. L'émergence de l'écriture féminine au Québec à travers la correspondance d'Alice Lemieux, Simone Routier et Éva Sénécal (1927-1932) avec Alfred DesRochers*, Université de Sherbrooke, mémoire de maîtrise, 1994.

ces jours derniers. J'ai pris la liberté de lui donner votre adresse pour revise [*sic*], lui disant que pour une quinzaine de dollars, vous accepteriez probablement de lui souligner les fautes les plus évidentes et lui suggérer certaines améliorations. (1939-01-21)

Non seulement le destinataire fait circuler de la littérature, mais il joue le rôle de négociateur pour Dantin<sup>105</sup>, établissant les rétributions de ce dernier. Un autre exemple est éloquent au sujet du rôle d'intermédiaire de DesRochers épistolier :

À *l'Ombre de l'Orford*, en conjonction avec *l'Offrande*, doit paraître au début de janvier, chez Lévesque. Et ça me fait rire dans ma barbe de penser qu'en un an, j'ai tout transformé le «set» des fournisseurs littéraires de Lévesque. C'est sur mes conseils qu'il s'est décidé à ajouter quelques noms à sa liste d'écrivains et c'est moi qui l'ai mis en relation avec tout le groupe des «hérétiques» : Pelletier, Grignon, Parizeau, Dansereau, Girard et autres, dont il éditera les œuvres prochainement. (1930-12-05)

DesRochers réussit à imposer les écrivains qu'il admire à son éditeur. Le destinataire des lettres à Dantin est en quelque sorte un médiateur : l'épistolier

---

105. Au sujet de la négociation, mentionnons que DesRochers, toujours par lettre, négocie fermement avec son éditeur Albert Lévesque, que ce soit pour la publication de ses propres œuvres ou celles de Dantin : «Si vous n'avez pas objection à vous trouver dans les collections de l'Action canadienne française, je plaiderai votre cause à un homme [Albert Lévesque] qui est converti d'avance. [...] Il m'a offert des conditions très avantageuses pour la publication de *l'Offrande* [...] Répondez-moi au plus tôt à ce sujet et dites-moi quelles conditions vous accepteriez. Voulez-vous le paiement de vos royautés en argent ou en volumes ? Quel pourcentage exigez-vous ? etc. etc.» (1930-02-03) L'épistolier offre encore ici à son correspondant d'utiliser ses talents d'habile négociateur. Au sujet des relations qu'entretenait DesRochers avec ses éditeurs, voir l'article de Richard Giguère, «Alfred DesRochers et ses éditeurs : des relations d'affaires tendues», où l'auteur utilise la correspondance du poète afin de décrire ces relations (dans Jacques Michon [dir.], *l'Édition littéraire en quête d'autonomie*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 1994, p. 13-24).

devient un lieu intermédiaire entre la société et l'épistolier, en permettant des échanges et des critiques dans un contexte où l'institution littéraire est encore soumise aux lois du clergé. On pourrait voir à travers la correspondance de DesRochers se développer un champ littéraire en marge de l'appareil éditorial institutionnel; ce serait le lieu d'une critique intime et d'une circulation du littéraire dont la voie unique serait celle de l'épistolaire.

Le personnage épistolaire de DesRochers est aussi «distributeur» d'idées. Il s'occupe activement de politique en 1930, afin d'informer les gens : «Un mot pour [...] vous annoncer que je me lance en politique... Dès demain, j'ai pris mon parti : je serai orateur de comité, de veillées de campagne et tout le bataclan. C'est une expérience qui m'est nécessaire, ne fût-ce que pour le "kick".» (1930-06-26) Faire circuler l'information est fondamental pour l'épistolier, il s'en fait en quelque sorte une responsabilité sociale. En 1934, il annonce son intention de démissionner de *la Tribune* pour créer un autre journal : il ne veut plus distribuer de l'argent, mais bien des véritables informations, qui ne seraient pas dirigées uniquement en fonction de l'économie :

Je viens de donner ma démission [...] Je propose de lancer un hebdomadaire régional à Sherbrooke dès les premières semaines de janvier, et vogue la galère ! [...] Celui qui le [directeur de *La Tribune*] remplace est un teneur de livre «qui faisait dans le pétrole» auparavant; c'est un beau-frère du propriétaire. Il ne voit dans toute l'entreprise que des opérations comptables. (Automne 1934)

Le personnage du comptable ne fait pas bon ménage avec celui du distributeur : un journal digne de ce nom ne peut être dirigé par un «teneur de livres» qui ne voit que des «opérations comptables» là où la diffusion d'idées devrait être la fonction essentielle, selon DesRochers épistolier.

En raison de la crise économique, l'épistolier tente par tous les moyens d'améliorer la vie collective en exerçant la fonction de distributeur, car, comme il l'a écrit, le problème réside dans la distribution : elle doit être centrée sur les besoins humains. C'est cela qu'il a en tête lorsqu'il tente de donner vie à une «institution» littéraire parallèle, qui ne peut se développer que par l'épistolaire. Sa principale fonction est de faire circuler l'information, qu'elle soit littéraire, politique ou, plus prosaïquement, publicitaire, et cela toujours par voie épistolaire : la lettre devient le lieu où doit s'exercer la distribution.

Quel lien existe-t-il entre ce personnage de distributeur et la crise économique (mis à part le credo selon lequel les activités du distributeur sont palliatives aux effets de la Crise) ? Le concept de distribution est intimement lié à la Crise par sa connotation immédiate : distribuer veut dire, dans le contexte des années trente, donner, répartir et faire la charité. «Distribuer de l'aide» est une expression convenue. Que fait-on pendant la Crise sinon distribuer de l'argent et des ressources aux milliers de chômeurs et d'assistés ? Il ne faut pas en effet oublier que la conséquence la plus directe, la plus dévastatrice, de la Crise est la pénurie d'emplois, la vague de chômage qui déferle, comme Pierre Popovic le souligne :

Ni le chômage ni la pauvreté ne sont des réalités inconnues à Montréal en 1930. Ce sont leur hypertrophie et leur étalage qui frappent le discours social de stupeur. Le rapport de la Commission d'enquête du Chômage indique que, de février 1934 à mai 1937, le nombre de chômeurs oscille entre un maximum de 62 000 et un minimum de 36 700, celui des personnes assistées entre 240 000 et 137 000<sup>106</sup>.

---

106. Pierre Popovic, *loc. cit.*, p. 225.

Les chiffres sont éloquentes : en 1929, il y a 2,9% de chômeurs<sup>107</sup> alors qu'en 1933, au plus fort de la Crise, le pourcentage atteindra 26,6%<sup>108</sup>. Distribuer, dans ces circonstances, revêt un sens idéologique nouveau. Il ne faut pas oublier qu'au début de la crise économique il n'y avait aucun système d'aide sociale, de quelque forme que ce soit, hormis pour les invalides<sup>109</sup>. C'était la première fois que l'on se retrouvait avec un aussi grand nombre de gens aptes à travailler mais sans emploi. La première mesure d'aide fut instaurée à l'automne 1930 : le secours direct<sup>110</sup>. L'une des solutions palliatives, car l'aide gouvernementale et municipale était insuffisante, était bien sûr le recours aux organismes de charité. À Montréal, en 1930, 30% de la population reçoit une forme d'aide<sup>111</sup> : ces chiffres montrent l'ampleur du phénomène. C'est dans cette optique que le personnage de distributeur de DesRochers est investi d'une forte charge idéologique, qui renvoie inévitablement à la crise économique. Dans l'espace qui est le sien, l'épistolier se charge d'une mission semblable à celle que proposent quelques-uns de ses contemporains pour sortir de la Crise.

\*

\* \*

- 
107. Paul-André Linteau, René Durocher, Jean-Claude Robert et François Ricard, *op. cit.*, p. 14.
108. Claude Larivière, *Crise économique et contrôle social : le cas de Montréal (1929-1937)*, Montréal, Éditions coopératives Albert Saint-Martin, 1977, p. 11.
109. Il faudra attendre 1940 pour voir adoptée la législation sur l'assurance-chômage. En 1935, le premier ministre canadien Richard Bedford Bennett l'avait proposée dans son «New Deal» — qui était à l'image de celui de Roosevelt aux États-Unis — avec une série de lois sur le travail, mais son projet a été déclaré inconstitutionnel par le Conseil privé. Voir à ce sujet Paul-André Linteau, René Durocher, Jean-Claude Robert et François Ricard, *op. cit.*, p. 87.
110. *Ibid.*, p. 79-92.
111. *Ibid.*, p. 80.

Chaque lettre est une construction textuelle. Cela signifie que tout destinataire, en fonction du destinataire, du moment où il écrit et des objectifs qu'il veut atteindre, dessine un portrait de lui-même qui est «construit», que cela soit volontaire ou non. Même s'il désire représenter la réalité le plus fidèlement possible, il ne peut échapper à la mise en texte, ce qui implique invariablement une modélisation du réel. Se dégage donc de tout texte épistolaire un personnage ou une série de personnages. Il est possible de distinguer deux types de personnages épistolaires : ceux dits «permanents» et d'autres dits «éphémères». Les premiers traversent la prose épistolaire sans être nécessairement liés à l'état du discours social. C'est le cas, par exemple, de l'«archiviste» et du «comptable». En effet, nombre de correspondances mettent en scène ces deux personnages. Benoît Melançon décrit Diderot épistolier comme un comptable qui «compte», «pèse» et «évalue» les lettres<sup>112</sup>. L'archiviste serait plutôt celui qui «conserve» les lettres, «qui en a le dépôt<sup>113</sup>», toujours selon Melançon : celui-ci rapporte à ce sujet les propos de Janet Altman, selon qui le «confident épistolaire» est «fondamentalement» un «archiviste<sup>114</sup>». Vincent Kaufmann, à propos de Mallarmé épistolier, parle de «secrétaire-archiviste» et de «bibliothécaire comptabilisant les fragments du Livre<sup>115</sup>» : il serait donc un personnage hybride, mi-archiviste, mi-comptable. Un autre personnage épistolaire récurrent dans les correspondances est le «passeur épistolaire», qui fait circuler de l'information, des requêtes, etc., toujours par voie épistolaire. Kaufmann le trouve encore une

---

112. Benoît Melançon, *Diderot épistolier. Contribution à une poétique de la lettre familière au XVIII<sup>e</sup> siècle*, op. cit., p. 184. L'auteur fait remarquer que le personnage de comptable est également présent chez Voltaire selon Geneviève Haroche-Bouzinac (*Voltaire dans ses lettres de jeunesse. 1711-1733. La formation d'un épistolier au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Klincksieck, 1992, p. 184 et p. 336).

113. *Ibid.*

114. *Ibid.*

115. Vincent Kaufmann, op. cit., p. 193.

fois chez Mallarmé : «l'épistolaire, comme d'autres pratiques circonstanciées, témoigne de ce que Mallarmé devient bien un passeur<sup>116</sup>». Élisabeth Bégon est aussi une «passeuse épistolaire» : «dans son rôle de passeuse, on voit l'épistolière se tenir au carrefour de diverses interactions sociales<sup>117</sup>». Ces personnages épistolaires — et il y en a certainement plusieurs autres — sont «permanents», c'est-à-dire qu'ils se retrouvent chez plusieurs épistoliers, à des époques différentes. Ils font ainsi partie, en quelque sorte, des traits spécifiques de la poétique de l'épistolaire : on pourrait les qualifier de personnages-types. Les personnages de la deuxième catégorie sont «éphémères». Ils sont liés intrinsèquement à l'état du discours social duquel ils émergent : ils n'existent qu'en raison de l'hégémonie discursive. Comme nous l'avons vu, la spéculation et la distribution prennent une dimension idéologique nouvelle à la lumière de la crise économique : les personnages de spéculateur et de distributeur sont éphémères, ou épisodiques, car ils sont issus de l'état du discours social des années trente.

Nous avons étudié certains personnages épistolaires des correspondances d'Alain Grandbois, de Saint-Denys Garneau et d'Alfred DesRochers, personnages bien sûr différents les uns des autres, mais dont l'analyse a toujours été envisagée en regard de la crise économique des années trente. Ces personnages permettent-ils à leur auteur de parler de la Crise d'une façon particulière ? La réponse à cette question, selon notre étude, est affirmative. Chacun à sa manière, les épistoliers ont créé un personnage qui leur donnait la possibilité de rendre compte d'un aspect de la crise économique ne faisant pas l'objet d'un discours explicite sous leur plume. Grandbois se présente sous les traits d'un spéculateur se moquant de la valeur de l'argent, articulant amour et

---

116. *Ibid.*, p. 90.

117. Benoît Melançon, «La configuration épistolaire : lecture sociale de la correspondance d'Élisabeth Bégon», *loc. cit.*

jeu avec souffrance. La spéculation est présente à tous les niveaux du discours : sujet textuel, oui, mais aussi procédé d'écriture. Le discours épistolaire prend même la forme de la spéculation. On remarque la présence du même type de personnage, le spéculateur, dans la correspondance de Saint-Denys Garneau, mais il se construit d'une tout autre manière. Le spéculateur garnélien se détache de l'idée reçue du spéculateur-joueur : il est tourné vers son intériorité, la spéculation lui permettant d'explorer et d'analyser son *moi*. Encore une fois, comme chez Grandbois, la spéculation devient la forme discursive privilégiée : les lettres de Garneau sont construites comme de longues spéculations sur divers sujets intimes, l'épistolier semblant écrire en suivant aléatoirement les pensées qui se viennent à son esprit. Cette spéculation réflexive, même si elle prend un sens autre que celle du discours social, renvoie encore aux dimensions du risque et de l'aléatoire : la prose épistolaire introspective de Garneau s'appuierait sur un pari, celui de l'existence de Dieu, à l'image du pari de Pascal. Le personnage de Garneau, se décrivant comme un spéculateur, ne le fait pas sans conséquences : cela est une façon pour lui d'être sensible au discours social qui l'entoure, mais toujours de la seule façon dont il est capable, dans le refuge de la sphère privée. DesRochers, finalement, prend les traits d'un distributeur sur plusieurs plans : distributeur de publicité, bien sûr, mais aussi d'idées et de publications littéraires. La question de la distribution étant pour lui engendrée par la crise économique, son rôle de distributeur rend possible, individuellement, l'apport de palliatifs à cette crise : c'est du moins ce qu'il tente de démontrer dans sa correspondance avec Louis Dantin. On ne saurait minimiser la fonction de distributeur dans une société aux prises avec de graves problèmes de pauvreté : distribuer, dans les années trente, est un geste essentiel et symbolique du climat de misère qui règne.

Les personnages épistolaires permettent aux épistoliers des années trente de donner leur version personnelle, implicitement, de la Crise qui sévit autour d'eux, autant dans la sphère privée que publique : ils ne peuvent se dérober complètement à l'hégémonie discursive.

**III. La correspondance de Saint-Denys  
Garneau : intimité et socialité**



Lire la correspondance de Saint-Denys Garneau dans une perspective sociocritique pose des problèmes particuliers, car le social ne s'y inscrit que de façon sous-jacente, trouble. Sa prose épistolaire participe du même geste d'écriture que ses œuvres poétique et diaristique, formant un riche discours de l'intériorité. Les lettres de Saint-Denys Garneau laissent peu de place au social, l'épistolier se préoccupant plus de spéculation que d'action concrète, et ayant un cercle social — donc de destinataires — très restreint. La première partie de ce chapitre consistera à rendre compte du fonctionnement thématique, rhétorique et pragmatique de la correspondance garnélienne — de sa spécificité —, à partir de quoi nous serons en mesure de nous interroger sur la part du social — et de la Crise — dans le fonctionnement interne des lettres. Il nous paraît que le peu d'intérêt qu'elles semblent porter à la société qui les entoure ne saurait être compris sans la démonstration de cette première partie, notamment à propos des rapports entretenus entre destinataire et destinataire, puis entre correspondance et journal intime, et finalement au sujet du graduel «repli épistolaire» de Saint-Denys Garneau. L'aspect monologique de ses lettres nous intéressera donc en premier lieu : participant d'un geste épistolaire, donc d'un contact avec l'autre, la prose épistolaire du poète est problématique eu égard à sa destination. En second lieu, nous dégagerons plus précisément le rapport qu'entretient Saint-Denys Garneau avec la société dans ses lettres : ce rapport n'est pas étranger au discours de l'intériorité qui y prévaut. La société n'est pas absente de la correspondance garnélienne, mais elle ne se présente pas de la même façon que dans le reste de notre corpus. Elle n'est pas le sujet des lettres, mais on l'y retrouve tout de même; épistolaire et discours social sont perméables l'un à l'autre à l'égard de certains topoi, notamment la dichotomie ville/campagne. De plus, tout un discours sur la charité est présent à la fois dans le discours social des années trente et dans la correspondance de Saint-Denys Garneau, mais la modélisation de son inscription

y est singulière. Quelles sont alors les modalités de la représentation du sociogramme de la crise économique dans les lettres de Saint-Denys Garneau ? Telle est la question centrale qui nous intéressera.

## A) Spécificité de l'épistolaire garnélien

### 1) Le rapport destinataire/destinataire

Le rapport au destinataire est problématique dans la correspondance de Saint-Denys Garneau : cette écriture de l'intimité appelle un confident, par la nature même de l'échange épistolaire, mais l'interaction habituelle entre destinataire et destinataire s'articule de façon particulière chez lui. L'hypothèse que nous nous proposons de vérifier est la suivante : les *Lettres à ses amis* témoigneraient d'une circulation entre écriture épistolaire et écriture diaristique sous la plume du poète, ou plutôt d'une contamination de l'écriture épistolaire par l'écriture diaristique.

Pour quelles raisons peut-on qualifier la prose épistolaire de Saint-Denys Garneau de monologique<sup>118</sup> ? En quoi se rapproche-t-elle de l'écriture diaristique ? Afin de répondre à ces questions, il est préalablement nécessaire de définir brièvement la lettre. Benoît Melançon propose la définition suivante :

un écrit dont la visée est de l'ordre de la communication, mais d'une communication en perpétuel échange avec des formes diverses de

---

118. Au sujet de l'aspect monologique de la prose épistolaire de Saint-Denys Garneau, voir Éva Kushner, «Saint-Denys Garneau épistolier : monologue ou dialogue ?», dans Michel Biron et Benoît Melançon (dir.), *Lettres des années trente*, Ottawa, le Nordir, 1996, p. 125-139.

l'introspection. Dans la lettre, le discours sur soi est toujours lié à l'adresse à autrui. La destination n'est jamais simplement unilatérale, d'un destinataire à un destinataire, puis dans l'ordre inverse. Elle suppose une représentation de soi et de l'autre, et conséquemment la création de deux sujets textuels (au moins). Le contexte général de ces représentations et de cette création est celui d'une double absence (de l'autre pour soi, de soi pour l'autre)<sup>119</sup>.

Lorsque l'on applique cette définition aux lettres de Saint-Denys Garneau, on constate qu'elles n'y correspondent pas tout à fait à certains égards : tout d'abord, le «discours sur soi», abondant chez Garneau, n'est pas lié véritablement à une «adresse à autrui». Celle-ci est présente, par la nature même du geste épistolaire, mais elle est reléguée au second rang. C'est en ce sens que le discours des lettres peut être qualifié de discours monologique, ou encore de soliloque, celui-ci étant «le discours d'une personne qui, en compagnie, est seule à parler ou semble ne parler que pour elle<sup>120</sup>». Le terme «soliloque» convient parfaitement ici : l'aspect dialogique nécessairement impliqué dans l'échange épistolaire est altéré par Saint-Denys Garneau, qui trouve davantage dans la lettre un lieu d'expression de soi pour soi, à l'instar du journal intime, qu'un lieu de communication. Il «semble ne parler que pour lui», ce qui n'est évidemment pas le cas, l'épistolier prenant soin de mettre sa lettre à la poste.

Le schéma le plus fréquent des *Lettres à ses amis* est le suivant : l'auteur écrit quelques mots au sujet de l'activité épistolaire, soit pour dire qu'il a bien

---

119. Benoît Melançon, «Diderot épistolier : pour une poétique de la lettre familière au XVIII<sup>e</sup> siècle. Conclusions d'une thèse», dans Benoît Melançon et Pierre Popovic (dir.), *les Facultés des lettres. Recherches récentes sur l'épistolaire français et québécois*, Montréal, Université de Montréal, Département d'études françaises, Centre universitaire pour la sociopoétique de l'épistolaire et des correspondances, février 1993, p. 22.

120. Alain Rey (dir.), *Petit Robert. Dictionnaire de la langue française*, Paris, 1991, p. 1829.

reçu une lettre, ou pour se plaindre du manque d'assiduité de ses correspondants. S'informant quelquefois rapidement de l'état de son correspondant, Saint-Denys Garneau discourt ensuite longuement — parfois pendant sept ou huit pages — sur ses propres activités et lectures, dans une recherche intérieure qui donne l'impression d'ignorer le destinataire. Par exemple, dans une longue lettre à Robert Élie, il s'adresse à lui à la toute première phrase, et c'est seulement quatre pages plus loin qu'il écrit : «Je voudrais t'expliquer un peu ce que j'entrevois [...]» (LA, p. 225) Après ce seul «tu», Saint-Denys Garneau poursuit sa lettre, sans adresse directe à Élie. Les dernières lignes de ses lettres sont habituellement consacrées à son «interlocuteur», comme s'il se souvenait, après avoir terminé ses «rêveries» solitaires, qu'il devait mettre un terme à la communication : c'est à cet endroit dans la lettre que l'activité de communication est à l'œuvre le plus clairement. Dans une lettre adressée à Jean Le Moyne, on voit bien le fonctionnement général de la clôture de ses échanges épistolaires :

Voilà, mon cher Jean, ma besace vidée pour aujourd'hui. Vide-moi la tienne bientôt. J'attends avec impatience de te lire. Demande donc à Claude l'adresse d'André Laurendeau. Je la lui ai demandée il y a quelques jours et point de réponse. S'il n'a pas le temps de m'écrire, donne-la moi toi-même aussitôt que possible. J'ai une lettre qui attend de partir depuis trois semaines. Dis-lui aussi de m'écrire, le paresseux ! À bientôt te lire, et puis te voir. Cordialement, de St-Denys. (LA, p. 204)

Avant ce court passage, Saint-Denys Garneau a écrit environ neuf pages de considérations diverses sur l'amour, la possession et la solitude, sans interpellation de son destinataire : ces pages semblent tirées directement d'un journal intime. Au moment où il termine ce long monologue, il utilise

l'expression «voilà ma besace vidée», expression significative, sans établir de rapport entre Jean Le Moyne et les pages précédentes. Si la fin des lettres est le rare moment où la communication est à l'œuvre, il est révélateur de constater que les phrases y sont quelquefois elliptiques : «Pas reçu livres [Robert] // Je te demandais si tu as pris *Fleurs du Mal* (collection Pléiade) pour savoir où il est, n'en ai pas besoin. // Reste ici septembre. Irai peut-être Montréal, bazou si roulant encore, milieu d'octobre, puis reviendrai pour hiver.» (LA, p. 377) Il accorde visiblement peu d'importance à la clôture de ses lettres, réservant les détails pour le moment où il se sent fatigué — la fatigue étant fréquemment la raison pour laquelle il suspend la correspondance<sup>121</sup>.

Ainsi, hormis quelques adresses directes à son lecteur, et hormis la portée même du geste épistolaire dont nous parlerons ultérieurement, la prose épistolaire de Saint-Denys Garneau s'apparente au discours monologique du journal intime : que ce soit à propos de ses états d'âme ou de la température, tout se rapporte à lui-même<sup>122</sup>. Cependant, il faut mentionner qu'il est parfois conscient de ce que l'on pourrait qualifier d'«égoïsme épistolaire» lors de l'écriture de ses longues épîtres : il sent qu'il écrit pour lui-même, au risque d'être

121. Selon Joseph Bonenfant, «la fatigue et l'anéantissement physiques sont des *stratégies épistolaires courantes* : étant donné le caractère intime d'une information livrée à un seul destinataire, la lettre permet cette météorologie personnelle» («Saint-Denys Garneau : le corps épistolaire», dans Benoît Melançon et Pierre Popovic (dir.), *les Facultés des lettres. Recherches récentes sur l'épistolaire français et québécois*, op. cit., p. 187).

122. Une précision s'impose à propos de l'aspect monologique des lettres garnéliennes. Ce ne sont pas toutes les lettres qui présentent cette caractéristique. Une minorité d'entre elles, que l'on pourrait appeler «billets», correspondent à ce que l'on attend d'une lettre, c'est-à-dire qu'elles possèdent un net caractère dialogique : elles appellent une réponse précise. Saint-Denys Garneau écrit ces courtes lettres pour obtenir soit des disques ou des livres, ou bien pour demander que l'on vienne le chercher en voiture, etc. Ces lettres ne s'inscrivant pas vraiment dans l'hypothèse que j'ai énoncée précédemment, nous les laisserons de côté, ce qui ne pose pas vraiment de problèmes méthodologiques en raison de leurs rares occurrences.

ennuyeux pour son lecteur, mais c'est la seule façon pour lui d'écrire. Il s'en excuse fréquemment, comme en témoignent ces exemples : «Excuse-moi d'avoir si longtemps parlé de moi [...]» (LA, p. 229); «Mon pauvre Robert, ce que tu dois être ennuyé !» (LA, p. 429); ou encore : «Mais je parle beaucoup de moi : c'est détestable. Toi, comment va ton cœur ?» (LA, p. 37; après cette question, il revient immédiatement à ses propres préoccupations). Un dernier exemple est tout aussi éloquent quant à l'incapacité de Saint-Denys Garneau de s'empêcher d'écrire à propos de lui-même et pour lui-même, ce qu'il constate dans une lettre à Jean Le Moyne : «Je voulais parler de toi, faire un parallèle. Je n'ai parlé que de moi.» (LA, p. 217) — et il ne parlera pas pour autant de Jean Le Moyne à la suite de ce commentaire. Alain Buisine tient ces propos généraux sur la lettre :

les plus brillants épistoliers sont sans aucun doute ceux qui ne se soucient jamais de leurs destinataires. La lettre si hypocritement adressée à autrui se complaît avant tout dans le culte du *moi*. [...] Bien qu'adressée à l'autre, une lettre s'envoie d'abord à soi-même. [...] Conative qu'en apparence, la lettre a toujours pour destinataire de dernière instance son propre destinataire<sup>123</sup>.

Et il poursuit quelques pages plus loin :

De toute façon une lettre ne se destine jamais qu'à soi-même. Pas d'espace littéraire plus strictement narcissique que l'épistolaire où il s'agit avant tout de se faire plaisir, de s'expérimenter soi-même en passant par la médiation de l'autre (qui se demande si souvent pourquoi il a été choisi : vous savez bien, cette impression si fréquente de ne pas être le véritable destinataire d'une lettre [...])<sup>124</sup>.

---

123. Alain Buisine, *Proust et ses lettres*, Lille, Presses universitaires de Lille, 1983, p. 13.

124. *Ibid.*, p. 16.

Cette définition rejoint tout à fait la lettre garnélienne qui se destine en premier lieu à elle-même, occultant ainsi, en grande partie, la fonction conative.

De plus, dans le même esprit d'incommunicabilité, Saint-Denys Garneau ne répond pas aux lettres de ses correspondants, ou remet toujours à plus tard ce qu'il perçoit comme une corvée, préférant écrire à propos de ce dont il a envie plutôt que de s'astreindre à un dialogue épistolaire. Ainsi, il s'excuse fréquemment auprès de ses amis de ne pas répondre à leurs lettres. Il leur répond, bien sûr, mais indirectement, c'est-à-dire qu'il ne répond pas précisément aux sujets abordés dans les lettres reçues. Il préfère, en d'autres mots, choisir le sujet qui l'occupera au fil de sa correspondance. Cela explique que la compréhension des lettres par les lecteurs tiers ne soit pas empêchée malgré l'absence des lettres des correspondants : l'échange épistolaire étant plutôt monologique, l'intelligibilité du recueil n'en souffre pas, l'échange n'ayant pas vraiment lieu. À de nombreuses reprises, Saint-Denys Garneau reconnaît ne pas avoir répondu aux lettres reçues, prétextant le plus souvent la fatigue : «Je me réserve de répondre à ta lettre un autre jour. Aujourd'hui, je me sens trop fatigué [...]» (*LA*, p. 383); il écrit aussi à Jean Le Moyne : «Je suis déjà en retard pour répondre à tes lettres. Je ne le ferai pas encore ce soir [...]» (*LA*, p. 130); quatre jours plus tard, il lui écrit à nouveau en lui avouant qu'il lui «doit peut-être plus d'une lettre par le temps qui court» (*LA*, p. 131)<sup>125</sup>. Finalement, il ne semble

---

125. Vincent Kaufmann remarque à peu près le même procédé dans les lettres de Kafka : «Pour qu'il y ait parole, il suffirait à la limite d'une réponse, d'un échange. Mais, précisément, l'épistolaire kafkaïen est fait pour que cela n'arrive pas, pour éviter qu'il puisse y avoir des réponses : "Ce que je vous écris aujourd'hui n'est pas une réponse à votre lettre, la réponse ne sera peut-être que ma lettre de demain, peut-être même celle d'après-demain" (23 octobre 1912); "Mon Dieu, j'ai encore tant à te dire et à te répondre et une fois de plus il faut finir et avec cela il est déjà 3 heures. Le reste sera donc pour demain" (21 novembre 1912). Mais demain, il y aura déjà une nouvelle lettre, et pas plus de temps pour y répondre.»

répondre à aucune question de son correspondant, ni même reprendre un sujet abordé par celui-ci<sup>126</sup>. Une autre lettre à Jean Le Moyne illustre bien l'absence d'échange de la prose épistolaire garnélienne :

Je ne saurais te dire tout le plaisir que m'ont fait tes lettres. Elles contiennent des thèmes sur lesquels je voudrais pouvoir m'étendre. Mais je dois me refuser ce plaisir-là aussi, pour le moment, et aujourd'hui surtout. Je dois me refuser tout genre d'exaltation, toute fièvre intellectuelle, tout élan de création : cela prend toutes mes forces [...]. (LA, p. 87)

Cependant, tout en refusant de «s'étendre» sur un sujet abordé par son correspondant, il poursuit sa lettre pendant près de cinq pages ! Dans une lettre à Robert Élie, Saint-Denys Garneau lui avoue qu'il a «essayé de répondre à [sa] lettre dernièrement, mais échec. Au cas où cela continuerait, voici de l'écriture.» (LA, p. 427) En d'autres termes, il lui dit qu'il écrit ce qui l'intéresse, en souhaitant à tout hasard que cela puisse être une réponse acceptable.

Les *Lettres à ses amis* ont ceci de particulier qu'on n'y sent pas vraiment la communication et la réciprocité propres à l'activité épistolaire. Une phrase que Saint-Denys Garneau écrit à Suzanne Trépanier-Côté le souligne : «Je t'en ai écrit bien long. [...] Tout cela m'emplissait trop, j'en débordais. J'aurais peut-être bien pu trouver un autre confident à ces élucubrations<sup>127</sup>.» L'aléatoire du destinataire est ici avoué : l'épistolier aurait pu écrire exactement les mêmes propos à un

---

(*L'Équivoque épistolaire*, Paris, Éditions de Minuit, 1990, p. 76.) On croirait à s'y méprendre que ces phrases sont de Saint-Denys Garneau épistolier.

126. Kaufmann remarque encore ici un procédé similaire chez Kafka épistolier : «Fondamentalement, il écrit pour ne pas répondre, et pour ne pas recevoir de réponse [...]. Ce qui s'écrit, ce qui se lit doit être soustrait à l'échange : pas de réponses, pas de questions [...].» (*Ibid.*, p. 77)

127. Saint-Denys Garneau, «Lettres inédites de Saint-Denys Garneau à Suzanne Trépanier-Côté», dans Jacques Roy, *l'Autre Saint-Denys Garneau*, Québec, Éditions du Loup de Gouttière, 1992, p. 112.

autre correspondant, sans les modifier. L'expression «déborder» rejoint l'expression précédente utilisée par Saint-Denys Garneau, à savoir «vider sa besace» : l'écriture est pour lui un moyen d'expression visant à le soulager ou à le libérer de ses pensées sombres. Un deuxième exemple témoigne de l'interchangeabilité des correspondants. Dans une lettre adressée à Jean Le Moyne, Saint-Denys Garneau insère un extrait d'une lettre précédente adressée à un autre destinataire : «C'est pourquoi je joins à cette lettre un bout de lettre que j'avais copié parce que j'y disais des choses assez intéressantes.» (LA, p. 39) Un autre exemple, qui ne serait pas concluant s'il n'était répété à de nombreuses reprises, dans une lettre adressée cette fois à Claude Hurtubise, montre que les propos du destinataire ne sont pas toujours motivés par le destinataire, mais bien par lui-même : «J'ai écrit à Jean une étude sur Mozart que je voudrais que tu lises.» (LA, p. 240)

L'écriture engendrant la réflexion ou la spéculation, le but de Saint-Denys Garneau, qui aspire à une meilleure «connaissance intérieure», est déjà atteint lorsqu'il écrit une lettre : il n'a donc pas véritablement besoin de la réponse de son destinataire, ce qui rejoint nos remarques précédentes quant à la nature secondaire de la communication, de l'«adresse à autrui». Quelquefois, il semble même occulter la fonction du destinataire, en se répondant à lui-même : «je me souhaite de ta part tout le plaisir possible» (LA, p. 24); ou encore : «Tu objecteras que, d'après le même principe, je devrais te pardonner l'aspect de tes lettres, à quoi je répondrai par le même présent courrier qu'un autre devoir du chrétien est de ne pas encourager le vice [...].» (LA, p. 51) Dans une lettre à André Laurendeau, il avoue cependant avoir exagéré : «Arrivé ici, j'ai commencé à t'écrire, mais voici : dans ma lettre, je t'écrivais une aventure qui m'est arrivée. En commençant, je croyais que ce serait une courte anecdote. Mais cela a fini par être

une très longue histoire que je me suis racontée à moi-même; car je t'en dispense.» (LA, p. 66)

On ne saurait cependant généraliser la marginalisation du destinataire au point de passer complètement sous silence l'adaptation du destinataire garnélien à ses correspondants. En effet, même si ceux-ci sont effacés et jouent un rôle peu important dans le fonctionnement textuel des lettres de Saint-Denys Garneau, ce rôle est néanmoins différent selon chacun d'entre eux. Ou, plutôt, les formes du discours introspectif de l'épistolier varient selon le destinataire du moment : le discours épistolaire garnélien demeure centré sur le *moi* du destinataire, mais il emprunte diverses formes selon son confident. Nous ne décrivons pas ces variations en détail, car elles ne nous paraissent pas déterminantes, mais nous pouvons tout au moins faire quelques remarques à ce sujet. Si l'on se fie à la fréquence des lettres ainsi qu'à leur longueur, Jean Le Moyne serait le destinataire premier de Saint-Denys Garneau. Robert Élie serait aussi un confident privilégié de l'épistolier, qui lui confie ses plus profonds états d'âme. Gilles Marcotte écrit :

Je me souviens de Laurendeau, me disant à propos de Saint-Denys Garneau : «Le Saint-Denys Garneau que j'ai connu n'est pas du tout celui de Jean Le Moyne, de Robert Élie, de Claude Hurtubise. Il me faisait l'effet d'un jeune païen qui avait des ivresses cosmiques, qui avait un contact très profond avec la nature.» Mais André Laurendeau n'a pas connu le Saint-Denys Garneau d'après, celui qui était la proie d'angoisses assez effrayantes. Les lettres du jeune poète à André Laurendeau ont un caractère très particulier, un

caractère affectif d'une intensité étonnante, que les lettres aux autres amis n'ont pas. C'est presque le ton d'une amitié particulière<sup>128</sup>.

Les confidents attirés de Garneau épistolier à partir de 1937, lorsqu'il sera «la proie d'angoisses assez effrayantes», sont Jean Le Moyne et Robert Élie. Claude Hurtubise, quant à lui, reçoit des lettres plus «superficielles», dont le sujet est le plus souvent telle ou telle lecture du destinataire. Nous ne donnerons qu'un seul exemple, éloquent, de l'adaptation de Saint-Denys Garneau épistolier à ses destinataires. Décrivant à Claude Hurtubise son désastreux voyage sur la mer, vers l'Europe, il écrit à la fin de sa lettre : «Ne raconte cette histoire à personne, car je vais l'écrire moi-même de ma propre main à chacun, n'ayant absolument rien d'autre à dire.» (LA, p. 275) Est-ce la raison véritable, ou l'épistolier ne préfère-t-il pas raconter l'histoire différemment à chacun de ses correspondants ? C'est plutôt cela, car on remarque que le même récit, cette fois adressé à Robert Élie, adopte un ton beaucoup plus dramatique, trahissant l'angoisse de l'épistolier. Michel Biron remarque aussi les divergences des lettres adressées par Garneau : «Par la lettre circulaire, Garneau établit sur un mode plaisant "l'inséparabilité" de la trinité des destinataires, lui qui pourtant écrit des lettres fort différentes à chacun d'entre eux<sup>129</sup>.»

Le discours de Saint-Denys Garneau est introspectif, centré sur le *moi* du destinataire, et ses destinataires sont marginalisés, car ils ne deviennent que rarement sujets textuels de sa prose épistolaire. Pourtant, on ne saurait nier que la présence de destinataires est significative : elle se fait d'ailleurs sentir par l'adaptation au destinataire du moment où l'épistolier écrit sa lettre. Cette

---

128. Pierre Popovic, *Entretiens avec Gilles Marcotte. De la littérature avant toute chose*, Montréal, Liber, 1996, p. 37.

129. Michel Biron, «Configurations épistolaires et champ littéraire : les cas d'Alfred DesRochers et de Saint-Denys Garneau», dans Michel Biron et Benoît Melançon (dir.), *Lettres des années trente*, Ottawa, le Nordir, 1996, p. 116.

remarque, complémentaire à celle sur la portée pragmatique du geste épistolaire — Saint-Denys Garneau envoie ses lettres —, vient donc nuancer nos propos et montre que l'autarcie de la prose épistolaire garnélienne n'est que relative.

## 2) Écriture épistolaire et écriture diaristique

Nous avons fait ressortir, à l'aide des exemples précédents, que l'«adresse à autrui», qui est généralement essentielle à l'activité épistolaire, est problématique dans les *Lettres à ses amis*, car elle est reléguée au second rang, le premier étant l'épanchement de l'intériorité. Cela rejoint notre hypothèse de départ, à savoir que l'écriture diaristique contamine l'écriture épistolaire. Saint-Denys Garneau compare lui-même sa correspondance à un journal intime à quelques reprises : «Je te résumerai donc ici mon journal du bord (du bord du néant)» (*LA*, p. 364); ou encore :

C'est ainsi que, n'étant pas romantique, je ne me leurre pas comme toi avec l'inutilité de la correspondance. N'y cherchant pas à être penseur d'occasion, mais l'occasion de penser, je n'y affecte aucune pudeur de moi-même, mais la construis un peu comme un journal; ce qui encore une fois ne prouve pas son inutilité. (*LA*, p. 46)

Dans une lettre à Françoise Charest, il écrit : «ce que je vous écris est presque un journal; c'est le seul que je fais de ce temps-ci» (*O*, p. 823) et il demande à ses parents dans une lettre de 1932 : «Voulez-vous garder ces lettres; c'est à peu près mon journal, et j'aimerais peut-être les relire à mon retour.» (*O*, p. 783) Si l'on s'interroge sur la nature particulière de la lettre chez Saint-Denys Garneau, on s'apercevra donc que la visée première de la correspondance est sensiblement la même que celle de son journal, à savoir permettre une meilleure connaissance de

lui-même grâce à un lieu d'expression de son *moi*. Au tout début de son journal, il affirme écrire afin «de faire le point tous les jours, de constater [son] état spirituel surtout [...]»<sup>130</sup>. Dans une lettre à Robert Élie, il explique de même sa propension à ne parler que de lui :

Excuse-moi d'avoir si longtemps parlé de moi. On ne parle pas de ce qui est trop évident. Ce qui est évident transparaît à propos d'autre chose. Moi, je ne suis pas évident à moi-même; alors, j'en parle ! J'espère que je suis à la veille de ne plus en parler. (LA, p. 229)

À mots couverts, il explique qu'il parle de lui-même avec l'espoir d'en arriver à une meilleure compréhension de soi<sup>131</sup>. On remarque que l'une et l'autre activité d'écriture, en l'occurrence le journal et la correspondance, relèvent d'une tentative similaire de mieux se connaître.

L'étude du *moi* est une caractéristique essentielle du genre diaristique, selon Alain Girard :

Enfin, et c'est là le dernier trait, sans doute le plus important [...] : l'accent est mis par l'auteur sur sa propre personne. [...] Autrement dit, l'intériorité y est dominante, ou pour employer la distinction formulée par Jung, la part de l'introversion l'emporte dans le caractère ou l'esprit du rédacteur sur la part de l'extraversion<sup>132</sup>.

Girard attribue même une fonction «psychothérapeutique» au journal intime<sup>133</sup> ! Avec une approche plus «formelle», Béatrice Didier relève aussi l'importance de la recherche du *moi* dans le discours du diariste :

---

130. Saint-Denys Garneau, *Journal*, Montréal, Beauchemin, 1954, p. 43.

131. On peut aussi interpréter ce passage comme une annonce du silence épistolaire à venir, que nous aborderons plus loin.

132. Alain Girard, *le Journal intime*, Paris, Presses universitaires de France, 1963, p. 4.

133. *Ibid.*, p. 527.

La fin du journal et sa raison d'être à la fois, son aboutissement et son hypothèse de départ, c'est la création ou le déploiement de cette entité que les écrivains, suivant leurs convictions philosophiques appellent «moi» ou «âme», et qui, en tout cas est «intérieure»<sup>134</sup>.

Jean-Louis Major, dans un article intitulé «Saint-Denys Garneau ou l'écriture comme projet de soi», souligne que «le but avoué du journal est bien, pour Saint-Denys Garneau, de se “mieux connaître et ainsi de [s]e perfectionner dans l'ordre moral et intellectuel”, de l'aider aussi à “constater [s]on évolution”<sup>135</sup>». Le seul moyen pour Saint-Denys Garneau d'en arriver à une meilleure connaissance de lui-même est l'écriture, comme il le dit dans une lettre adressée à André Laurendeau : «J'ai vu cela en t'écrivant; je ne puis penser qu'en écrivant.» (LA, p. 17) À Robert Élie, il écrit : «J'ai peur de t'ennuyer, travaillant sur un squelette, mais je continue quand même.» (LA, p. 225) Il doit poursuivre sa recherche intérieure malgré l'ennui que cela risque de provoquer chez son destinataire. Le journal et la correspondance sont deux lieux qui lui permettent de réfléchir, la réflexion et la spéculation n'étant pour lui possibles que dans et par l'écriture.

L'écriture épistolaire et l'écriture diaristique sont véritablement entremêlées dans l'œuvre de Saint-Denys Garneau, l'une engendrant l'autre et réciproquement<sup>136</sup>. Dans son journal, on retrouve une quinzaine de lettres qu'il a

---

134. Béatrice Didier, *le Journal intime*, Paris, Presses universitaires de France, 1976, p. 124.

135. Jean-Louis Major, «Saint-Denys Garneau ou l'écriture comme projet de soi», *Voix et images*, 20, 1, automne 1994, p. 18.

136. Sur les liens qu'entretiennent la lettre et le journal intime, voir Daphni Baudouin, «Le *Journal* de Catherine Pozzi (1913-1934) : lieu de jonction/disjonction entre discours diaristique et discours épistolaire», dans Benoît Melançon et Pierre Popovic (dir.), *les Femmes de lettres. Écriture féminine ou spécificité générique ?*, Montréal, Centre universitaire de lecture sociopoétique de l'épistolaire et des correspondances (CULSEC), 1994, p. 87-102. Soulignons que le point de départ de l'auteure est l'inverse du nôtre : elle s'interroge sur le dialogisme dans le journal intime, tandis que nous étudions le monologisme dans la correspondance.

transcrites; de plus, à plusieurs reprises dans les *Lettres à ses amis*, il demande à son correspondant de conserver son écrit, car il souhaite l'inscrire dans son journal, ce qui est révélateur de la proximité que revêtent pour lui ces deux formes d'écriture intime. Ainsi, dans une lettre à Robert Élie, il écrit en post-scriptum : «P.S. Voudrais-tu conserver cette lettre; il est des parties que je voudrais copier» (LA, p. 230) — nous pouvons présumer qu'il désire la recopier dans ses «cahiers», comme il appelle son journal intime<sup>137</sup>. On retrouve fréquemment de telles allusions au journal dans les lettres, comme dans celle-ci adressée à Jean Le Moyne : «P.S. Garde cette lettre, s.v.p. Elle contient des choses assez justes qui veulent entrer dans mon journal.» (LA, p. 341) Il transcrit même une page extraite de son journal dans une lettre à Jean Le Moyne, extrait datant de l'hiver 1938 : «Cette page de journal te montre assez l'état par où j'ai passé [...]» (LA, p. 368-370) La transcription de lettres au sein du journal peut être perçue comme une réappropriation de la part de l'auteur de ses propres paroles : en les écrivant dans son «cahier», Saint-Denys Garneau devient ainsi le destinataire de ses propres lettres, ce qui est certainement révélateur quant à la destination de sa prose épistolaire<sup>138</sup>.

---

137. L'insertion de lettres dans le journal intime est un procédé fréquent chez les diaristes. Béatrice Didier cite en exemple les journaux de Delacroix et de Michelet. Elle écrit : «À mi-chemin entre la lettre et le journal, ces textes peuvent être considérés soit comme des fragments de journal destinés à des amis, soit comme des lettres purement et simplement intégrées dans le journal», *op. cit.*, p. 155. En effet, le statut de ces écrits, chez Saint-Denys Garneau, est ambigu : écriture épistolaire, diaristique, hybride ?

138. Daphni Baudouin remarque la même chose à propos du journal de Catherine Pozzi : celle-ci y transcrit certaines lettres qu'elle adresse à Paul Valéry. Selon Baudouin, «la visée pragmatique de la lettre recopiée n'est plus la même que celle de la lettre envoyée, mais elle ne s'identifie pas non plus à celle du discours diaristique. La lettre est réécrite pour soi, dans un contexte textuel où elle trouve sa signification et sa portée. [...] copier la lettre dans le *Journal* constitue une réappropriation de l'acte — et de la lettre — et un moyen d'assurer sa réussite» (Daphni Baudouin, *loc. cit.*, p. 95).

Ces deux pratiques de l'écriture de l'intériorité que sont le journal et l'épistolaire sont donc étroitement liées dans la prose épistolaire garnélienne. Dans le journal, on trouve une liste de ses correspondants, ce qui contribue à l'enchâssement des deux pratiques. Il est également frappant, lorsque l'on compare le journal et la correspondance, de constater à quel point les thèmes abordés dans l'un et dans l'autre se rejoignent, notamment les propos sur diverses formes artistiques, l'émerveillement envers la nature et surtout — tel est le but avoué des deux pratiques — une analyse des «états d'âme» du poète. La forme de l'écriture y est aussi similaire : Garneau écrit à Jean Le Moyne : «Excuse le décousu de cette lettre» (LA, p. 114), et l'une des caractéristiques de l'écriture diaristique est précisément cette apparence de «décousu»<sup>139</sup>. Jean-Louis Major décrit fort justement l'œuvre de Saint-Denys Garneau et les liens entre ses diverses formes d'écriture :

À travers des genres divers, poésie, journal, correspondance, Saint-Denys Garneau s'adonne à une quête unique, celle de l'être-moi. Sa poésie s'écrit comme un journal intime; son journal intime, comme une esquisse de poèmes ou d'essais; ses lettres comme des appels à soi. L'intimité n'est pas une matière; c'est d'abord un ton, une attitude : à l'égard de soi, des autres, de la réalité, de l'écriture<sup>140</sup>.

Au cœur de son activité épistolaire se trouve un profond désir de compréhension de l'être humain au niveau spirituel, intérieur : «J'arrive à croire excessivement peut-être qu'il n'y a pas d'autre vie que l'intérieure, l'être et la connaître.» (LA, p. 198) C'est par l'écriture, diaristique et épistolaire, qu'il parviendra à ce but ultime de connaissance de lui-même et des autres. La réflexion est pour lui plus

---

139. «À priori ce genre [diaristique] se définirait par une absence totale de structure. Pas de "logique du récit", comparable à celle qui existe dans le conte ou dans le roman» (Béatrice Didier, *op. cit.*, p. 140).

140. Jean-Louis Major, *loc. cit.*, p. 25.

fructueuse que toute action concrète, comme il le dit fréquemment en opposant le «pratique» au «spéculatif» : «Je suis foncièrement peu pratique [...] Dans le domaine spéculatif, j'ai du talent.» (LA, p. 94) C'est ainsi que Saint-Denys Garneau se retire graduellement dans un univers intérieur qui ne concède pratiquement plus de place au monde qui l'entoure. Même le lieu par excellence pour lui d'ouverture au monde, l'art, devient sans intérêt, comme il l'affirme à Jean Le Moyne : «Musique, poésie, etc., cela ne pèse pas un cheveu parmi ce qui augmente mon être, l'élève, l'affecte positivement. En soi, cela n'a pas de prise réelle sur ma réalité.» (O, p. 991) Sa «réalité» est de plus en plus spirituelle, ayant de moins en moins de contacts avec la réalité extérieure. Un second extrait de cette même lettre témoigne également de son graduel repli sur lui-même :

J'avais des notions «spéculatives» sur la réalité, sur les problèmes que pose la composition des réalités. Des connaissances, mais quoi de concret, de vital [...]. J'ai maintenant au moins une certitude [...]. Elle est négative, mais constitue du moins un fait concret contre quoi toutes théories et spéculations ne peuvent rien : que le domaine magique de la poésie m'est étranger, situé au-delà de mes capacités. (O, p. 991)

Les réflexions spéculatives qui habitaient ses pensées lui sont désormais étrangères, inutiles; il n'espère plus communiquer avec le monde extérieur par le biais de l'activité artistique, qui constituait jusque-là le lieu essentiel d'échanges avec autrui. Toujours en 1938, il déclare à Jean Le Moyne : «Je lis un peu, sans goût. Les choses de l'art, de la poésie, de la pensée, je sens de plus en plus que cela ne me regarde pas, que je n'y entends goutte qu'en me forçant stérilement, comme en forçant une plante on l'épuise.» (LA, p. 390) Un dernier extrait de cette lettre au ton désespéré est éloquent quant à son incapacité à s'ouvrir au monde extérieur : «Et c'est que sortir de moi, submergé comme j'y suis, c'est une affaire

longue et lente, à travers l'inertie de l'impuissance.» (LA, p. 390) «Sortir» de lui-même afin de rejoindre les autres devient impossible pour Saint-Denys Garneau. La dichotomie dedans/dehors inscrite dans ses lettres rejoint encore ici le travail propre au journal intime selon Béatrice Didier :

S'il est un mouvement constant chez le diariste, c'est celui qui va d'un dehors à un dedans. Le dehors, c'est l'univers entier : les autres, la vie active ou sociale, le métier, l'événement historique, les divertissements. Le dedans, c'est cette bienheureuse intériorité que le journal permet de découvrir, de développer — ou de créer, diront les sceptiques. [...] On notera ces relents de plotinisme qui transforment la dialectique du dedans et du dehors, en une dialectique de l'un et du pluriel, et finalement du bien et du mal<sup>141</sup>.

On ne saurait qualifier de «bienheureuse» l'intériorité de Garneau épistolier, mais la dichotomie dedans/dehors est bien présente dans ses lettres, le «dehors» représentant le «mal», selon l'opposition binaire de Didier.

Tous les exemples énumérés précédemment nous permettent de mettre en relief la nature monologique de la prose épistolaire de Saint-Denys Garneau, nature que constate également Jean-Louis Major : «sa correspondance n'a rien d'une pratique de l'intimité à deux [...] Ses lettres relèvent moins du dialogue que d'une pratique de l'écriture monologique [...]»<sup>142</sup>. Si l'on reprend la définition de la lettre proposée par Benoît Melançon, on s'aperçoit qu'une seconde particularité de la lettre est problématique chez Garneau — la première, rappelons-le, étant l'«adresse à autrui» : «Elle [la lettre] suppose une représentation de soi et de l'autre, et conséquemment la création de deux sujets textuels [...]»<sup>143</sup>. Dans les *Lettres à ses amis*, on assiste à la création de ces deux

141. Béatrice Didier, *op. cit.*, p. 87.

142. Jean-Louis Major, *loc. cit.*, p. 19.

143. Benoît Melançon, *loc. cit.*, p. 22.

«sujets textuels», mais le second, le destinataire, est réduit au silence. Il n'est «sujet textuel» que par la fonction que lui assigne l'auteur des lettres, soit recevoir la correspondance. L'épistolier ne représente pas l'Autre, ou ne le met pas en scène : il est bien rare que Garneau s'intéresse véritablement à son destinataire, dont la personnalité ou même les actions ne sont jamais (ou presque) décrites. Très souvent, le narrataire est évoqué seulement pour donner un point de départ à la réflexion du destinataire. Dans une lettre adressée à Robert Élie (LA, p. 223), on s'aperçoit qu'il s'adresse quelquefois à son destinataire, mais jamais Élie ne devient lui-même le sujet de la lettre : cela se vérifie dans pratiquement l'ensemble de la correspondance. Ailleurs, les malheurs de Jean Le Moyne sont évoqués, mais si rapidement que l'on ne peut parler de véritable «sujet textuel<sup>144</sup>» représenté : cela ne peut s'appliquer qu'à Saint-Denys Garneau lui-même, dont la «mise en scène du *moi*<sup>145</sup>», selon l'expression de Bernard Beugnot, occupe tout l'espace de la correspondance. Nous pouvons ainsi conclure que la part du *moi*, dans la prose épistolaire garnélienne, est immense et évacue la part de l'autre en tant que destinataire. Soulignons que cet effacement ou cette oblitération du destinataire dans la correspondance se remarque fréquemment, selon Martine Reid :

Le «j'écris plus pour moi que pour vous», timidement énoncé par la Religieuse portugaise, semble désormais triompher. «Les destinataires sont morts», écrit l'auteur de *La carte postale* [...]. «Le (sic) lettre», écrit de même Alain Buisine à propos cette fois de la

---

144. C'est notamment le cas lors de la mort du père de Jean Le Moyne : Saint-Denys Garneau offre ses condoléances et décrit immédiatement son expérience personnelle de la souffrance et de la douleur, pendant près de trois pages, sans mentionner à nouveau la perte de son ami. (LA, p. 173)

145. Bernard Beugnot, «De l'invention épistolaire : à la manière de soi», dans Mireille Bossis et Charles A. Porter (dir.), *l'Épistolarité à travers les siècles. Geste de communication et/ou d'écriture*, Stuttgart, Franz Steiner Verlag, 1990, p. 34.

correspondance de Proust, «si hypocritement adressée à autrui se complaît avant tout dans le culte du moi. Rien de plus fortement subjectif, de plus insidieusement complaisant même que l'épistolaire où l'autre est mon miroir : je ne lui écris que pour mieux me lire, mieux m'identifier à moi-même». Et de conclure : «Bien qu'adressée à l'autre, une lettre s'envoie d'abord à soi-même<sup>146</sup>».

La marginalisation du destinataire est l'un des signes les plus révélateurs quant à la contamination du discours épistolaire par le discours diaristique chez Saint-Denys Garneau. Tous seront d'accord : la différence essentielle entre le journal intime et la lettre est la présence d'autrui, d'un destinataire autre que le signataire, à qui est adressée la lettre<sup>147</sup>, différence que l'on ne saurait nier. Or, même si ce destinataire est présent chez Garneau épistolier, son rôle est secondaire, effacé. Cela nous permet de dire que la prose épistolaire garnélienne se rapproche du discours diaristique, sans toutefois s'assimiler complètement à lui en raison de la présence de destinataires.

### 3) Le repli épistolaire

Le caractère monologique de la prose épistolaire de Saint-Denys Garneau s'accentue de plus en plus avec les années, pour atteindre son apogée vers 1937,

---

146. Martine Reid, «Écriture intime et destinataire», dans Mireille Bossis et Charles Porter (dir.), *op. cit.*, p. 24.

147. «Mais, encore que datées et écrites sous l'effet d'une impulsion momentanée, comme un fragment de journal, les lettres s'adressent à quelqu'un, à une personne définie, présente à l'esprit de l'auteur, et il y a là une ligne de partage rigoureux.» (Alain Girard, *op. cit.*, p. 20.)

après son désastreux voyage en Europe<sup>148</sup>. Le nombre de ses correspondants diminue de façon probante : il fait mention en 1930 d'une vingtaine de correspondants réguliers et, en 1934, de huit ou neuf, tandis qu'à partir d'environ 1936-1937 il n'écrit plus qu'à des gens vraiment proches de lui, soit trois ou quatre personnes. Comme nous le savons, il devient de plus en plus solitaire, ses visites à Montréal se faisant très rares à partir de 1939 : les lettres sont de plus en plus son seul moyen de communication. Selon Benoît Melançon,

aucune réflexion sur la lettre ne peut faire l'économie d'un truisme qui, pour en être un, n'est pas moins porteur d'une vérité fondatrice : toute lettre naît d'une absence, dont l'éloignement physique prolongé est la manifestation la plus évidente, sans pour autant en être la seule<sup>149</sup>.

De fait, Saint-Denys Garneau écrit parce qu'il est physiquement loin de ses amis, mais aussi et surtout parce que c'est désormais son moyen de communication privilégié, lui permettant de rester à l'écart de la société, comme il le désire, tout en gardant contact avec un groupe restreint de personnes. Le paradoxe de la présence/absence<sup>150</sup>, qui est au cœur du genre épistolaire, se retrouve ainsi dans la correspondance garnélienne.

---

148. Au sujet du voyage en Europe de Saint-Denys Garneau, voir Jean Larose, «Vers le mauvais pauvre», *l'Amour du pauvre*, Montréal, Boréal, 1991, p. 203-247.

149. Benoît Melançon, *Diderot épistolier. Contribution à une poétique de la lettre familière au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Montréal, Fides, 1996, p. 59.

150. À ce sujet, voir les travaux de Janet Gurkin Altman, plus particulièrement *Epistolarity. Approaches to a Form*, Columbus, Ohio State University Press, 1982, ainsi que Benoît Melançon, «L'absence, le silence et la mort», *op. cit.*, p. 59-76. Voir aussi Patrizia Violi, «Présence et absence. Stratégies d'énonciation dans la lettre», dans *la Lettre. Approches sémiotiques. Les Actes du VI<sup>e</sup> colloque interdisciplinaire. En collaboration avec l'Association suisse de sémiotique (ASS)*, Fribourg, Éditions universitaires, 1988, p. 34.

L'écriture est utilisée pour briser la solitude, mais, simultanément, la lettre amplifie l'absence, car les deux «interlocuteurs» sont séparés par cette même lettre. Bernard Beugnot décrit ainsi ce paradoxe :

La lettre dit à la fois la béance d'une relation interrompue et le besoin de l'autre; mais elle demeure discours solitaire et sa forme est la déception de ce qui la fait accéder à l'être, l'attente d'une présence, puisque dans l'instant éphémère de sa composition et de sa lecture, elle abolit et concrétise la séparation<sup>151</sup>.

Saint-Denys Garneau a bien conscience de ce paradoxe lorsqu'il déclare à Jean Le Moyne que «l'absence commence à être [son] état normal, par incapacité du moindre contact avec la réalité et avec les êtres.» (LA, p. 271) Mais l'écriture des lettres n'est-elle pas pour lui une forme de contact avec les autres, malgré le relatif échec de ce contact dû au monologisme de sa prose épistolaire ? Cette tentative de contrer l'absence par voie épistolaire nuance nos propos quant à l'absence de communication de Garneau épistolier : il essaie, par lettres, de combler l'absence, mais il échoue le plus souvent<sup>152</sup>. À la fin de l'année 1937, il écrit à Robert Élie ces paroles annonciatrices de son abandon de l'écriture : «Enfin voici la dernière chose que j'écrirai de longtemps et cela me soulage. Je n'aime plus écrire.» (LA, p. 328) Malgré cela, il continuera pendant près de deux ans à écrire de longues lettres à ses amis. On s'aperçoit que l'écriture épistolaire, pour Saint-Denys Garneau, est le lieu d'une tentative pour briser une solitude qui lui est parfois pénible, comme il le dit à André Laurendeau : «Excuse-moi de choisir

---

151. Bernard Beugnot, «Style ou styles épistolaires ?», *Revue d'histoire littéraire de la France*, 78, 6, novembre-décembre 1978, p. 949, cité dans Benoît Melançon, *op. cit.*, p. 60.

152. À cet égard, nous sommes d'accord avec Éva Kushner lorsqu'elle écrit : «Ce qui frappe dans les lettres de Saint-Denys Garneau, c'est son effort tentaculaire pour surmonter la monologicité. La lettre est l'instrument de cet effort. Même si celui-ci échoue, le fait qu'il ait été tenté est en soi significatif» (*Loc. cit.*, p. 138).

tes oreilles. Un événement a eu lieu dans ma vie, qui me pèse et que je veux te confier : on raconte une histoire et l'on est allégé de son sens. C'est parfois un peu lourd d'être tout à fait isolé et inactif.» (LA, p. 35) Cependant, malgré cette volonté de sentir la présence de l'Autre, il ressent un vif besoin de vivre à l'écart du monde extérieur : «J'ai maintenant beaucoup de difficulté à n'être pas tout à fait seul. Même en donnant je ne communique plus avec les autres; il semble que rien de moi ne passe avec le don.» (LA, p. 166) La correspondance peut ainsi devenir pour lui le lieu de résolution du conflit entre solitude et présence des autres : il désire communiquer, mais, en écrivant ses lettres comme de longs «appels à soi», pour reprendre l'expression de Jean-Louis Major, Saint-Denys Garneau reste à l'écart dans sa tentative de communication. Et il est parfaitement conscient de l'échec de cette tentative. Il écrit à sa sœur : «Pourquoi t'écrire cela ? Je ne t'écris pas : je m'écris à moi-même ce que je t'écrirais.» (O, p. 1024) La phrase pourrait se terminer ainsi : «ce que je t'écrirais si j'étais vraiment capable de communiquer». La part du *moi* envahit presque tout l'espace de sa correspondance, mais la part de l'autre en tant que destinataire, si minime soit-elle, permet à l'épistolier de garder une forme de contact avec les êtres humains. C'est en ce sens que le paradoxe présence/absence est à l'œuvre dans sa prose épistolaire.

Dans cette première partie de notre étude de la correspondance de Saint-Denys Garneau, préliminaire à la lecture sociale qui suivra, nous avons mis en lumière le fait que le destinataire premier des lettres y est négligé au profit d'un discours introspectif sur le *moi* du poète. Les relations entre destinataire et destinataire sont problématiques, car on ne sent pas vraiment dans la correspondance le mouvement de réciprocité propre à l'échange épistolaire : c'est dans cette perspective que s'explique la contamination entre écriture épistolaire et écriture diaristique sous la plume de Saint-Denys Garneau. Cependant, nous

ne saurions conclure à une autarcie absolue de sa prose épistolaire. Il ne faut pas négliger le geste épistolaire lui-même, qui, contrairement à celui du journal intime, implique d'entrée de jeu un destinataire qui n'est pas le scripteur et qui sera dépositaire de ces pages, malgré son rôle très secondaire dans le processus de leur écriture, étant presque confiné au silence. L'effet pragmatique de cette désignation d'un lecteur attiré n'est donc pas à négliger, car il distingue l'écriture épistolaire de l'écriture diaristique, mais il n'altère pas l'hypothèse selon laquelle «l'adresse à autrui» n'est que secondaire dans les lettres de Saint-Denys Garneau, le destinataire étant marginalisé au profit d'un discours introspectif relevant plus du monologue que du dialogue. En outre, la présence de l'Autre dans sa prose épistolaire s'atténue de plus en plus au fil des ans, pour atteindre ultimement une totale absence de communication, lorsque Saint-Denys Garneau écrit à Robert Élie un court message composé de ces seuls mots, qui seront ses derniers : «Ne venez pas me voir.» (LA, p. 489)<sup>153</sup> La rupture définitive entre le poète et la société se fera par voie épistolaire, et il s'ensuivra un silence définitif : «L'absence étant métonymie de la mort, le silence épistolaire est la forme redoublée de cette métonymie», selon Benoît Melançon<sup>154</sup>. La «mort

---

153. À cet égard, la correspondance de l'épistolier rejoint sa poésie, au sujet de laquelle Jacques Brault écrit : «Toute la poésie de Saint-Denys Garneau [...] semble converger vers une fin ultime : se taire.» (dans «Saint-Denys Garneau réduit au silence», *Archives des lettres canadiennes*, Montréal, Fides, 1969, tome IV, p. 330.)

154. Benoît Melançon, *op. cit.*, p. 72. Alain Buisine affirme pour sa part que «toute correspondance est peut-être thanatographique en son principe même. [...] Correspondre, c'est faire exister la distance et la séparation, c'est faire le mort et donner la mort; c'est déjà transformer la communication des vivants en un dialogue des morts. Il n'existe donc pas de correspondance qui ne soit plus ou moins *thanatographique* en son dispositif même comme le révèlent douloureusement certains cas-limites de l'épistolaire : dès lors que le courrier représente pour un sujet (physiquement ou psychologiquement isolé) le seul rapport possible avec autrui» (*Proust et ses lettres*, Lille, Presses universitaires de Lille, 1983, p. 86-87). Les lettres de Saint-Denys Garneau, à cet égard, s'approcheraient

épistolaire» annoncée par le poète sera suivie de peu par sa véritable mort, deux mois plus tard.

## **B) Lecture sociale : la représentation de la Crise**

Proposer une lecture sociale de la correspondance de Saint-Denys Garneau n'est pas, à première vue, facile. Ce discours introspectif, dirigé vers la recherche d'une meilleure compréhension du *moi*, laisse-t-il place à une réflexion sur la société qui l'entoure et à la rumeur du discours social environnant ? La longue mais indispensable démonstration précédente sur le fonctionnement textuel de la correspondance garnélienne nous a fourni une série de paramètres afin de mener à bien une lecture sociocritique. Nous comprenons désormais mieux les raisons pour lesquelles les commentaires et réflexions de Saint-Denys Garneau sur la société se font si rares : cela n'entre pas dans ce qu'il s'est fixé comme objectif, et qu'il entend réaliser dans et par l'écriture sous toutes ses formes — poétique, diaristique et épistolaire —, à savoir la quête de son intériorité. Ainsi, il n'est pas surprenant que les topoï du discours social des années trente ne se retrouvent pas immédiatement dans les lettres de l'épistolier comme autant de sujets textuels. Mais cela signifie-t-il pour autant que la correspondance de Saint-Denys Garneau soit entièrement sourde à la rumeur sociale, exempte de toute trace de ce discours social ? Non : nous croyons plutôt que le discours de l'intériorité à l'œuvre dans ses textes épistolaires est perméable à certains aspects du discours social, en plus d'être lui-même un élément constitutif de ce discours.

---

peut-être de ce que Buisine appelle un «cas-limite de l'épistolaire» : la voie épistolaire devient sa seule forme de communication possible et la mort «annoncée» est un sujet fréquent des *Lettres à ses amis*.

Saint-Denys Garneau répète inlassablement dans sa prose épistolaire son incapacité à participer à la vie sociale, tant sur le plan du travail que de la fréquentation des autres. L'épistolier prétend même être sourd<sup>155</sup> et aveugle face aux événements sociaux qui l'entourent : «J'entends parler de tes activités très vaguement comme j'entends parler de ce qui se passe dans le monde; non pas tant parce qu'on en parle vaguement, mais parce que j'entends vaguement.» (*O*, p. 926); «Je puis bien me tromper car il m'arrive souvent d'être aveugle.» (*LA*, p. 395); «Et probablement que je n'y vois rien du tout, en tout cas le peu que j'y vois n'a aucun intérêt, ma compréhension étant molle, vague, indécise.» (*LA*, p. 338) Ce recours au regard voilé et à l'obscurité revient fréquemment sous sa plume pour expliquer son peu d'intérêt à l'égard de certaines choses : «Voilà à peu près toutes les nouvelles, tout ce que j'en vois, au moins; car la dépression nerveuse que je fais en ce moment m'empêche de bien voir.» (*LA*, p. 257); «Il ne me reste qu'à chercher Dieu malgré tout, je le sais, dans mon obscurité.» (*LA*, p. 227) De même, il affirme que le monde est difficile à percevoir, qu'il est «d'une épaisseur, d'une profondeur incommensurable», comme s'il était pour lui inatteignable : «Il me semble que je ne fais que commencer à voir.» (*LA*, p. 221) La rareté de ses références aux problèmes sociaux de son époque s'explique ainsi par la primauté de sa vie spirituelle et intérieure — «Ma vie intérieure et ma vie spirituelle sont trop denses pour laisser place à l'ennui» (*LA*, p. 101) — sur une réelle conscience sociale. «Tu aimes l'action; moi, je suis un plus contemplatif, pour employer un joli grand mot» (*LA*, p. 86), écrit-il à André Laurendeau. Comme en témoignent ces divers extraits, Saint-Denys Garneau ne se cache pas du peu d'intérêt que présente pour lui la sphère publique. Il n'est donc pas surprenant que le sociogramme de la crise économique ne se trouve pas

---

155. Benoît Melançon a déjà remarqué l'apparente surdité de Garneau quant à la rumeur sociale (voir «Pour une lecture sociale de la correspondance de Saint-Denys Garneau», *Voix et images*, 20, 1, automne 1994, p. 99).

reconduit directement dans la prose de l'épistolier, qui affirme ne jamais lire le journal ! (LA, p. 481)

Même si la correspondance est le lieu par excellence de l'intime chez Saint-Denys Garneau, il est pourtant temps de préciser de quelle façon ses lettres témoignent d'une relative perméabilité aux discours environnants. Il est difficile de comparer ses propos sur la Crise avec ceux prévalant dans l'hégémonie discursive pour la raison suivante, que l'on a déjà évoquée : l'épistolier ne parle jamais nommément de la Crise. La relation de la prose épistolaire garnélienne avec le discours social est cependant possible, car un lieu commun récurrent du discours social entourant la Crise se retrouve chez l'épistolier, en l'occurrence la reterritorialisation, ou la fuite de la métropole. En second lieu, nous énoncerons une « proposition sociale » ayant comme prémisse la charité, topos intrinsèquement lié au désastre économique. Nous verrons ainsi que la Crise n'accède à l'épistolaire que par détour, non-dit et évocation, mais qu'elle y est tout de même inscrite : ce sont les modalités de son inscription qui nous intéressent.

### **1) Lecture comparative : discours social et correspondance**

Nous avons souvent évoqué l'absence étonnante — mais dont nous avons proposé quelques explications dans les pages précédentes — de commentaires sur la crise économique dans la correspondance de Saint-Denys Garneau, crise qui s'est étirée pendant toute la décennie des années trente, seules années de l'activité épistolaire du poète. Cependant, à une seule et unique occasion, l'épistolier mentionne la Crise dans un commentaire qui n'est qu'une plaisanterie : « Pour moi, je sens peu et rarement, d'autant moins que je fume ces

jours-ci comme une cheminée d'usine avant le krach de 1929.» (LA, p. 407) En plus, cette phrase suggère que le «krach» n'aurait été qu'un événement ponctuel et qu'il serait en 1939, année de la lettre, chose lointaine du passé. Écrire «le krach de 1929», c'est situer l'événement il y a dix ans, comme s'il n'avait pas suscité les conséquences que l'on sait. Sur la Crise, donc, rien. Mais, implicitement, on retrouve chez lui un élément propre au sociogramme de la Crise et récurrent dans l'hégémonie discursive, la nécessité de la reterritorialisation. Elle prend la forme, chez l'épistolier Garneau, d'une profonde dichotomie ville/campagne, où la ville représente, bien sûr, l'élément dysphorique. La présence de cet élément du discours social, quand on la rapporte à ce que nous avons vu dans notre chapitre sur l'aspect monologique de la correspondance garnélienne, vient renforcer la position marginale de l'épistolier dans la société : il n'aime pas la ville, car elle est le symbole de tout ce qu'il n'aime pas de la vie en société. Au contraire, il adore la campagne, car elle représente le calme et la solitude, voire le silence. Résumons brièvement la description de ce topos telle que présentée par Pierre Popovic et lisons, dans le même moment, la modalité de son inscription dans la correspondance de Saint-Denys Garneau.

Selon Popovic, l'hégémonie discursive des années trente suppose notamment que Montréal est «perçue comme l'acmé de la saleté, du bruit, de la promiscuité, du vice, de la dégradation de la race [...]»<sup>156</sup>. Cette vision absolument dysphorique de la métropole est omniprésente dans la prose épistolaire garnélienne, à laquelle s'ajoute une idéalisation de la campagne, paysage bucolique, qui renforce l'image négative de la ville qui est présentée

---

156. Pierre Popovic, «Le mauvais flâneur, la gourgandine et le dilettante. Montréal dans la prose narrative aux abords du "grand tournant" de 1934-1936», dans Pierre Nepveu et Gilles Marcotte (dir.), *Montréal imaginaire. Ville et littérature*, Montréal, Fides, 1992, p. 234.

dans les lettres<sup>157</sup>. Tous les éléments du discours social y sont, saleté, bruit, promiscuité : «Je n'ai aucune tendresse pour la ville bruyante» (*LA*, p. 32);

La nature, la belle sérénité, les grandes forces saines, c'est leur contact qui vivifie. Ah ! la ville me tue ! je la maudis ! Quel tapage, quelle course, quelle illumination superficielle, quelle poussière ! C'est à cause d'elle que je suis neurasthénique. (*LA*, p. 37)

Dans ce dernier extrait sont combinés bruit et saleté, qui sont l'apanage de la vie citadine. Les exemples de ce type sont innombrables. Celui-ci présente également la ville déchue :

Et je hais la ville, toute cette mort ambulante de tramways et d'automobiles, ces choses qui ne respirent pas, qui ne vivent pas, ces machines, et ces tombeaux d'édifices qui ferment tous les horizons. Tout cela est roide et figé. Tandis qu'ici, il n'est rien qui ne vive, qui ne remue. (*LA*, p. 60)

La campagne, la nature, sont pour lui source de vie, tandis que la ville représente plus que la déchéance : la mort. Le vice est également exclusif aux aléas de la vie citadine, comme le montre un passage ironique :

je jouis ici d'une agréable solitude parmi la nature. De plus en plus je me sens fait pour cette solitude, loin des remontrances paternelles, me construisant une vie plus sage, plus saine et plus utile que ne sauraient m'en imposer les autres; la surveillance m'a toujours exaspérée. Saint homme s'il en fut, non exempt de tentations, mais exempt de péché : d'où je suis placé, les occasions sont pour le moins lointaines. (*LA*, p. 107)

---

157. L'une d'elles porte exclusivement sur la dichotomie ville/nature, où, pendant près de quatre pages, l'épistolier fait l'apologie de la campagne en la comparant à la ville, fortement connotée péjorativement. (*LA*, p. 63-66)

Solitude signifie absence de contacts humains, donc de promiscuité : il ne faut pas en effet oublier cet autre élément du discours hégémonique sur la ville, lequel revêt un caractère quasi obsessionnel chez Saint-Denys Garneau, puisqu'il en vient à ne plus pouvoir quitter le manoir familial. La ville — qui prend métonymiquement la forme des moyens de transport, et plus précisément du train, car le passage qui y mène est à l'image de la destination — est le lieu d'un entassement étouffant de corps que ne peut supporter l'épistolier : «Il me faudrait prendre le train; proximité des gens que je ne puis supporter : c'est plus qu'une angoisse ordinaire, c'est une sorte de panique, d'épouvante sexuelle complètement incontrôlable.» (LA, p. 306) Peu de temps après, il répète : «La perspective de cinq heures enfermés dans un wagon avec des gens ne me sourit pas, quoique mes nerfs soient beaucoup mieux.» (LA, p. 311) Réitérant encore son horreur du train et de la promiscuité qu'il entraîne, Saint-Denys Garneau écrit :

S'il vous est impossible de venir me chercher, je me résignerai et, prenant tout le courage qu'il me reste, je m'embarquerai avec mon oncle, entre un monsieur et une dame anglaise antipathique. Après six heures de cette compagnie, j'ai bien peur d'arriver en ville plus mort que vif, mais, ça sera une chose de faite, comme on dit. (LA, p. 325)

Dès l'«embarquement», la ville et ses défauts sont présents, avec la figure de la «dame anglaise antipathique», et c'est tout contre elle que l'épistolier s'imaginer coincé. La promiscuité inhérente à la ville révolte l'épistolier : «J'ai peur de la ville où il y a tellement de monde, où on est incessamment forcé à des contacts humains.» (LA, p. 290) Les hommes y sont représentés en regroupement, entassés comme des animaux : «La foule, le troupeau des hommes s'agite.» (LA, p. 64), ce «grand troupeau miséreux des hommes» (O, p. 939). Comme tous ces exemples en témoignent, la prose épistolaire garnélienne est travaillée par le discours

hégémonique entourant «Montréal», discours dysphorique présentant une ville quasi moribonde. L'épistolier paraît conscient de reprendre les motifs de l'hégémonie discursive, tellement qu'il ne se sent pas obligé de les répéter : «Ils me disent que je suis bien ici, à la campagne, qu'il n'y a pas de raison pour quoi je me rapprocherais de Montréal, où l'air est moins bon, *etc.*» (LA, p. 140. Nous soulignons.) Un simple *etc.* suffira, signifiant «et le reste», supposant que tous connaissent les lieux communs d'un tel discours sur la ville.

Quitter la ville, pour toutes ces raisons, est un leitmotiv de la correspondance de Saint-Denys Garneau. Or, pour reprendre l'analyse de Pierre Popovic, cela rejoint exactement un topos présent dans les discours politique et économique des élus, qui prônent le retour à la terre comme l'une des mesures pour contrer les effets dévastateurs de la Crise en ville<sup>158</sup>, dans le même temps que ces discours en appellent aux œuvres de bienfaisance et aux organismes caritatifs. Toujours selon Popovic, «la Crise, c'est Montréal». Il ajoute que le sociogramme montréalais «repose tout entier sur une identification entre Montréal et la Crise<sup>159</sup>». La prose épistolaire garnélienne participe de cette identification, en dessinant une image bucolique de la campagne. La

---

158. Pendant la Crise, il y eut plusieurs programmes gouvernementaux spécifiques visant à inciter les citoyens à s'établir dans les campagnes, l'État voyant dans la colonisation agricole une panacée aux problèmes économiques. En 1932, le «plan» Gordon fut le premier programme de reterritorialisation (au sens littéral) : le gouvernement fédéral offrait une prime unique de 600 \$ pour aller s'établir sur une terre. Ce fut ensuite le tour du gouvernement provincial, en 1935 : le «plan» Vautrin consistait en une série de subventions pour l'installation sur une terre. Finalement, un «plan» similaire au «plan» Gordon, mais résultant d'une collaboration fédérale-provinciale, le «plan» Rogers-Anger, offrait en 1936 une prime unique de 1000 \$ par colon. L'impact de ces mesures fut somme toute négatif : deux tiers des colons retournèrent vivre en ville, ou travailler dans les mines et dans les forêts. (Voir Paul-André Linteau, René Durocher, Jean-Claude Robert et François Ricard, *Histoire du Québec contemporain. Le Québec depuis 1930*, Montréal, Boréal compact, 1989, p. 40-41.)

159. Pierre Popovic, *loc. cit.*, p. 231.

représentation des paysans y est euphorique : «Je suis étonné de voir comme les gens sont généralement bons et aimables, ici. Et la foi et les mœurs sont beaucoup plus solides que je ne croyais, même dans la jeune génération.» (LA, p. 118) Cependant, Saint-Denys Garneau est conscient que retour à la terre et solution à la Crise ne sont pas en parfaite adéquation : la campagne ne préserve pas des problèmes économiques. Il décrit ensuite, toujours concernant les habitants de la campagne, cette autre famille «qui a déperî petit à petit et qui, après avoir tenu le plus gros magasin de la place, a fait faillite à la troisième génération, sous un faible [...]». Donc, la reterritorialisation ne représente pas une solution selon Garneau, même si elle présente certains avantages :

La plupart des idées poétiques sur l'agriculture sont des poétisations, sans doute. Reste la misère. Reste que c'est toujours mieux que le travail de la plupart des employés de bureaux ou des ouvriers. Reste qu'il faut sans doute une grande simplicité à ces gens pour n'être pas complètement tués, niés, anéantis par une telle vie, mais garder la vivacité d'esprit, l'esprit et l'âme agiles. (LA, p. 400)

Conscient de la «poétisation» de la campagne à l'œuvre dans sa correspondance, Saint-Denys Garneau croit tout de même que l'agriculture est un moindre mal en comparaison avec la misère et la déchéance qui règnent sur la ville. Sa prose épistolaire est travaillée par le discours social ambiant concernant Montréal et la Crise. «En discours, Montréal est abcdée. La doxa pointe du doigt sa défiguration. Montréal devient la ville qu'il faut quitter, la ville dont on doit partir. Pour où ? Pour regagner la terre<sup>160</sup>.» Ce discours, que Popovic retrace dans la prose narrative des années trente, est présent également dans les lettres de Saint-Denys Garneau, ne serait-ce que de façon relative, lorsqu'il résume son

---

160. *Ibid.*, p. 235.

désir dans un post-scriptum : «P.S. Ne retournerai pas à Montréal avant cinq ou six ans sauf toutes probabilités.» (LA, p. 406)

## 2) La charité, une valeur spirituelle

Une seule «proposition sociale» dégagée de la correspondance garnélienne nous intéressera ici, qui peut s'énoncer ainsi : la charité, valeur fondamentale dans toute société, doit s'exercer dans la solitude<sup>161</sup>. Le paradoxe d'une telle affirmation est évident : la charité signifie essentiellement le partage, qui est une valeur intrinsèquement communautaire; l'exercer dans la solitude semble à première vue impossible. Cette proposition sociale nous occupera plus particulièrement, car elle montre bien que l'accession au social, donc à la sphère publique, doit nécessairement, pour Garneau épistolier, s'accomplir à partir de la sphère privée. Cette proposition permet également de rendre compte de la position excentrique de Garneau par rapport à l'ensemble de la vie sociale. Malgré cette position particulière, on remarque que le discours social sur la Crise englobe les lettres de Saint-Denys Garneau, notamment à travers les topoï de la charité et du don, qui font bien sûr partie intégrante du sociogramme de la crise économique<sup>162</sup>. À une époque où la société, à cause de son extrême vulnérabilité,

---

161. Rappelons que dans le premier chapitre nous avons dégagé de la correspondance de Saint-Denys Garneau une proposition sociale concernant la dichotomie littérature (et art)/productivité économique. Nous avons préféré l'expliquer alors, afin de la mettre en parallèle avec celles, semblables, des autres épistoliers qui nous intéressent, contrairement à celle étudiée dans le présent chapitre, qui est exclusive à Saint-Denys Garneau. Nous empruntons l'idée de «proposition sociale» à Benoît Melançon (voir «Pour une lecture sociale de la correspondance de Saint-Denys Garneau», *loc. cit.*).

162. À ce sujet, Geneviève Lafrance propose la lecture d'une lettre de Saint-Denys Garneau en regard du motif du don. Elle suggère que cette lettre, tout imprégnée de la logique du don, relève de l'hégémonie discursive des

appelle à la charité de tous, où le don fait partie de tous les discours, comment la prose épistolaire garnélienne inscrit-elle ces lieux communs discursifs ?

D'emblée, nous pouvons dire que l'épistolier a entendu ces discours lorsqu'il écrit : «Quel cri de la charité et quelle imploration pour la charité surgissent du monde actuellement !» (LA, p. 319) Or sa vision de la charité — valeur omniprésente sous sa plume — ne rejoint pas directement l'hégémonie discursive. Alors que la doxa propose un discours sur la communauté, l'entraide et l'appel à la solidarité, la correspondance de Saint-Denys Garneau défend une vision individuelle de la charité, voire solitaire. Résumons d'abord ce que Pierre Popovic retient du discours social à ce sujet : «Elles [les décisions sociales et politiques] ont essentiellement été de trois ordres : le recours aux organismes caritatifs [...], l'appel aux œuvres de bienfaisance et la relance de mesures catholico-morales [...], la revalorisation de l'agriculture par les campagnes de retour à la terre<sup>163</sup>.» Il ajoute plus loin que la «nécessité reterritorialisante» assure «qu'un immense effort individuel et/ou collectif est indispensable<sup>164</sup>». Les topoi de l'entraide et de la solidarité sont présents dans tous les discours publics dans les années trente. Saint-Denys Garneau conçoit plutôt la charité et le don comme des expériences individuelles. Ce n'est que par la solitude que l'être humain accède à la charité, ce qui est paradoxal comme affirmation. Il écrit : «La solitude, ce n'est ni l'égoïsme, ni l'indifférence, c'est la charité» (LA, p. 202) et il ajoute que

---

années trente : «Dans le Québec des années trente, offrir une lettre sans manifester l'espoir d'un retour, de même que faire le don de conseils moraux et éducatifs, c'est intégrer à son discours des fragments de l'idéologie ambiante.» («Saint-Denys Garneau et le don épistolaire. La lettre du 30 décembre 1932», *Voix et images*, 23, 1, automne 1997, p. 129) Plus encore, selon Lafrance, le don épistolaire comme «pure perte», «entreprise charitable et désintéressée», serait le signe d'un «rejet de l'économie de marché» par Saint-Denys Garneau épistolier, ce qui inscrit bel et bien les lettres garnéliennes dans les années trente.

163. Pierre Popovic, *loc. cit.*, p. 224.

164. *Ibid.*, p. 234.

la notion de complicité est extraordinairement féconde et troublante. Toute la vie sociale est basée là-dessus (la mauvaise). Parce que les gens ne peuvent supporter d'être seuls et que par en haut, ils ne peuvent se réunir, ne connaissant pas la charité, et parce que, à mesure qu'on s'élève ou qu'on approfondit davantage, le silence devient de plus en plus dense. Et puis il faut être fort pour n'être pas menacé, quand on se pose en haut. Et puis il faut d'abord être une solitude. Ceux qui ne sont pas des solitudes, qui n'ont pas de retraite, il leur faut «être ensemble», se réunir, s'appuyer. (LA, p. 203)

La complicité est une valeur péjorative pour Saint-Denys Garneau, à l'instar de l'«être-ensemble», lorsqu'elle n'est fondée que sur des valeurs superficielles. L'«être-ensemble» est souhaitable lorsqu'il survient entre amis, lorsqu'il provient d'une véritable relation : «Je vois peu de gens et trop encore à mon avis. Je n'aime pas l'«être-ensemble», à mesure que je vieillis. Je n'ai rien à dire. Surtout quand on se connaît, sans être par ailleurs unis par les liens de l'amour ou de l'amitié, on n'a rien à se dire.» (LA, p. 198) Pour lui, l'«être-ensemble» n'est possible que par voie épistolaire, par les lettres échangées avec ses amis : sans amitié ou sans amour, la solitude est le seul état souhaitable. Il faut atteindre la charité par le «haut», c'est-à-dire par un état spirituel, plutôt que dans l'échange concret avec les autres. Cela est certainement différent de l'action communautaire prônée par le discours social, mais relève d'une même constatation de la valeur essentielle du don charitable. La solitude est le moyen d'accéder à la charité, que l'épistolier décrit même comme étant «pleine de grâce» (LA, p. 299), rappelant par là l'image de la Vierge Marie. Ailleurs, il précise sa vision de la solitude :

peut-être que je me suis rapproché de Dieu, et que je suis plus proche de toute créature; plus proche aussi de la souffrance et de

l'angoisse et de la lassitude des hommes, plus proche et plus loin, plus proche par l'autre côté où l'on est sans parole, avec un profond regard de pitié. Comment avoir pitié des autres quand on n'a pas appris à avoir pitié pour soi-même, si pitoyable ? (LA, p. 229)

Il n'est donc pas étranger aux malheurs des gens, à leur souffrance, il y est même attentif, mais sa solidarité ne peut s'exercer que dans la solitude, dans l'absence de mots, ce qui est paradoxal dans une société qui a un besoin urgent d'actions concrètes et qui ne peut se contenter d'abstraites prières. Mais cela rejoint toute la vision de la société présente dans la prose épistolaire garnélienne; en effet, selon Benoît Melançon,

Garneau [...] ne conçoit de rôle social, si même il y parvient, qu'à l'intérieur d'un milieu restreint, fermé. [...] En fait, il semble que penser le social soit très difficile, pour Garneau épistolier, dans la sphère qui lui est le plus souvent associée, soit la sphère publique<sup>165</sup>.

La «proposition sociale» que l'on peut dégager à la suite de cette analyse s'énonce ainsi : la charité est une valeur fondamentale dans une société à l'image de la nôtre, mais une valeur que l'on doit exercer individuellement, en solitaire, en direction de Dieu, c'est-à-dire vers la haut.

### 3) Contexte familial et contexte intellectuel

Il est important de souligner que Saint-Denys Garneau présente, dans deux lettres où la guerre est mentionnée, un autre visage de la charité et de la

---

165. Benoît Melançon, «Pour une lecture sociale de la correspondance de Saint-Denys Garneau», *loc. cit.*, p. 105.

solidarité. De toute spirituelle qu'elle était, la charité devient une nécessité concrète :

À force de voir l'égoïsme mener à la catastrophe, on verra peut-être la nécessité de la charité hors laquelle il n'est point de justice. Et la charité se distingue de l'humanitarisme si largement représenté dans les discours en ce qu'elle n'est pas un amour platonique des autres [...], mais une action constante toujours appuyée sur la bonne volonté concrète. (LA, p. 409)

Et Garneau d'ajouter :

Il faudra que les nations riches donnent aux nations pauvres. Mais pour cela, il faudra que la richesse des nations riches ne soient [*sic*] pas concentrées [*sic*] en peu de mains qui ont besoin d'un fonds d'amortissement tel (pour que l'équilibre économique du pays ne soit pas compromis par le hasard des spéculations) qu'ils y sont liés et incapables de donner. (LA, p. 409)

Que dire de ce long extrait ? D'abord, que l'épistolier retient une leçon de la crise économique (toujours sans la nommer), en mentionnant le «hasard des spéculations». Il lance aussi un appel à des actions concrètes, ce qui se reproduit une seconde fois dans la correspondance, toujours au sujet de la guerre :

Et il reste ceci que ces milliers d'hommes sont depuis un an éloignés de leurs parents [...], et qu'il faut les aider du plus que nous pouvons, au prix de sacrifices concrets et actuels. Par des œuvres spirituelles, mais aussi des œuvres matérielles. (LA, p. 469)

Le spirituel est encore présent, bien sûr, mais l'aspect matériel de la charité, ou de l'aide à apporter, est pour la première fois indiqué comme essentiel. Pourquoi ce soudain appel à une action concrète ? On ne saurait ignorer que c'est le contexte familial qui amène ici Garneau à envisager la charité comme une nécessité

concrète : parlant de «milliers d'hommes éloignés de leurs parents», il faut lire aussi «mon frère éloigné de nous». Le contexte familial, lieu intime par excellence, permet à l'épistolier d'aborder le social. Cependant, ce type de réflexion plus concrète sur un événement social — la guerre — n'apparaît qu'à deux reprises dans la correspondance de Saint-Denys Garneau. Le spirituel l'emporte presque toujours sur l'aspect pratique, même lorsqu'il s'agit de considérations sociales, comme la Crise, qui exigeraient normalement une réflexion plus concrète, cette dernière étant évidemment la priorité du discours social.

La propension de l'épistolier à ne se préoccuper que de considérations spirituelles n'est pas sans liens avec la mentalité présente à *la Relève*, revue dont Saint-Denys Garneau est membre. La vision du monde prônée par les collaborateurs de la revue est essentiellement inspirée de la pensée théocentrique et néothomiste. La vie spirituelle y est fondamentale, bien plus importante que la simple vie matérielle. C'est ce que Jacques Pelletier appellera la «vision déréalisante» de *la Relève* :

la Crise est d'abord une *crise de civilisation*; sa dimension économique n'est qu'une manifestation, un symptôme d'une crise plus fondamentale, celle des valeurs de la civilisation. Ainsi que l'écrira Claude Hurtubise, «manifestée surtout sur la plan matériel, parce que vécue si cruellement [la crise] n'en garde pas moins son origine et ses éléments de solution sur le plan métaphysique»<sup>166</sup>.

La conception de la Crise économique inscrite dans les lettres de Saint-Denys Garneau concorde avec celle de *la Relève* : l'épistolier parle souvent d'une société

---

166. Jacques Pelletier, «Jean Le Moyne, témoin essentiel. Une relecture des *Convergences*», *Voix et images*, 18, 3, printemps 1993, p. 567. Il cite Claude Hurtubise, «Primauté de la souffrance», *la Relève*, 1, 7, p. 176. C'est Pelletier qui souligne.

qui aurait perdu le sens des valeurs. La pauvreté et la misère ne seraient que les «symptômes» d'un mal beaucoup plus profond, prenant racine dans le déclin de la vie spirituelle des gens au profit d'un enrichissement matériel<sup>167</sup>. L'épistolier écrit : «Heureusement, les campagnes sont encore en grande partie intactes et continuent à se développer dans leur sens propre. Mais le progrès va si vite que ce n'est qu'à peine un délai d'un siècle accordé, au plus du plus. Le mal est grand, mais non sans remède.» (LA, p. 104) Le «remède», ajoute-t-il plus loin, réside dans le retour aux «traditions plus anciennes». Encore ici, il y a une apologie de la campagne, où les ravages du «progrès» se font moins sentir qu'en ville et où l'on respecte encore certaines traditions. Toutes ces remarques participent de la même vision du social chez Saint-Denys Garneau. Penser un rôle social, dans ses lettres, se conçoit sur un autre plan que celui du discours social, c'est-à-dire dans la sphère intime, voire dans la solitude. C'est ainsi que la charité ne s'exerce pour l'épistolier que dans le domaine spirituel, au détriment d'une réflexion sur les solutions concrètes à apporter à la Crise. Lorsque la charité prend un visage plus concret, elle est motivée par le contexte familial : par l'intime, en l'occurrence la famille, il est possible pour Garneau épistolier d'atteindre le social. Il n'est ni sourd ni aveugle de façon absolue aux préoccupations sociales de son époque, mais les solutions qu'il envisage se situent à une autre échelle que celle de la doxa. Des échos du discours social se font donc entendre dans la prose épistolaire garnélienne.

---

167. Henri Bourassa, alors rédacteur en chef du *Devoir*, propose une explication similaire de la Crise : «La récession frappe l'occident due [sic] à de causes profondes, morales, bien plus qu'économiques et physiques.» («Dernière heure», *le Devoir*, 24 octobre 1929, p. 8, cité dans Robert Lahaise (dir.), *le Devoir. Reflet du Québec au XX<sup>e</sup> siècle*, Montréal, Hurtubise HMH, 1993, p. 35)

\*

\* \*

Comme nous l'avons fait voir tout au long du présent chapitre, défendre une lecture sociale de la correspondance de Saint-Denys Garneau pose certains problèmes particuliers. À première vue, le texte épistolaire paraît occulter toutes considérations sociales; le poète y discourt longuement sur sa vie intérieure, laissant peu de place à un véritable échange avec son destinataire. Cependant, on ne saurait minimiser la portée pragmatique du geste épistolaire en lui-même : il témoigne d'un réel désir de communication, qui généralement échoue, mais est indéniablement présent. La force de ce discours de l'intériorité, revêtant le plus souvent les traits du soliloque ou du monologue, sinon du journal intime, explique en partie l'apparent silence de Saint-Denys Garneau à propos de la crise économique. Une lecture de la représentation de la Crise est tout de même possible à la lumière de ces premières constatations : le social devient rarement sujet textuel, mais on sent tout de même une perméabilité entre le discours social et le texte épistolaire, notamment à propos de la dichotomie ville/campagne. De plus, nous avons pu dégager une «proposition sociale» concernant le topos de la charité : Saint-Denys Garneau est conscient de la nécessité de la charité, mais il en propose une version paradoxale, soit de l'exercer dans une solitude complète, de façon spirituelle, par la communion avec Dieu. Ses discours sur la ville et sur la charité illustrent sa position excentrique par rapport à la sphère publique. Le regard qu'il pose sur la société est exogène, c'est-à-dire qu'il prend naissance dans la sphère privée : c'est uniquement dans et par l'intimité, voire la solitude, qu'il peut accéder au social. L'introspection épistolaire est la forme discursive qui permet et engendre une écriture participant de l'hégémonie discursive. La sphère publique est oblitérée par le texte épistolaire, mais Saint-Denys Garneau écrit tout

qui aurait perdu le sens des valeurs. La pauvreté et la misère ne seraient que les «symptômes» d'un mal beaucoup plus profond, prenant racine dans le déclin de la vie spirituelle des gens au profit d'un enrichissement matériel<sup>167</sup>. L'épistolier écrit : «Heureusement, les campagnes sont encore en grande partie intactes et continuent à se développer dans leur sens propre. Mais le progrès va si vite que ce n'est qu'à peine un délai d'un siècle accordé, au plus du plus. Le mal est grand, mais non sans remède.» (LA, p. 104) Le «remède», ajoute-t-il plus loin, réside dans le retour aux «traditions plus anciennes». Encore ici, il y a une apologie de la campagne, où les ravages du «progrès» se font moins sentir qu'en ville et où l'on respecte encore certaines traditions. Toutes ces remarques participent de la même vision du social chez Saint-Denys Garneau. Penser un rôle social, dans ses lettres, se conçoit sur un autre plan que celui du discours social, c'est-à-dire dans la sphère intime, voire dans la solitude. C'est ainsi que la charité ne s'exerce pour l'épistolier que dans le domaine spirituel, au détriment d'une réflexion sur les solutions concrètes à apporter à la Crise. Lorsque la charité prend un visage plus concret, elle est motivée par le contexte familial : par l'intime, en l'occurrence la famille, il est possible pour Garneau épistolier d'atteindre le social. Il n'est ni sourd ni aveugle de façon absolue aux préoccupations sociales de son époque, mais les solutions qu'il envisage se situent à une autre échelle que celle de la doxa. Des échos du discours social se font donc entendre dans la prose épistolaire garnélienne.

---

167. Henri Bourassa, alors rédacteur en chef du *Devoir*, propose une explication similaire de la Crise : «La récession frappe l'occident due [sic] à de causes profondes, morales, bien plus qu'économiques et physiques.» («Dernière heure», *le Devoir*, 24 octobre 1929, p. 8, cité dans Robert Lahaise (dir.), *le Devoir. Reflet du Québec au XX<sup>e</sup> siècle*, Montréal, Hurtubise HMH, 1993, p. 35)

\*

\* \*

Comme nous l'avons fait voir tout au long du présent chapitre, défendre une lecture sociale de la correspondance de Saint-Denys Garneau pose certains problèmes particuliers. À première vue, le texte épistolaire paraît occulter toutes considérations sociales; le poète y discourt longuement sur sa vie intérieure, laissant peu de place à un véritable échange avec son destinataire. Cependant, on ne saurait minimiser la portée pragmatique du geste épistolaire en lui-même : il témoigne d'un réel désir de communication, qui généralement échoue, mais est indéniablement présent. La force de ce discours de l'intériorité, revêtant le plus souvent les traits du soliloque ou du monologue, sinon du journal intime, explique en partie l'apparent silence de Saint-Denys Garneau à propos de la crise économique. Une lecture de la représentation de la Crise est tout de même possible à la lumière de ces premières constatations : le social devient rarement sujet textuel, mais on sent tout de même une perméabilité entre le discours social et le texte épistolaire, notamment à propos de la dichotomie ville/campagne. De plus, nous avons pu dégager une «proposition sociale» concernant le topos de la charité : Saint-Denys Garneau est conscient de la nécessité de la charité, mais il en propose une version paradoxale, soit de l'exercer dans une solitude complète, de façon spirituelle, par la communion avec Dieu. Ses discours sur la ville et sur la charité illustrent sa position excentrique par rapport à la sphère publique. Le regard qu'il pose sur la société est exogène, c'est-à-dire qu'il prend naissance dans la sphère privée : c'est uniquement dans et par l'intimité, voire la solitude, qu'il peut accéder au social. L'introspection épistolaire est la forme discursive qui permet et engendre une écriture participant de l'hégémonie discursive. La sphère publique est oblitérée par le texte épistolaire, mais Saint-Denys Garneau écrit tout

de même le social à travers la sphère intime, personnelle, la seule qui lui soit accessible.



## Conclusion



Au terme de notre lecture, un constat se dégage : les lettres des années trente retenues dans cette étude forment un ensemble hétérogène. Ainsi, on ne saurait réduire notre corpus à une univocité qui nous permettrait de répondre précisément à notre interrogation sous-jacente — sur les liens qu’entretiennent discours épistolaire et discours social —, mais qui serait réductrice. Néanmoins, il est possible de dégager quelques remarques d’ensemble à ce sujet. Qu’en est-il de la traditionnelle dichotomie privé/public à la lumière de l’étude des textes épistolaires d’Alfred DesRochers, d’Alain Grandbois et de Saint-Denys Garneau ?

Une caractéristique est commune aux trois correspondances étudiées : la destination intime de la prose épistolaire<sup>168</sup>. En effet, les trois épistoliers écrivent dans la sphère privée : chaque lettre est destinée à un confident attitré et rien, au moment de son écriture, ne destine cette lettre à une éventuelle publication. Saint-Denys Garneau écrit à ses amis les plus intimes : Michel Biron voit la correspondance garnélienne comme une «configuration épistolaire» et la compare à une «société miniature<sup>169</sup>», ce qui implique qu’elle fonctionne à l’image d’une société, c’est-à-dire avec ses propres règles et conventions, mais en marge de la Société. Les *Lettres à Lucienne* sont une correspondance amoureuse, donc ce qu’il y a de plus intime et privé, en apparence. La correspondance de DesRochers, contrairement aux deux premières, semble être plus ancrée dans le social, moins «privée» : lieu de débats sur l’économie, la politique et la littérature,

---

168. On entendra «intime» au sens courant, non technique, du terme. Il désigne ce «qui est contenu au plus profond d’un être» ou ce «qui est tout à fait privé et généralement tenu caché aux autres» (Alain Rey [dir.], *Petit Robert. Dictionnaire de langue française*, Paris, 1991, p. 1025), et non, par exemple, une réflexion de type habermassien (Jürgen Habermas, *l’Espace public. Archéologie de la publicité comme dimension constitutive de la société bourgeoise*, Paris, Payot, 1978).

169. Michel Biron, «Configurations épistolaires et champ littéraire : les cas d’Alfred DesRochers et de Saint-Denys Garneau», dans Michel Biron et Benoît Melançon (dir.), *Lettres des années trente*, Ottawa, le Nordir, 1996, p. 115.

les lettres s'inscrivent ouvertement dans le social. Mais, en même temps, les échanges épistolaires de DesRochers avec Louis Dantin sont avant tout amicaux, faits de discussions et de confidences intimes. Initialement, il est vrai que Dantin est le mentor épistolaire de DesRochers, mais, très vite, cette asymétrie se transforme en une relation d'égal à égal, en une relation d'amitié. Nous pouvons ainsi dire que la prose épistolaire de DesRochers se situe dans la sphère privée, par la «configuration amicale» qu'elle instaure. Ces trois épistoliers écrivent donc des lettres intimes. Cela empêche-t-il l'inscription du social, et plus particulièrement de la Crise, dans leurs lettres ? Non, mais l'enchevêtrement entre privé et public qui ressort de nos études textuelles apporte une dimension particulière à la frontière public/privé telle qu'elle est habituellement dessinée par le discours social. La socialité de l'épistolaire est singulière, elle se rapproche de l'hégémonie discursive par un accès qui lui est propre.

Le discours épistolaire est-il perméable au discours social, dont les règles d'acceptabilité régissent l'ensemble des discours «publics» ? Nous tenterons ici, à partir des lectures proposées dans cette étude, d'esquisser une réponse à cette interrogation. Soulignons que nos conclusions ne sauraient être définitives, car notre objet d'étude ne peut être représentatif de l'ensemble de la prose épistolaire des années trente, pour une raison précise : notre corpus n'est qu'une minuscule parcelle des milliers de lettres écrites dans ces années.

Rappelons d'abord comment le sociogramme de la Crise est inscrit dans les lettres des années trente de notre corpus. Nous avons rendu compte, dans notre premier chapitre, de la représentation explicite de la Crise dans la correspondance de DesRochers avec Louis Dantin : elle est le sujet de plusieurs lettres, notamment de celles traitant de politique et d'économie. Mais elle est aussi présente chez DesRochers épistolier moins directement, dissimulée sous l'incessant discours sur la valeur du temps, discours que l'on retrouve aussi dans

la prose épistolaire garnélienne : «Le temps, c'est de l'argent !» La dichotomie littérature/productivité économique renvoie aussi à la crise économique, puisque la productivité est devenue la valeur de référence dans le discours social des années trente. DesRochers et Saint-Denys Garneau, chacun à sa façon, inscrivent cette dichotomie dans leurs lettres. Le premier l'aborde à la lumière d'un discours sur le statut de l'écrivain, et le deuxième par un sentiment de culpabilité provenant de son improductivité économique. Au deuxième chapitre, nous avons vu que les épistoliers abordent le sociogramme de la Crise de manière implicite, par la construction de personnages épistolaires. Les destinataires des lettres de Grandbois et de Saint-Denys Garneau deviennent des spéculateurs : chacun, avec des stratégies textuelles bien différentes, aborde un topos chargé de sens dans les années trente, la spéculation. La prose épistolaire de DesRochers crée un personnage spécifique, celui du distributeur. À l'instar du spéculateur, le distributeur rappelle sans équivoque le contexte de la crise économique : distribuer, dans les années trente, est un geste fondamental et il symbolise l'ampleur de la misère. Finalement, au dernier chapitre, nous avons fait ressortir de la correspondance de Saint-Denys Garneau — qui est essentiellement introspective et dénuée en apparence de considérations sociales — certaines représentations du sociogramme de la Crise. En effet, par l'inscription d'éléments discursifs tels que la ville, la campagne, la charité et le don, Garneau épistolier n'échappe pas à l'hégémonie du discours social.

Il est possible de dégager un constat général de nos observations singulières : l'épistolaire des années trente participe de l'hégémonie discursive entourant le sociogramme de la Crise. Il faut mentionner qu'une telle hégémonie ne signifie pas que l'on retrouve ses différents éléments sous la même forme dans tous les discours formant le discours social. Il existe en effet une «division du travail discursif» : «rien de ce qui se dit dans une société ne peut s'y dire ou s'y

traduire partout<sup>170</sup>», rappelle Marc Angenot. Chaque type de discours «public» reconduit le discours social sous diverses formes, mais il n'échappe pas à son emprise. Qu'en est-il du discours épistolaire ? Selon notre étude, la prose épistolaire des années trente, toujours en regard de la crise économique, participe d'une interdiscursivité généralisée — la «circulation» entre les différents discours est fondamentale pour qu'il y ait hégémonie : cette prose est travaillée par le discours social ambiant sur la crise économique. Mais le texte épistolaire, s'il n'échappe pas au discours social entourant la Crise, est caractérisé par un processus de textualisation bien particulier.

Le sociogramme de la crise économique est présent dans les lettres des années trente par l'inscription de représentations partielles telles que la dichotomie littérature/productivité économique, l'équation temps=argent, la spéculation, la distribution, etc. Le discours épistolaire reconduit ainsi certains aspects du discours social lié à la Crise. Or, il est particulier au plan de la modalité de leur inscription. On se rappellera, comme nous l'avons vu en introduction, que la Crise est partout dans le discours social selon Gilles Marcotte. Pierre Popovic tient des propos semblables quant à la représentation de la Crise dans la prose narrative. Dans les textes épistolaires, la Crise est présente, nous l'avons montré, mais moins comme entité propre que dans certaines actualisations particulières. En effet, nous avons remarqué que la Crise comme objet défini est pratiquement absente des textes épistolaires (hormis à quelques reprises dans les lettres de DesRochers). En d'autres mots, elle s'inscrit dans l'épistolaire par des représentations qui sont plus intimes, plus privées. Il serait légitime de croire qu'un discours sur la crise économique survient lorsque l'épistolier aborde des sujets à caractère social; or, on remarque le contraire dans

---

170. Marc Angenot, «Le discours social : problématique d'ensemble», *Cahiers de recherche sociologique* (Université du Québec à Montréal), 2, 1, avril 1984, p. 33.

les lettres des années trente de notre corpus : le sociogramme de la Crise s'actualise, dans la prose épistolaire, en fonction de considérations privées, non immédiatement collectives. L'épistolier l'aborde plutôt selon l'angle de sa situation personnelle : DesRochers en écrivant au sujet de son emploi et de ses obligations familiales, Grandbois grâce à des lettres d'amour, Saint-Denys Garneau par son écriture introspective. Le point de vue sur la Crise naît, dans le discours épistolaire, de l'intime : à partir de considérations purement privées, l'épistolier accède à la sphère publique et au social. Là résiderait la «singularité relative» du texte épistolaire, selon l'expression qu'utilisent Michel Biron et Pierre Popovic dans leur définition de la sociocritique<sup>171</sup>. Le discours épistolaire serait ainsi un constituant du discours social, mais sa participation à l'hégémonie discursive s'effectuerait selon des modalités inhérentes au genre, le mode d'accès au social étant pour l'épistolier des années trente la sphère de l'intime.

---

171. Michel Biron et Pierre Popovic, «Présentation», dans «Sociocritique de la poésie», *Études françaises*, 27, 1, printemps 1991, p. 8.

100

100

100

100

100

100

## **Bibliographie**



## A) Corpus

Fonds Alfred DESROCHERS, Archives nationales du Québec à Sherbrooke (ANQ-S) [124 lettres de Louis Dantin à Alfred DesRochers].

Fonds Gabriel NADEAU, Archives nationales du Québec à Montréal (ANQ-M) [106 lettres d'Alfred DesRochers à Louis Dantin].

GARNEAU, Hector de Saint-Denys, *Lettres à ses amis*, Montréal, HMH, 1967.

GARNEAU, Hector de Saint-Denys, «Correspondance», dans *Œuvres*, édition critique par Jacques BRAULT et Benoît LACROIX, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 1971, p. 755-1045.

GARNEAU, Hector de Saint-Denys, «Textes inédits de Saint-Denys Garneau : lettre à André Laurendeau», *Études françaises*, 20, 3, hiver 1984-1985, p. 7-14.

GARNEAU, Hector de Saint-Denys, «Lettres inédites de Saint-Denys Garneau à Suzanne Trépanier-Côté», dans Jacques ROY, *l'Autre Saint-Denys Garneau*, Québec, Éditions du Loup de Gouttière, 1992, p. 104-134.

GARNEAU, Hector de Saint-Denys, «Des femmes, des professeurs et des amis. Poèmes et lettres inédits de Saint-Denys Garneau», *les Cahiers d'histoire du Québec au XX<sup>e</sup> siècle*, 1, 1994, p. 45-66.

GRANDBOIS, Alain, *Lettres à Lucienne et deux poèmes inédits*, Montréal, l'Hexagone, 1987.

GRIGNON, Claude-Henri, «Une lettre inédite de Claude-Henri Grignon», *Revue d'histoire littéraire du Québec et du Canada français*, 9, hiver-printemps 1985, p. 119.

HARVEY, Jean-Charles, *la Correspondance étrangère de Jean-Charles Harvey*, édition critique par Sylvianne SAVARD BOULANGER, Sherbrooke, Éditions Naaman, 1984.

## B) Études critiques portant sur les œuvres du corpus

BIRON, Michel, «Configurations épistolaires et champ littéraire : les cas d'Alfred DesRochers et de Saint-Denys Garneau», dans Michel BIRON et Benoît MELANÇON (dir.), *Lettres des années trente*, Ottawa, le Nordir, 1996, p. 109-124.

BONENFANT, Joseph, «Saint-Denys Garneau : le corps épistolaire», dans Benoît MELANÇON et Pierre POPOVIC (dir.), *les Facultés des lettres. Recherches récentes sur l'épistolaire français et québécois*, Montréal, Centre universitaire pour la sociopoétique de l'épistolaire et des correspondances, février 1993, p. 183-192.

BROSSEAU, Marie-Claude, *Plume en main. L'émergence de l'écriture féminine au Québec à travers la correspondance d'Alice Lemieux, Simone Routier et Éva Sénécal*

(1927-1932) avec Alfred DesRochers, Université de Sherbrooke, mémoire de maîtrise, 1994.

CHASSÉ, Bernard, «Sur quelques lettres-fantômes. Genèse d'une édition critique de la correspondance d'Alain Grandbois», dans Benoît MELANÇON et Pierre POPOVIC (dir.), *les Facultés des lettres. Recherches récentes sur l'épistolaire français et québécois*, Montréal, Centre universitaire pour la sociopoétique de l'épistolaire et des correspondances, février 1993, p. 193-210.

GIGUÈRE, Richard, «Alfred DesRochers et ses éditeurs : des relations d'affaires tendues», dans Jacques MICHON (dir.), *l'Édition littéraire en quête d'autonomie. Albert Lévesque et son temps*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 1994, p. 13-24.

GIGUÈRE, Richard, «Les années de la Crise dans la correspondance Louis Dantin-Alfred DesRochers (1929-1935)», dans Michel BIRON et Benoît MELANÇON (dir.), *Lettres des années trente*, Ottawa, le Nordir, 1996, p. 85-107.

KUSHNER, Éva, «Saint-Denys Garneau épistolier : monologue ou dialogue ?», dans Michel BIRON et Benoît MELANÇON (dir.), *Lettres des années trente*, Ottawa, le Nordir, 1996, p. 125-139.

LAFRANCE, Geneviève, «Saint-Denys Garneau et le don épistolaire. La lettre du 30 décembre 1932», *Voix et images*, 23, 1, automne 1997, p. 119-134.

MAJOR, Jean-Louis, «Saint-Denys Garneau ou l'écriture comme projet de soi», *Voix et images*, 20, 1, automne 1994, p. 12-25.

MELANÇON, Benoît, «Pour une lecture sociale de la correspondance de Saint-Denys Garneau», *Voix et images*, 20, 1, automne 1994, p. 96-106.

## C) Perspectives critiques

### 1) Sociocritique et analyse du discours

ANGENOT, Marc, «Le discours social : problématique d'ensemble», *Cahiers de recherche sociologique* (Université du Québec à Montréal), 2, 1, avril 1984, p. 19-44.

ANGENOT, Marc, 1889. *Un état du discours social*, Longueuil, Le Préambule, 1989.

*Discours social/Social Discourse*, Régine Robin (dir.), «Le sociogramme en question/Sociocriticism Revisited», 5, 1-2, 1993.

DUCHET, Claude, «Pour une socio-critique ou variations sur un incipit», *Littérature*, 1, février 1971, p. 5-12.

DUCHET, Claude (dir.), *Sociocritique*, Paris, Fernand Nathan, 1979.

*Études françaises*, «Sociocritique de la poésie», 27, 1, printemps 1991.

NEEFS, Jacques et Marie-Claire ROPARS (dir.), *la Politique du texte : enjeux sociocritiques*, Lille, Presses universitaires de Lille, 1992.

POPOVIC, Pierre, *la Contradiction du poème : poésie et discours social au Québec de 1948 à 1953*, Candiac, les Éditions Balzac, 1992.

POPOVIC, Pierre, «Le mauvais flâneur, la gourgandine et le dilettante. Montréal dans la prose narrative aux abords du "grand tournant" de 1934-1936», dans Pierre NEPVEU et Gilles MARCOTTE (dir.), *Montréal imaginaire. Ville et littérature*, Montréal, Fides, 1992, p. 211-278.

POPOVIC, Pierre, «Saint-Denys Garneau, celui qui s'excrit», *Études françaises*, 30, 2, automne 1994, p. 109-122.

ROBIN, Régine, «Pour une socio-poétique de l'imaginaire social», *Discours social/Social Discourse*, 5, 1-2, 1993, p. 7-32.

## 2) Poétique de l'épistolaire

ALTMAN, Janet Gurkin, *Epistolarity. Approaches to a Form*, Columbus, Ohio State University Press, 1982.

BAUDOIN, Daphni, «Le *Journal* de Catherine Pozzi (1913-1934) : lieu de jonction/disjonction entre discours diaristique et discours épistolaire», dans Benoît MELANÇON et Pierre POPOVIC (dir.), *les Femmes de lettres. Écriture féminine ou spécificité générique ?*, Montréal, Centre universitaire de lecture sociopoétique de l'épistolaire et des correspondances (CULSEC), 1994.

BEUGNOT, Bernard, «Style ou styles épistolaires ?», *Revue d'histoire littéraire de la France*, 78, 6, novembre-décembre 1978, p. 939-952.

BEUGNOT, Bernard, «De l'invention épistolaire à la manière de soi», dans Mireille BOSSIS et Charles A. PORTER (dir.), *l'Épistolarité à travers les siècles. Geste de communication et/ou d'écriture*, Stuttgart, Franz Steiner Verlag, 1990, p. 27-38.

BUISINE, Alain, «Ici Sartre (dans les *Lettres au Castor et à quelques autres*)», *Revue des sciences humaines*, 195, 3, 1984, p. 183-203.

BUISINE, Alain, *Proust et ses lettres*, Lille, Presses universitaires de Lille, 1983.

KAUFMANN, Vincent, *l'Équivoque épistolaire*, Paris, Éditions de Minuit, 1990.

LEJEUNE, Philippe, *le Pacte autobiographique*, Paris, Seuil, 1975.

MELANÇON, Benoît, *Diderot épistolier. Contribution à une poétique de la lettre familière au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Montréal, Fides, 1996.

MELANÇON, Benoît, «La configuration épistolaire : lecture sociale de la correspondance d'Élisabeth Bégon», à paraître dans *Lumen*, revue de la Société canadienne d'étude du dix-huitième siècle.

MELANÇON, Benoît, «Faire catleya au XVIII<sup>e</sup> siècle», *Études françaises*, 32, 2, 1996, p. 65-81.

MELANÇON, Benoît, «Diderot épistolier : pour une poétique de la lettre familière au XVIII<sup>e</sup> siècle. Conclusions d'une thèse», dans Benoît MELANÇON et Pierre POPOVIC (dir.), *les Facultés des lettres. Recherches récentes sur l'épistolaire français et québécois*, Montréal, Centre universitaire pour la sociopoétique de l'épistolaire et des correspondances, février 1993, p. 13-43.

REID, Martine, «Écriture intime et destinataire», dans Mireille BOSSIS et Charles A. PORTER (dir.), *l'Épistolarité à travers les siècles. Geste de communication et/ou d'écriture*, Stuttgart, Franz Steiner Verlag, 1990, p. 20-26.

VIOLI, Patrizia, «Présence et absence. Stratégies d'énonciation dans la lettre», dans *la Lettre. Approches sémiotiques. Les Actes du VI<sup>e</sup> colloque interdisciplinaire. En collaboration avec l'Association suisse de sémiotique (ASS)*, Fribourg, Éditions universitaires, 1988, p. 27-35.

### 3) Études générales

ANGENOT, Marc, *Glossaire pratique de la critique contemporaine*, Lasalle, Hurtubise HMH, 1979.

BÉLANGER, André-J., *l'Apolitisme des idéologies québécoises. Le grand tournant de 1934-1936*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 1974.

BÉLANGER, André-J., *Ruptures et constantes. Quatre idéologies du Québec en éclatement : la Relève, la JEC, Cité libre, Parti Pris*, Lasalle, Hurtubise, HMH, 1977.

BRAULT, Jacques, «Saint-Denys Garneau réduit au silence», *Archives des lettres canadiennes*, Montréal, Fides, 1969, tome IV, p. 323-331.

DIDIER, Béatrice, *le Journal intime*, Paris, Presses universitaires de France, 1976.

GIRARD, Alain, *le Journal intime*, Paris, Presses universitaires de France, 1963.

LAHAISE, Robert, «"Ce siècle avait dix ans..." 1910-1939», dans Robert LAHAISE (dir.), *le Devoir. Reflet du Québec au XX<sup>e</sup> siècle*, Montréal, Hurtubise HMH, 1994.

LARIVIÈRE, Claude, *Crise économique et contrôle social : le cas de Montréal (1929-1937)*, Montréal, Éditions coopératives Albert Saint-Martin, 1977.

LAROSE, Jean, *l'Amour du pauvre*, Montréal, Boréal, 1991.

LINTEAU, Paul-André, René DUROCHER, Jean-Claude ROBERT et François RICARD, *Histoire du Québec contemporain. Le Québec depuis 1930*, Montréal, Boréal compact, 1989.

MARCOTTE, Gilles, «Les années trente : de Monseigneur Camille à *La Relève*», *Voix et images*, 5, 3, printemps 1980, p. 515-524.

MONTPETIT, Édouard, *Pour une doctrine*, Montréal, Librairie d'action canadienne-française, 1931.

NEATBY, Blair, *la Grande dépression des années 30*, Montréal, la Presse, 1975.

PASCAL, *Œuvres complètes*, édition critique par Jacques Chevalier, Paris, Gallimard, coll. «Bibliothèque de la Pléiade», 1954.

PELLETIER, Jacques, «Jean Le Moyne, témoin essentiel. Une relecture des *Convergences*», *Voix et images*, 18, 3, printemps 1993, p. 563-578.

PÉRUSSE, Denise, *l'Homme sans rivages. Portrait d'Alain Grandbois*, Montréal, l'Hexagone, 1994.

POPOVIC, Pierre, *Entretiens avec Gilles Marcotte. De la littérature avant toute chose*, Montréal, Liber, 1996.



## Remerciements

J'aimerais remercier M. Benoît Melançon, directeur du CÉTUQ, pour la publication de cette étude. Je désire également le remercier à titre de directeur de recherche, car ce travail était d'abord un mémoire de maîtrise. Les commentaires judicieux de M. Melançon, ainsi que sa rigueur intellectuelle et sa grande disponibilité, ont fait de lui un directeur inestimable. De plus, je tiens à remercier MM. Michel Biron et Pierre Popovic pour leur lecture attentive de cette recherche, ainsi que Geneviève Lafrance, qui a bien voulu revoir un premier jeu d'épreuves.

## Dans la même collection

1. Jean-François Chassay, *Structures urbaines, structures textuelles : la ville chez Réjean Ducharme, David Fennario, Yolande Villemaire*
2. Yrénée Bélanger, *Chronologie de Gaston Miron (1926-1983)*
3. Józef Kwaterko, *Médiation et réfraction idéologique chez Jacques Godbout, Marie-Claire Blais et Jacques Ferron*
4. Jean-Marc Larrue, *L'institution littéraire et l'activité théâtrale : le cas de Montréal, 1880-1914*
5. Micheline Cambron, *Une société, un récit : discours culturel et récit au Québec (1967-1976)*
6. Benoît Melançon, *La littérature québécoise et l'Amérique. Guide bibliographique*
7. Alain Charbonneau et Geneviève Sicotte, *Écrits de Gilles Marcotte. Bibliographie 1948-1995*
8. Luc Bonenfant et François Théorêt, *Le Québec entre les cultures. Sociologie, littérature*
9. Lise Gauvin (dir.), *Langues et littératures. Dossier bibliographique*
10. Annissa Laplante, *La France dans la littérature québécoise. Guide bibliographique*
11. Marie-Hélène Berréhar, *François-Xavier Garneau et Jules Michelet : figures du peuple*
12. Stéphanie Wells, *La Crise dans la correspondance des années trente. Lecture sociocritique de lettres d'Alfred DesRochers, Alain Grandbois et Saint-Denys Garneau*

